

Journal documentaire

de Philippe Billé

Année 2005

Samedi 1^{er} janvier 2005. Saint-Lary (au Pla d'Adet). Entre 8 et 9 heures du matin. Du balcon, mes premières images de la vie animale, cette année, sont des flaques de pisse et des crottes de chien, sur l'épais manteau de neige. Puis un couple de corneilles, qui traversent la vallée d'un vol droit, en contrebas. Un peu plus tard deux autres, ou les mêmes, vers les télésièges qui emmènent les premiers skieurs de la journée.

Ces trois jours dans les Pyrénées, où j'avais accepté une charmante invitation, m'ont bien plu. Le paysage des montagnes, qui plus est enneigées, était pour moi inhabituel et agréable. Je ne me suis pas pour autant senti attiré par les sports d'hiver, que je n'ai jamais pratiqués. Il me semble pourtant que mon père avait fait du ski, dans sa jeunesse.

Sur la route du retour à Bordeaux, pas moins de quatre beaux hérons, élégants et immobiles, le bec en l'air. Nous profitâmes de ce trajet pour faire un détour par Liac, le village dont le nom m'était apparu en rêve cet été, et que je pensais ne jamais avoir l'occasion de visiter. En approchant, je mesurai soudain comme il serait troublant, et même inquiétant, de découvrir un décor identique à celui du rêve. Il n'en fut rien, naturellement. Pas de bâtiment entièrement fait de briquettes rouges, bien que celles-ci fussent employées, mêlées à d'autres matériaux, dans plusieurs édifices. Je fus frappé par l'appareil remarquable de nombreux murs et murets faits de galets.

A Talence, retrouvailles du jeune chat Weed, à qui nous avons dû manquer, il mendie nos caresses. Tandis que je suis à l'étage, en train d'écrire sur l'ordi, il vient me trouver, se frotter à moi, monte sur le bureau, et je suis obligé de le virer gentiment, à deux fois, quand il s'installe sur le clavier.

Samedi 8 janvier 2005. Grande joie dans ma petite vie, je maîtrise une technique moderne, je m'avère capable de faire marcher un lecteur de dvd. Je n'en abuserai probablement pas, mais ça m'a occupé une soirée. Au programme deux acquisitions à bon marché, le classique *Délivrance*, dont je ne me lasse pas, puis *The pledge*, que je ne connaissais pas, de Sean Penn, avec un Jack Nicholson déjà vieux mais toujours beau.

Mardi 11 janvier 2005. Dimanche après-midi, par grand soleil, alors que je traînais dans Talence avec ma garde du corps, constatant que la barrière du CREPS était levée, je m'enhardis enfin à pénétrer dans cette vaste enceinte, où j'avais espéré de découvrir, si elle existait encore, la chapelle Roul indiquée sur le plan. Sur les lieux rien n'en parle, nul panneau n'y conduit. Chemin faisant parmi les bâtiments, nous croisâmes un jeune homme que j'interrogeai. Un étudiant en sport, j'imagine, du reste aimable, et selon qui il n'y avait là point de chapelle. Nous finîmes par la découvrir au fin fond, joliment bâtie sur un petit tertre, entourée de gigantesques conifères, et dans un état lamentable. C'est une belle petite construction en pierre de taille, millésimée de 1849, qui n'a plus ni fenêtres, ni porte, ni toit, dont les murs sont salopés de graffitis et le sol jonché de verre cassé. Au fronton se lit encore le mot de Dieu à Adam, MEMENTO, HOMO, QUIA PULVIS ES ; ET IN PULVEREM REVERTERIS (Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière, *Genèse*, III, 19). Ici ce n'est pas un homme qui retourne à la poussière mais un charmant petit édifice dont l'abandon paraît moins dégueulasse s'il n'était entouré de multiples horreurs en béton et en tôle qui sont, elles, entretenues avec soin.

Mercredi 12 janvier 2005. Leur pondre un étron inoxydable, style *Mémoire et identité dans l'espace communautaire*, ça vendrait peut-être.

Vendredi 14 janvier 2005. Week-end à la Croix. Dans le courrier, on me fait passer une invitation de mail art, donc la chose se pratique encore, et sur le thème stimulant du "développement équitable et durable". Je vois que les

croyances égalitaires les plus niaises sont toujours à l'honneur: "Tous supports acceptés, format et technique libres, toutes les oeuvres reçues seront exposées", y compris les pires bouses et recevront-ils seulement autre chose. Le prospectus est enrichi de propositions "concrètes" du style "Lutte contre la pauvreté" et d'autres sornettes du même tonneau.

J'aime arriver à la Charrière lentement, venant du sud, et voir pendant un ou deux kilomètres la flèche de l'église en plein dans l'axe de la route.

Mardi 18 janvier 2005. Allant déjeuner dans une cafette inhabituelle, je remarque sur un mur ce graffiti anarchiste en grosses lettres : ACTIONS ANTIFASCISTE. Suit le traditionnel A dans un O. Cette inscription bancale me remet en mémoire un dessin de Siné, jadis. Il représentait je crois un vilain facho analphabète comme ses pieds, peignant sur un mur le slogan "A bas la narchie". On pourrait aussi facilement se moquer en figurant un partisan s'employant à écrire "Vive la narchie". Ce serait du reste inutile, je vois qu'ils s'en chargent eux-mêmes.

Jeudi 20 janvier 2005. Deux e-mails informatifs récents de Frédéric R: "Est-ce le Meens que tu connais, qui est le centre du mini-scandale du CRL (en gros, le directeur de ce prestigieux établissement chargé de gérer les allocations adultes handicapés, section littérature, a trouvé que la pension du Meens était un peu trop souvent renouvelée)?" & "L'affaire Meens est rapportée dans "Rififi chez les poètes", une chronique de Pierre Assouline dans *Le Monde 2* (fin décembre, je crois). En gros, Meens touchait (tous les 4 ans depuis 10 ans) une bourse d'année sabbatique de 26 400 euros. Trouvant que la pension d'invalidité était trop régulière et surtout trop élevée, le nouveau président du CNL l'a transformée de son propre chef (il en avait visiblement le droit) en bourse de création (13200 euros seulement), entraînant protestation d'une pléiade d'opprimés. Rien de nouveau sous le soleil comme tu peux le constater."

Vendredi 21 janvier 2005. Les sites des diocèses de France sont plus ou moins bien faits. Celui de Poitiers m'a donné des renseignements inespérés sur certains vitraux des Deux-Sèvres. Celui d'Angoulême craint assez, dès la page d'accueil, avec des indications sur "le festival de la BD"(sic) ou sur "Parter en pèlerinage" (resic).

Mardi 25 janvier 2005. Une idée de question pour *Qui veut gagner des millions*. Dans les grands médias, le temps consacré au "devoir de mémoire" des crimes du communisme représente, par rapport aux crimes du nazisme:

- A. Un dixième.
- B. Un centième.
- C. Un millième.
- D. Un millionième.

Vendredi 28 janvier 2005. Je viens de lire et je recommande un petit livre qui avait déjà été publié chez Marcel Jullian en 1979, *Le riz à la fourchette*, et qui vient de reparaître cet automne aux éditions du Rocher sous le titre plus explicite de *La guerre civile à sept ans*. Comme tout le monde j'ai été largement informé des finesse du franquisme, cet ouvrage permet de se faire une idée de celles de la république espagnole, notamment pendant la guerre civile de 1936-1939. L'auteur, Carlos de Angulo, est un spécialiste de la littérature française, à qui l'on doit des éditions critiques de mémoires. Il naquit en 1930 à Valence dans une famille riche, donc "de droite" et de ce fait naturellement tutoyable, dévalisable et le cas échéant exécutable, à merci. Il livre ici ses souvenirs personnels de la période. On a fait remarquer qu'il a écrit sans haine, après tout le temps passé, le texte est même parcouru d'un certain amusement à l'égard des travers des adultes, parents, domestiques et nombreux réfugiés, surtout des nonnes, hantant la maison. Parmi les anecdotes les plus frappantes, une concerne son père, qui n'était pas exactement patron, mais directeur local d'une grande entreprise de travaux publics. Il s'attendait à des hostilités de la part d'ouvriers avec qui il avait été en conflit auparavant, mais qui restèrent loyaux, et fut au contraire menacé de mort par ceux à qui il avait rendu de grands services.

Lundi 31 janvier 2005. On m'a prêté voilà maintenant des mois le volume d'*Oeuvres autobiographiques* de François Mauriac, en Pléiade, dans lequel je n'ai

ni le temps, ni je l'avoue grande envie de me plonger, cela viendra peut-être. J'ai tout de même passé une matinée à le feuilleter, et je suis tombé en arrêt sur les quelques pages des *Mémoires intérieurs* que l'auteur consacre à son engouement inattendu pour l'autobiographie de Léon Trotski. Mauriac se réjouit de sentir, derrière le boucher, une "secrète humanité". Chacun voit midi à sa porte, après tout. Je retrouve aussi, plus loin, ces lignes des *Nouveaux mémoires intérieurs*, que Lucien m'a photocopiées naguère car il y est question d'un visage d'homme dessiné par Michel Ciry. Je ne connais pas l'oeuvre en question mais j'ai vu quelques fois reproduits des portraits peints par cet artiste. En général ils étaient moins à mon goût que tous ceux qu'il trace, d'une écriture précise, dans ses immenses journaux intimes remplis de fureur et de pitié. Mais récemment je découvrais, sur le blog des Chroniques de l'inutile, deux beaux exemples du talent de Ciry comme peintre d'arbres, un "poirier à Varengeville", noire silhouette sans feuilles, à contre-jour, et un autre "arbre" plus touffu, devant lequel miroite l'éclat irrégulier de la lumière sur les lattes d'une clôture.

Jeudi 3 février 2005. J'offrirais volontiers une bouteille de champagne, à qui saurait me dire quelle fut la date exacte de la mort d'Albert Caraco. Il conviendrait bien sûr de garantir en quelque façon ce renseignement, que je ne trouve nulle part.

Mercredi 9 février 2005. Vu naguère *L'été en pente douce*, de Gérard Krawczyk (1987). C'est par hasard que j'avais acheté ce disque (3,90 euros à Géant Pessac) dans les jours précédent la mort de Jacques Villeret. Il y joue le rôle d'un demeuré qui passe son temps à implorer qu'on ne l'envoie pas à l'hôpital, cependant que son gentil frère prolo humaniste passe le sien à lui répéter qu'il n'ira jamais à l'hôpital. C'est une histoire sans queue ni tête, mais avec les seins et les fesses de Pauline Lafont, qui était bien roulée. Il s'agirait d'un "grand film", selon *VSD*, qui s'y connaît en grandeur. Il s'en dégage un petit charme indéniable, dû peut-être aux tons chauds, ou à la musiquette, malgré le trotskisme sexuel assez bête de l'ensemble.

Vendredi 11 février 2005. J'ai découvert un dentifrice réactionnaire, l'*Email Diamant*, le seul à ma connaissance qui soit encore vendu dans un tube métallique, qui s'aplatit à mesure qu'on le vide. Il est orné d'une vieille photographie de torero microcéphale, dont l'air stupide me comble d'aise. Je m'étais d'abord acheté une version bleuâtre, après quoi j'ai cédé à la tentation de la "formule rouge" originale, celle qui a le plus bel emballage. L'ennui est que la pâte colorée teinte la brosse en rose, et que quand on se rince la bouche, on a vaguement l'impression de dégueuler du sang. Mais enfin, "blancheur et éclat", ce n'est pas rien.

Mercredi 16 février 2005. Ce n'est pas que je me désintéresse tant que ça de l'actualité, mais je n'ai rien à dire sur les manifestations des ratateenagers. Ma seule question au ministre serait: où sont passées les lances à incendie?

Jeudi 17 février 2005. Le mythe de la virginité de Marie est vraiment l'un des plus beaux du catholicisme, me disais-je hier soir en comparant quelques versions, une en latin et cinq en français, des *Litanies de la Vierge*. Je les avais tirées de quelques sites d'internet, pour le besoin de recherches personnelles. Connaissant mal ce texte, il m'intéressait d'en examiner les variantes, dans les nuances de l'expression, ou même dans le nombre de lignes, qui diffère sensiblement. Ce fut une surprise désagréable, de constater que la formulation la plus longue, que l'on aurait donc pu croire la plus pieuse, provenait d'un site où l'on avait jugé bon d'assortir la prière de conseils pratiques frisant la superstition, et en outre émaillés de fautes de grammaire. On expliquait que les *Litanies* étaient particulièrement indiquées «pour le repos des morts d'une guerre ou d'un attentat ... pour retrouver des personnes enfouies sous des décombres», etc, mais aussi bien "pour d'autres domaines telles que pour toute intention difficile" (sic). On précisait ensuite qu'"avant de réciter ces litanies, il est conseillé de se parfumer avec l'Eau de Parfum de Marie", et que "les jours où ces litanies ne sont pas effectuées, porter une médaille à son effigie sera du meilleur effet aux yeux de la Reine

des Anges". Le mercantilisme commençait à pointer là son groin déplaisant, quand la chose devint tout à fait claire: "Pour commander un ou des produits conseillés pour cette prière, cliquez ici". Ben voyons. Pétez donc, Notre Dame, au nez de ces cochons. Et priez pour nous, qui le méritons.

Vendredi 18 février 2005. Je ne sais pas si quelqu'un est payé pour allumer les lumières le matin à la fac, mais il semble que personne ne le soit pour les éteindre à l'heure où elles sont devenues inutiles. Depuis quelque trente ans que je fréquente les lieux, comme étudiant, visiteur et employé, combien de milliers de fois ai-je éteint en passant les lampes qui brûlaient sans raison dans les salles et les couloirs, parfois inondés de soleil? C'est incalculable. Telle aura été une de mes fonctions sociales les plus assidues, celle d'un extincteur bénévole anonyme. On fait ce qu'on peut.

Lundi 21 février 2005. Bien des formes abusives de revendication, depuis les mufleries les plus banales du sans-gêne syndical jusqu'aux affolements extrêmes de la boucherie terroriste, s'appuient sur deux petits sophismes, boiteux mais gobables:

- 1) je me dis opprimé, donc je le suis en effet;
- 2) je suis opprimé, donc j'ai tous les droits.

Mardi 22 février 2005. Je verrais bien Depardieu dans le rôle d'Amélie Mauresmo.

Mercredi 23 février 2005. Inégal destin des archanges, dans la toponymie française. L'index des communes de mon atlas Michelin ne recense pas moins de soixante-huit Saint-Michel, pour seulement deux Saint-Gabriel et deux Saint-Raphaël. Saint-Uriel, n'en parlons pas.

Lundi 28 février 2005. Week-end à La Croix. En prenant la route jeudi soir, je redoutais la neige, qui ne vint pas. Vendredi au réveil, par contre, grand tapis blanc, et cela tomba toute la matinée. Il faisait 4 degrés dans la maison à mon arrivée. J'alternais les séjours dans la chambre chauffée à l'électricité, et dans le salon, attablé devant la cheminée.

Parmi le courrier une lettre de Bruno Richard, qui accable de critiques le dernier numéro de ma revue. Il me fait chier, il ne m'aime plus. Au lieu de me dire des méchancetés, qu'il secoue donc sa graisse de vieille feignasse et vienne me retrouver ici, on se boufferait gentiment le nez au coin du feu, peinards, entre ratés de bonne compagnie. Puis il conclut en plaisantant, "Je sais, c'est l'Hôpital qui se fout de la Charité", et je rigole aussi.

Ici, j'ai enfin pensé à sortir de ma poche une pièce américaine d'un cent, que je traîne depuis plusieurs jours. Je ne sais quel commerçant me l'a fourguée, peut-être sans même s'en rendre compte, tant le diamètre et la couleur sont ceux de nos 2 centimes d'euro. Je l'avais remarquée tout d'un coup en me préparant pour passer à la caisse d'une cafette. Depuis lors je ne pouvais revoir l'intruse, sans me rappeler la belle époque où un ami de Toulouse me témoignait de son attachement en m'envoyant de temps en temps une monnaie ancienne. Chaque fois, avant de la ranger, je la transportais pendant des semaines dans ma poche, pour le plaisir de voir, au fil de mes emplettes, ressurgir Louis XIV, Rome ou la Grèce parmi la ferraille moderne, au creux de ma main.

Excellent journée de samedi, par grand soleil, faisant fondre la neige revenue. Je voulais voir des vitraux, un ami patient me fit visiter les églises de Melle, puis m'accompagna à celle de Celles, où il n'y en a pas, mais où l'architecture est d'une majesté à couper le souffle. Au retour, je m'arrêtai aussi voir à Brioux. Le soir, dîner chez mes voisins, qui m'avaient invité avec un couple de leurs compatriotes, nouvellement installé dans le village. A un moment le mari m'avoua, l'air gêné, qu'il était retraité de la police. Aussitôt je le mis à l'aise - N'aie crainte, cher Peter, lui dis-je, j'admire la police et nul office ne me paraît plus utile. Ou à peu près.

Mardi 1^{er} mars 2005. Je doute que cela intéresse grand monde, mais je voudrais signaler que j'ai appris hier seulement, qu'était parue dans le n° 15 (julio-diciembre 2004) d'*Estudios de literatura colombiana*, revue de l'universidad de Antioquia, à Medellín, une version espagnole de mes "Quelques remarques sur les

scolies de Gómez Dávila" (*Studia daviliana*, 2003) sous le titre "Apuntes a los escolios de Nicolás Gómez Dávila".

Mercredi 2 mars 2005. Vaguement perdu mon temps, hier soir, à regarder une émission qui promettait plus qu'elle n'a donné, sur un certain Zarquawi, grossiste en boucherie terroriste. L'essentiel consistait en morceaux d'une enquête menée par un journaliste jordanien, auxquels étaient mêlées d'autres images et les interventions de spécialistes. A aucun moment, ou ça m'a échappé, l'on n'expliquait en quoi la pâture documentaire ainsi constituée était plus convenable que le reportage original du Jordanien. Parmi les experts consultés figurait l'inévitable Gilles Kepel, qui avait fait preuve d'un discernement assez limité en publiant, en 2000, un ouvrage annonçant le "déclin de l'islamisme" (*Jihad: expansion et déclin de l'islamisme*, Gallimard). Encore cette fois-ci n'abusait-il pas du dada sociologique de la "complexité". (J'ai remarqué que très souvent les interviews de sociologues peuvent se résumer ainsi: "Dites-nous donc, cher maître, est-ce que ça craint vraiment autant qu'on a l'impression? - Eh bien, c'est complexe. - Ah bon. Merci, cher maître.") On n'apprenait guère, au bout du compte. Quant aux jihadistes interrogés, leurs trognes lugubres étaient plus explicites que leurs bredouillis sans intérêt. Il semble que s'il y a de la discrimination à l'embauche chez les garçons bouchers, ça n'est pas basé sur le Q.I., visiblement. Mais on s'en doutait déjà.

Vendredi 4 mars 2005. Dans une note de mars 2001, j'indiquais avoir appris par une revue espagnole d'histoire, l'existence d'une lettre de 1938 dans laquelle Simone Weil expliquait à Georges Bernanos pourquoi, après quelques mois passés en Espagne à soutenir le front républicain, elle était revenue en France écoeurée par les crimes de guerre de gauche. Je supprime cette note maintenant qu'un lecteur attentif m'a transmis le texte et signalé la localisation de cette longue lettre, qui aurait paru dans le *Bulletin de la Société des amis de Georges Bernanos*, et serait reprise dans les *Ecrits historiques et politiques* de la philosophe, chez Gallimard, ainsi que dans ses *Oeuvres* en "Quarto" chez le même éditeur, auxquels on se reportera plus utilement.

L'anecdote concernant Durruti est un peu différente de ce que j'avais lu dans la revue mais ne change rien, au fond, quant à ce qu'elle révèle sur la finesse de cet anarchiste meurtrier. La voici: "en Aragon, un petit groupe international de vingt-deux miliciens de tous pays prit, après un léger engagement, un jeune garçon de quinze ans, qui combattait comme phalangiste. Aussitôt pris, tout tremblant d'avoir vu tuer ses camarades à ses côtés, il dit qu'on l'avait enrôlé de force. On le fouilla, on trouva sur lui une médaille de la Vierge et une carte de phalangiste ; on l'envoya à Durruti, chef de la colonne, qui, après lui avoir exposé pendant une heure les beautés de l'idéal anarchiste, lui donna le choix entre mourir et s'enrôler immédiatement dans les rangs de ceux qui l'avaient fait prisonnier, contre ses camarades de la veille. Durruti donna à l'enfant vingt-quatre heures de réflexion ; au bout de vingt-quatre heures, l'enfant dit non et fut fusillé."

Je me frotte un peu les yeux, tout de même, en lisant ensuite, dans le même paragraphe, que l'abruiti Durruti "était pourtant à certains égards un homme admirable", égards sur lesquels rien ne nous est dit.

Il est un autre point qui me heurte, dans les premières lignes de la lettre, par ailleurs assez belle et intelligente, c'est une phrase d'une stupidité consternante où Simone, voulant expliquer sa position de non-catholique proche du catholicisme, ne trouve rien de plus malin à déclarer que ceci: "Je me suis dit parfois que si seulement on affichait aux portes des églises que l'entrée est interdite à quiconque jouit d'un revenu supérieur à telle ou telle somme, peu élevée, je me convertirais aussitôt." Qu'est-ce à dire, exactement? Que la richesse (notion relative s'il en est) est une faute? Ou qu'une religion serait plus intéressante si elle était réservée à une classe? Et pourquoi pas à une race, pendant qu'on y est? Enfin, cela ne paraît pas très philosophique, même à mes yeux d'agnostique et de fauché.

Lundi 7 mars 2005. Week-end périgourdin.

Visite à ma chère mère.

Visite à un copain au fin fond des collines, chez qui je me payai un moment de rêverie inattendue en feuilletant *Obtenez un ventre plat en 24 jours*.

Visite, chemin faisant, de six églises, dont cinq se présentèrent comme

j'aime les trouver, ouvertes et désertes. Celle de Lalinde seule m'ennuya, où bruissait sans gêne un quartieron de gamins et de gamines. Ils m'interrogèrent. Ils n'avaient pas l'air bien méchants, je leur causai un peu des vitraux. Je ne pouvais leur dire simplement cassez-vous, petits abortons, hors de ma vue, laissez-moi tranquille à mes extases.

Chacun de ces trois jours, je rendis aussi visite à mes arbres, dans mon camp d'entraînement paramilitaire secret personnel privé. Voilà un endroit qui plairait à Lorenzo, je l'inviterais bien, s'il ne créchait si loin. Les circonstances ont fait que je n'y étais pas allé depuis presque trois mois. Un maximum de bois mort était tombé. J'en stockai une part, j'alimentai un grand feu avec le reste, je mis de l'ordre. Heures paisibles à récupérer des branches dans le fouillis ensoleillé, le long du ruisseau. Peu de vie: un roitelet, un vol de tarins, quelques merles, grand calme.

Avec tout cela je n'avais pas pris de nouvelles du monde. Voilà qu'en rentrant j'apprends ce nouveau drame de l'Orient, les Américains ont tiré sur une journaliste communiste et l'ont ratée, c'est des coups à perdre confiance.

Mardi 8 mars 2005. Le mariage des homosexuels me fait un peu penser aux cimetières pour chiens, sous le rapport du bon goût et de l'utilité.

Mercredi 9 mars 2005.

QUELQUES REMARQUES SUR ALBERT CARACO, avec un tissu de citations

«Je suis raciste et je suis colonialiste.» (*Ma confession*, p 141). Albert Caraco avait un certain talent pour mettre tout le monde à l'aise, d'entrée de page. C'était à bien des égards un écrivain hors du commun.

A ce qu'on dit, il était né dans une famille séfarade à Constantinople, en 1919 (le 10 juillet d'après une notice, le 8 selon ses propres dires dans le *Semainier de l'agonie*, p 44). Il était le fils unique d'un banquier.

Il vécut dans son enfance à Prague, Berlin et Paris, où il fut élève au lycée Janson-de-Sailly. Il fut diplômé de H.E.C. en 1939 mais ne travailla jamais. Lui-même synthétise ainsi sa jeunesse : «Je passai les dix premières années de ma vie en Allemagne, les dix suivantes à Paris, les dix suivantes entre l'Argentine et l'Uruguay» (*L'homme de lettres*, p 207-208).

Ce fut en 1939 que sa famille quitta l'Europe pour l'Amérique du Sud, où elle séjourna au Brésil et en Argentine avant de s'installer en Uruguay, à Montevideo. Deux de ses livres d'alors, que j'ai eus entre les mains, portent son tampon, dans lequel je déchiffre l'adresse : 924 av. Mariscal Estigarribia, Montevideo. C'est une grande avenue du sud de la ville, non loin du front de mer.

Après la guerre, en 1946, la famille revint s'établir définitivement à Paris. Lui-même indique dans le *Semainier de l'incertitude* qu'il habitait en 1968, depuis huit ans, au 34 rue Jean-Giraudoux (p 100 & 162).

D'un naturel mélancolique, il attendait la mort de ses parents pour se suicider. Sa mère disparut la première, en 1963 (il écrivit à son sujet *Post mortem*). Son père la suivit en septembre 1971 et Albert se serait pendu dès le lendemain. Il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie la nationalité uruguayenne.

Ses premiers livres, parus à Rio de Janeiro et à Buenos Aires au début des années 40, étaient de facture et de sujet classiques. Ses pièces de théâtre, partiellement en vers, témoignaient déjà de sa grande maîtrise du français et des règles du style. On trouve à la fin d'*Inès de Castro* une remarquable tirade en prose, qui à la lecture se révèle être une suite d'alexandrins mis bout à bout.

Ses livres postérieurs sont principalement des essais philosophiques, en grande partie constitués d'aphorismes et de dialogues.

Ses derniers livres, plus personnels, sont des chroniques mêlant autobiographie et pamphlet. Il y disserte à bâtons rompus sur sa vie, l'actualité, la littérature, l'histoire ou la religion, souvent les mêmes sujets reviennent. *Ma confession* présente une structure très régulière, et en quelque sorte monumentale : c'est une suite de 250 méditations vagabondes, commençant chacune en haut d'une page et finissant au bas de la même. Plusieurs ouvrages de cette période, intitulés *Semainiers*, sont divisés en chapitres hebdomadaires. Un bloc d'une demi-douzaine de lignes («Voilà trois générations que l'Occident abonde en professeurs de barbarie...») que je vois répété mot pour mot aux pages 73 et 93 du *Semainier de l'Agonie* (semaines du 18 au 24 février et du 4 au 10

mars 1963) permettent de supposer que l'écriture et la structure des semainiers ne sont pas aussi spontanées que l'on pourrait croire.

Bien qu'il fût principalement francophone et francographe, Albert Caraco pratiquait aussi trois autres langues vivantes : «Le français, l'allemand, l'anglais et l'espagnol sont quatre langues admirables et je parviens à m'exprimer, avec plus ou moins de bonheur, en toutes» (*Semainier de 1969*, p 45). Il indique dans le *Semainier de l'incertitude* (p 23) que son ordre d'aisance était, après le français, l'espagnol, puis l'allemand, enfin l'anglais. Il a inséré de différentes façons, dans ses livres tardifs, des passages écrits dans ces langues. Les 250 pages de *Ma confession* comprennent soudain une série de 7 pages en anglais (p 91-97), plus loin 7 autres en allemand (105-111), plus loin encore 7 autres en espagnol (113-119). Dans les *Semainiers*, le texte est parsemé de paragraphes écrits alternativement dans une de ces langues, et parfois Caraco passe inopinément de l'une à l'autre au milieu d'un paragraphe, ou même en pleine phrase. Il dit de son *Semainier de 1969* : «Le lecteur averti comprend, en me lisant, qu'il s'agit d'une fugue à quatre voix» (p 134).

C'était un réactionnaire et un misanthrope de première catégorie : «Je ne me cache pas de professer le pessimisme et m'avoue le partisan de la réaction» (1969, p 104) ; «la conservation d'un beau fauteuil m'importe plus que l'existence de plusieurs bipèdes à la voix articulée» (*Agonie*, p 237) ; «je serais charmé, ma foi, que l'univers fût plein de fours et qui fumassent, de camps de concentration et qui craquassent, de peuples déportés et qui crevassent» (1969, p 118). Il était non seulement raciste et colonialiste, mais aussi vaguement monarchiste, du moins nostalgique de l'Ancien Régime («Le plus tôt nous rétablirons la monarchie, le mieux» *Agonie*, p 37), inégalitariste («Voilà l'espèce d'avortons formant l'humanité commune, il paraît que ce sont nos frères» ; «Quelle est l'idée de beaucoup la plus fausse ? L'égalité», *Agonie*, p 233 & 279), et partisan de la peine de mort («La peine de mort, je l'approuve», *Agonie*, p 59). Tout pour plaire à l'humaniste moderne.

Ses injures cinglantes à l'endroit des Arabes et des Noirs ne laissent pas de doute quant au peu d'estime qu'il leur portait, et le métissage ne lui disait rien qui vaille : «Paris est déjà plein d'Arabes et de Nègres, encore un mouvement et l'on se croirait au Brésil» (1969, p 8) (et je ne cite pas les pires de ses imprécations).

Se présentant comme «Moi l'héritier des traditions immortelles de la France» (*Agonie*, 86), il admirait la culture française et notamment la littérature, des XVII^e et XVIII^e siècles : «Le temps où les Français ont donné leur mesure, entre Louis XIV et le premier Napoléon» (*Homme de lettres*, 115) ; «de 1600 à 1800 ... en ces temps-là, la France avait un style» (*Incertitude*, 167) ; «de 1650 à 1775 ... on atteint à cette harmonie où la grandeur n'écrase et la mesure ne comprime» (*Agonie*, 33).

Par contre il détestait la France contemporaine, qu'il jugeait décadente : «Je mourrai francophobe» (*Agonie*, 262) ; «La France, plus je vieillis et plus je la méprise» (*Confession*, 112). Bien qu'il eût choisi d'y vivre, il ne s'y sentait pas intégré et ne demanda pas la naturalisation : «Je ne suis pas un écrivain français, je ne me sens pas tel» ; «Albert Caraco n'est pas français, ne se sent pas français et n'a guère d'estime pour la France» (*Agonie*, 62 & 270).

Il exprime à l'égard des Juifs des sentiments mélangés. Il s'avoue «Juif de naissance et assez longtemps mécontent de l'être» (*Agonie*, 140). Il s'en trouva assez content dans ses dernières années, notamment après la guerre de 1967, quand il développa un racisme tous azimuts plaçant les Juifs au sommet de la pyramide humaine : «Nous sommes la colonne vertébrale de la race blanche» (*Confession*, 36). Cela ne l'empêchait pas de tenir à l'encontre des Juifs des propos peu amènes («On voit à Paris quelques Juifs assez horribles, ces drôles nous arrivent d'Algérie, ... l'œil jaune et la peau verte et le cheveu crépu», *Agonie*, 251 ; «Dieu ! Que les Juifs sont laids !», 1969, 100), y compris à l'égard de sa propre famille : «De quoi suis-je pas descendu ? Je me demande où tous ces abortons prenaient l'audace de survivre» (*Agonie*, 265).

Il regrettait de s'être converti quelques années au catholicisme, qui imprégna ses premières œuvres. Il tenait les monothéismes chrétien et musulman pour peu de chose. A ses yeux le Coran était «la honte de l'esprit humain, ...» (*Confession*, 140), et l'Eglise, qui avait pour seul mérite «d'avoir longtemps favorisé les beaux-arts», était «le cancer moral de la race blanche» (*Agonie*, 172 & 110). Il a cependant mis souvent dans le même sac du mépris les trois

monothéismes, juif compris : «Le Judaïsme, l'Eglise et l'Islam ne m'agrément pas, l'esprit qui les anime est souvent la bassesse même» ... «L'Eglise, l'Islam et le Judaïsme je les appelle trois poisons, les divers paganismes m'agrément davantage, celui des Grecs fut admirable, celui des Celtes fut charmant» (*Agonie*, 246 & 251). Il professa parfois, comme on vient de voir, une préférence pour le paganisme : «Les paganismes valaient mieux que les systèmes déliants qui les remplacent» (*Agonie*, 33) ; «La restauration des paganismes sauvera l'espèce» (*Confession*, 62). A propos de la vie éternelle, il déclare : «l'idée seulement de faire mes besoins un milliard d'années de suite me brouille avec les religions révélées» (*Confession*, 203).

En lisant ses diatribes virulentes mais étincelantes contre les Français et les Chrétiens, partagé entre l'indignation et la fascination, je me suis parfois demandé à quel point ma situation de lecteur pouvait être symétrique à celle d'un Juif devant les *Bagatelles* de Céline. A ce propos, j'observe que Caraco, malgré son peu de sympathie pour les antisémites (l'antisémite est «une brute, il broute l'herbe à quatre pattes», *Agonie*, 141), semble témoigner d'une certaine estime envers Céline, qu'il considère comme un véritable «écrivain-né», un «possédé», par opposition au simple «homme de lettres, singe de l'inspiration» qu'il voit en Camus (*Agonie*, 85).

Son écriture a le ton tranchant de l'intolérance, et une syntaxe archaïsante qui lui donne parfois un air précieux, comme son tic de nier en «ne» sans le «pas», qui ne plaît pas à tout le monde. Il a des manies, par exemple l'expression «Il nous manque une thèse sur...» Il savait se passer des facilités de l'argot et n'abusait pas des exclamations.

«Un bon livre est un exercice de pensée et de style», notait-il (*Homme de lettres*, 262) et sans doute nous a-t-il donné de bons livres. On aura compris que je suis loin d'adhérer à toutes ses idées, comme de partager tous ses goûts. Mais je ne voudrais pas non plus donner l'impression que j'aime le lire pour seulement goûter son style éblouissant, ou rire des outrances déliantes d'un prophète acariâtre. Il avait, comme on dit, oublié d'être sot, et ses pages valent aussi par les vérités qu'il y distribue. Je ne crois pas qu'il se soit trompé en tenant que la pollution et la surpopulation soient nos premiers problèmes, aujourd'hui plus encore, et qui d'ailleurs sont liés. Il a lancé contre les lettres et les arts de son temps mille traits pertinents. Il a sur la psychologie des vues perçantes.

Il était assez biophobe, il n'aimait pas la vie et n'était guère attiré par le sexe, se voyant comme un «moine en civil» (*Agonie*, 16) et admirant le célibat des prêtres (*Confession*, 200) : «le désir n'a rien d'honorables, le plaisir n'a rien de sublime» (*Agonie*, 248) ; «I am a puritan and I despise debauchery» (*Incertitude*, 142). «Ni chat, ni chien, ni mignon, ni maîtresse» résume-t-il (*Agonie*, 124) et il précise : «La compagnie des femmes, je l'avoue, m'assomme, elles me semblent presque toutes laides et stupides» (*Confession*, 164) ; «Avais-je le goût des garçons ? Je n'en sais toujours rien et je ne suis pas curieux de telles découvertes» (*Confession*, 50). A-t-il jamais connu l'amour ? Il dit tantôt que non, et tantôt avoue de rares contacts : «à peine eus-je quelques rapports d'expérience avec des femmes de passage plus ou moins gueuses» (*Agonie*, 89) ; «celles, ô combien rares ! que je payai pour les culbuter, ne m'échauffèrent pas» (*Confession*, 50). Le désir sexuel lui était insupportable : «Pour comble de misère, des tentations charnelles ! confie-t-il en mai 1963. Je m'étranglerais de rage!» (*Agonie*, 191). Quand ces accès surviennent, «il m'arrive de me soulager» (*Confession*, 26 & 56) en procédant à «de brusques attouchements impudiques» (*Agonie*, 238), à l'instar des «philosophes misanthropes» qui «ont préféré leurs mains aux cuisses de ces dames» (*Agonie*, 67). Et parfois il n'y allait pas de main morte : «Je hais mon phallus plus que tout au monde et maintes fois ... je le brûlai, je l'incisai, je l'écorchai» (*Agonie*, 135).

Parmi ses rares aspirations positives, on notera l'expression discrète mais récurrente de son attrait pour la campagne et le jardin. Il en parle trois fois dans *Ma confession* : «Je souhaiterais de vivre à la campagne et posséder une maison, au milieu d'un jardin, et passer mes soirées à travailler la terre» (p 27) ; «je souhaiterais fort d'avoir une maison aux champs et de pouvoir écrire en un jardin, dont je serais propriétaire» (p 122) ; «J'ai toujours désiré de vivre à la campagne et j'ai toujours vécu dans le relent et la rumeur des villes» (p 254). La même idée se trouvait dans les *Semainiers* : «Je ne souhaite (que) respirer l'air de la campagne et travailler dans un jardin

silencieux, je hais Paris» (*Agonie*, 132) ; «Si l'on m'interrogeait sur la nature de mes préférences, je dirais humblement que je ne haïrais pas d'avoir une maison pourvue d'un jardin, à la limite d'une ville ancienne» (1969, 151).

«Je forme des vœux pour que l'on me traduise» déclarait-il (*Agonie*, 81) mais jugeant que «la plupart des traductions dégoûtent de l'original, vu la niaiserie et la bassesse de nos truchements» (*Homme de lettres*, 156), il priait ainsi : «Seigneur, accordez-moi les traducteurs que je mérite» (*Agonie*, 259). Quelle opinion aurait-il eue de moi, pauvre goy laborieux, comme lecteur d'abord, et en outre comme traducteur, je n'ose y penser.

Il fut seul. «Je témoigne, seul au fond de ma chambre, homme isolé, homme emmuré, homme que l'on étouffe et qui mourra dans les ténèbres» ... «mes auditeurs sont les murs de ma chambre» (*Agonie*, 258 & 274). Son amertume était d'autant plus grande qu'il ne se prenait pas pour rien : «Mon livre éclatera comme une bombe sur l'Europe» ... «quand je serai mort, c'est un cadavre de géant que l'on verra soudain au milieu des fourmis françaises» (*Agonie*, 248 & 256). Il aura été tout ce qu'on voudra sauf un nain, en effet.

J'aime bien ses initiales, involontaires mais suggestives : A.C.

Lundi 14 mars 2005. Samedi après-midi, j'hésitais puis je me suis décidé pour cette espèce d'entre-deux-routes qui sillonne une part de l'Entre-Deux-Mers, entre la route de Branne et celle de Libourne. Je me présentai devant une demi-douzaine d'églises. Je n'en trouvai que trois d'ouvertes et n'en visitai que deux, celle d'Artigues et celle de Tresses, la troisième étant en pleine messe et j'ai ma pudeur. J'aime beaucoup les vitraux, mais je ne vais pas non plus faire chier le monde pendant l'office en me trimballant avec mon carnet, mon stylo et ma lorgnette.

Dimanche, le temps s'annonçant bon, je repartis voir mes arbres. A un moment, inspectant la lisière nord, je trouvai un frêne qui se séparait en fourche à moins d'un mètre du sol et dont l'une des deux branches était cassée. Je m'apprêtais à la scier ras quand j'aperçus un chevreuil qui broutait au soleil devant la haie du pré d'à côté, à une cinquantaine de mètres. Je m'arrêtai pour le regarder, surpris qu'il ne m'ait pas repéré, alors que je n'avais pas pris garde. Au bout d'un moment je sifflotai, je parlai à voix haute, mais il n'entendait pas, je devais être sous le vent, il continuait de brouter peinard en levant la tête de temps en temps. Puis j'ai fait mon travail sans me gêner, il était toujours là et je suis reparti m'occuper de mon feu.

Mardi 15 mars 2005. L'autre jour la classe médiatique essayait une nouvelle forme de cirque, en faisant sonner des fanfares, censées favoriser la libération d'une journaliste prisonnière en Orient. Il n'y avait pas besoin d'être bien malin, pour se douter que l'entreprise serait aussi efficace que de se promener avec une plume au cul, et tout aussi élégant. Mais je pense que la stratégie était la suivante: comportons-nous comme des imbéciles, en nous persuadant que c'est là œuvre utile, et quelle que soit l'issue, nous pourrons toujours dire que nous n'avons pas eu tort, puisque de toute façon nous serons les seuls autorisés à donner notre avis.

Vendredi 18 mars 2005. L'autre soir avec ma mie, optant pour un dîner jeune et impérialiste, nous fûmes dans un McDonald's. Depuis des années que je n'y avais pas mis les pieds, ce n'est pas sans plaisir que je retrouvais cette gastronomie si particulière, qui a son genre d'excellence. Je ne goûterais pas de ces plats tous les jours, mais il n'est pas de plat dont je ne pourrais dire la même chose. La diversité culinaire est un des rares points qui me semble attrayant, dans les mélanges culturels d'aujourd'hui. Autant la monotonie me paraît aimable dans certains domaines, comme la routine d'un bon travail, autant dans celui-ci j'apprécie le choix. Quant à cette foutaise d'impérialisme, elle me fait doucement rigoler. N'importe quel observateur honnête admettra que s'il est des influences étrangères massives dans la restauration française, ce sont d'abord celle des pizzerias d'inspiration italienne, et celle des gargotes orientales. Lesquelles, entre parenthèses, n'ont manifestement pas le même souci que les Macdos pour employer de la main d'œuvre sans distinction d'origine ethnique. La connerie aussi est un impérialisme.

Mardi 22 mars 2005. "On est toujours sans nouvelles" de l'envoyée spéciale du journal des banquiers à rollers, disparue en Orient, ni de son sympathique

chauffeur indigène, dont "on" n'aurait rien à branler s'il ne s'était fait choper en son auguste compagnie. Je peux me gourer, mais j'ai dans l'idée que si la journaliste en question avait bossé par exemple pour *Rivarol*, la médiaterie réunie ne ferait pas autant de cirque.

Mercredi 23 mars 2005. Dimanche dernier, jour des Rameaux, j'ai emmené Patrick en Dordogne, casser la croûte dans mon bois. En chemin, il photographiait pour moi les quatorze calvaires que j'avais repérés de-ci de-là au bord de la route, qui forment à mes yeux une sorte de *via crucis* géante et secrète. C'est ainsi, je suis favorisé d'idées artistiques spéciales, qui en général se révèlent assez payantes.

Belle journée, un peu trop belle, même, 25 degrés sous les ombrages à la mi-mars, ça fait drôle. L'intérêt, c'est que le passage était bien sec, j'ai pu charger un peu de bois dans ma berline, pour emporter à La Croix prochainement. On est allé vers la lisière nord, regarder les beaux blocs de chêne qu'un copain m'a débités cet été. Deux dames sont passées sur le sentier, en nous saluant gentiment. Elles étaient suivies peu après par leurs cockers en vadrouille, un roux et un noir, que j'ai déjà vus quelques fois. Le bois les attire, ils ne peuvent passer à côté sans y faire une incursion. D'habitude il ne font pas de mal mais là, de retour à la cabane, on a vu qu'ils avaient sifflé les deux tranches de rôti qui restaient, ainsi hélas que le bout de Maréchal. Le Maréchal est un fromage réactionnaire (je sais, j'ai déjà fait le coup avec le dentifrice) que j'ai découvert récemment chez Leclerc, chérot mais très goûteux, genre Appenzell.

Au retour, en rentrant à Bordeaux par la route de Branne, j'ai montré à Patrick cette ferme déserte, sur la droite, juste avant la rocade. Il y a quelque temps encore, c'était le dernier point du trajet où l'on pouvait voir des vaches, avant d'arriver dans les banlieues. Maintenant j'ai vu que l'on construisait sur le site un énorme Jardiland, ça fait drôle aussi.

Mardi 29 mars 2005. Si je n'avais déjà un Zippo de fort belle allure, frappé aux armes de Montréal, offert par ma soeur canadienne, je me paieraïs volontiers, ne fût-ce que pour la joie d'épouvanter des commensaux tiers-mondistes, le briquet Zippo CIA dont j'ai vu la publicité, assortie d'un bon de commande, sur une des dernières pages d'un volume de la collection SAS. Je n'avais jamais lu Gérard de Villiers, je ne suis pas sûr d'en relire souvent, mais le fait est que je me suis laissé tenter ce week-end par un titre dont le sujet m'inspirait, *Otages en Irak* (SAS n° 157, fin 2004) sur lequel je tombai fortuitement alors que je faisais mes courses à l'Intermarché de Beauvoir-sur-Niort. Ce livre n'intéressera pas les amateurs d'originalité littéraire, laquelle ne me semble d'ailleurs pas être le souci de l'auteur. Je dois avouer que j'avais un a priori favorable depuis que j'avais remarqué la suspicion méprisante de la médiaterie à son égard. Je compris en lisant que les humanistes avaient pu être choqués par des propos pessimistes comme celui-ci: "Malko s'abstint de lui livrer le fond de sa pensée: l'islam n'était définitivement pas soluble dans la civilisation" (page 62). Mais l'aversion des belles âmes ne peut suffire à forcer l'admiration pour une oeuvre, ce serait trop simple. Pour ma part c'est un certain mauvais goût qui m'a déçu, notamment la lourdeur des scènes et du vocabulaire érotiques. Sinon, les esquisses de la vie locale et l'humour cynique peuvent divertir, après tout.

Vendredi 1^{er} avril 2005. Peut-être qu'il en sera toujours ainsi, par nécessité: la "droite" comme éternel conservatoire des problèmes à résoudre, la "gauche" comme éternel ministère des remèdes pires que le mal.

Lundi 11 avril 2005. Je ne partageais pas toutes les idées de Jean-Paul II, je ne suis pas un fanatique de la vie, la peine de mort par exemple serait à mes yeux le seul juste remerciement à la vermine terroriste. La fécondité ne m'émerveille pas, la contraception me paraît un bien, je pense que l'on dépêcherait utilement vers le tiers monde des bombardiers géants remplis de capotes, et avec le mode d'emploi si possible. Je trouve l'avortement tout aussi légitime et salutaire qu'il est horrible, quoique le remboursement de l'acte ne me semble pas indispensable, et dans les meilleurs moments j'inclinerais presque à une certaine indulgence pour l'infanticide.

Mis à part ces broutilles, j'admirais ce grand pape et ce grand homme, sa canonisation ne me semblerait pas volée, j'appuierais ceux qui la demandent, si mon avis était légitime, et après tout, malgré mon retrait philosophique, je suis baptisé et je n'en ai pas honte, c'est même un des rares titres dont je veuille m'honorer.

J'ai entendu que quelques cloportes français, principalement socialistes, se sont distingués par leur inélégance, en protestant contre la décision des autorités, qui avaient eu l'incongruité de mettre les drapeaux en berne. La belle affaire, en effet. Quels services croient-ils rendre à la laïcité, ceux qui s'en servent comme prétexte à leur muflerie?

Mardi 12 avril 2005. Au moment de créer mon blog, je ne parvenais pas à décider au juste dans laquelle des catégories proposées je devais l'inscrire. J'hésitais d'abord entre les formules "Littérature et poésie" et "Journal intime", qui correspondaient un peu, mais de trop loin, à ma sensibilité et à mes activités. Finalement j'ai opté pour "Santé et beauté", qui me convient assez.

Mercredi 13 avril 2005. Le chat me plaît, entre autres raisons, par sa capacité de vivre discrètement.

Jeudi 14 avril 2005. Que faire quand on se pose une question, dont la réponse ne se trouve pas en ouvrant simplement un dictionnaire ou un moteur de recherche? Un recours possible est l'*Intermédiaire des chercheurs & curieux*. Ce vénérable organe, fondé en 1864, est un "mensuel de questions et réponses sur tous sujets". Ce n'est pas donné, il faut s'abonner pour avoir le droit d'interroger, mais tout le monde peut s'amuser à lire les questions et les réponses. Il y a une section spécialisée dans l'héraldique et la généalogie, mais la partie généraliste aborde n'importe quel domaine d'érudition, sur des points parfois proches du loufoque (je me rappelle avoir lu jadis une demande du genre: peut-on savoir quel était le groupe sanguin de Jésus-Christ?). Je viens de découvrir que la revue possède maintenant un site sur lequel on peut consulter les questions posées depuis septembre dernier, et le cas échéant y répondre. Une de celles qui m'ont le plus intrigué portait sur ce point de vocabulaire: si les noms propres en -ac donnent des adjectifs en -acien (Balzac / balzacien, Mauriac / mauriacien) comment se fait-il que Chirac donne chiracien?

Mercredi 20 avril 2005. Benoît XVI. C'était le meilleur choix: un intello, bien réac, pas un rappeur. En plus, il a un petit quelque chose dans le regard qui me rappelle ma grand-mère de La Croix.

Et dans le même journal, j'apprenais que ce serait tout simplement une irresponsable, qui a foutu le feu à l'hôtel des opprimés, l'autre jour. Mais je ne sais pas encore ce qu'en ont dit les militants de Droit Au Parasitisme.

Jeudi 21 avril 2005. Quand j'ai repris le jardin de La Croix, voilà quelques années, il y avait un bouquet de jeunes marronniers. Quelque marron du voisinage avait germé là, puis un résident avait dû couper l'arbre, qui repoussait en cépée, cinq ou six troncs de quelques mètres, pas encore bien épais. Je ne souhaitais pas les garder, je les coupai, j'en fis des bûches. Deux ans plus tard, leur tour venait de passer dans le feu. Entre temps, j'avais lu que c'était un combustible médiocre, et je me demandais en quoi. Flambait-il trop vite, charbonnait-il au contraire, ou envoyait-il des étincelles? Le principal inconvénient que je lui trouvai, à l'usage, c'est que ce bois de marronnier se consumait en puant vaguement. Il a quand même servi, ça part si vite.

Lundi 25 avril 2005. On a quelque idée de l'évolution du rapport de pouvoir entre la politique et la médiaterie, si l'on se souvient qu'il y a encore quelque trente ans, quand un politicien s'entretenait avec un journaliste, c'était le journaliste qui mangeait dans la main du politicien, alors qu'aujourd'hui c'est manifestement l'inverse. La tendance actuelle de certaines émissions, à inviter des politiciens pour les ridiculiser, ou les tutoyer, proclame cet état de fait.

Mardi 26 avril 2005. Dans un moment d'optimisme, réfléchissant à une épitaphe qui m'irait, je songeai à: C'ETAIT PAS UN RAPPEUR. J'aimerais mieux un truc en

latin, mais comment dit-on "rappeur", déjà, dans cette langue? *Raptor* conviendrait peut-être. Oui, voilà: RAPTOR NON ERAT. Bon, de toute façon, je préfèrerais être incinéré.

Samedi 30 avril 2005. A propos d'un Français libre.

Né en 1925 à Hasparren, au Pays basque, l'écrivain et cinéaste Jacques d'Arribéhaude est l'auteur de quelques romans d'inspiration autobiographique, ainsi que de journaux intimes. Certains de ces journaux ont d'abord paru séparément, ils sont aujourd'hui disponibles sous la forme de deux forts volumes, aux éditions L'Age d'Homme : *Cher Picaro* (années 50) et *Un Français libre* (années 60). Les hasards de la vie de lecteur, et des nécessités secrètes, m'ont donné l'occasion de connaître, cet hiver, quelques uns de ces livres : les romans *Semelles de vent* et *La grande vadrouille* (lequel n'a heureusement rien à voir avec le film du même titre), et le recueil de journaux *Un Français libre*.

Comme souvent, ma préférence pour les récits personnels, par rapport à la fiction, s'est trouvée confirmée dans ces lectures. Etant fort occupé par ailleurs, ce n'est pas sans hésiter que je me suis engagé dans l'énorme pavé d'*Un Français libre*, comptant près de 900 pages bien tassées. D'autant que je ne suis pas spécialement friand d'histoires de cœur, c'est-à-dire de cul, lesquelles constituent l'essentiel de ces pages. Mais il faut convenir, comme un gentilhomme avisé me l'a fait remarquer, que "tout dépend de l'historien" ! Et en effet, si le premier mérite d'un livre est de ne pas ennuyer, celui-ci n'a pas démerité avec moi.

Avant la publication d'*Un Français libre* en 2000, trois de ses quatre parties avaient paru en livres séparés : *Une saison à Cadix* (années 1965-66) en 1997, *L'encre du salut* (1966-68) en 1998, *Complainte mandingue* (1960-62) en 1999. Seule restait inédite la deuxième partie, *Le royaume des Algarves* (1962-64), pourtant la plus haute en couleurs, avec ses folles intrigues. Malgré l'unité générale de l'ouvrage, puisque c'est toujours le même personnage que l'on suit, de pays en pays et d'affaire en affaire, dans sa quête erratique de lui-même et de l'âme sœur, ces parties relativement autonomes ont sans doute chacune un climat particulier. La seconde à mes yeux est la plus pittoresque, la troisième la plus méditative, la quatrième la plus désabusée.

Tout au long de ces neuf années, le plus très jeune homme, vaguement introduit dans les milieux de l'ethnologie et du cinéma (d'où les apparitions sporadiques de personnages comme Rouch, Ivens, Leiris ou Rohmer) recherche une insertion sociale durable, qu'il ne trouvera que tardivement. Parallèlement, il a aussi le plus grand mal à établir une relation affective stable. Ce n'est pas que les partis lui manquent, il fait mille rencontres. Ni que son cœur soit de pierre, il tombe au contraire amoureux sans cesse. Mais son destin oscille au gré des accidents, du tempérament des dames, ou de sa propre balourdise. On bout par moments de ne pouvoir intervenir, on voudrait lui dire mais enfin que fais-tu, Jacques, tu ne vas quand même pas tout foutre en l'air avec la belle Gabriela, simplement parce que voici la belle Jane qui vient se dandiner sous ton nez ! Et il le fait. Il y a comme cela tout au long de l'histoire un côté *Liaisons laborieuses* qui amuse, par les rebondissements incessants, en contrepoint de quoi d'Arribéhaude poursuit sans relâche son implacable examen des consciences. Il a l'habileté de lester son récit de quelques éléments réalistes, évoquant à l'occasion de "très amoureuses fellations" ou d'autres gestes brûlants, sans toutefois tomber dans l'ornière de l'érotisme aux descriptions pesantes. Le ton reste léger mais n'est point frivole. Du reste l'auteur ne pérore jamais, ses introspections sont sans complaisance et ses autoportraits plutôt sévères (ne déclare-t-il pas écrire le "journal d'un idiot" ?).

Parmi les charmes secondaires de l'ouvrage, les nostalgiques de l'époque apprécieront l'ambiance des sixties, des années "deuche", bercées des échos d'*Only you* et de *Perdido street blues*. Les amateurs de Céline remarqueront le compte rendu des visites à Meudon, dans les premiers mois du livre. Il y a ça et là les surprises du hasard, comme cette apparition inattendue de Julio Cortázar dans une soirée alcoolisée, et des portraits énergiquement brossés (voir Colette avec "sa tête de vieux clown ébouriffé, au maquillage hideux de sorcière", ou Cohn-Bendit, sans le nommer, en "grotesque rouquin boudiné moulinant de ses bras courts").

"Comment faire, demandait d'Arribéhaude à Leiris au sujet de ses premiers livres, pour rendre attrayante, attachante et drôle, une matière aussi

épouvantablement ingrate ?" Il y parvient, explique-t-il plus loin, en trouvant "une espèce de ton". Vous avez bien fait, cher Jacques, de parler sur ce ton.

Je suis entré en contact avec Jacques d'Arribehaude pour des raisons assez peu littéraires, parce que je venais d'apprendre dans son journal qu'il était comme moi natif du 6 juin. Il s'en est suivi peu à peu, pendant ces mois d'hiver, une longue conversation principalement par e-mails, dont je livrerai dans les jours qui suivent, avec son accord, quelques extraits qui pourront intéresser d'autres lecteurs.

1 mai 2005. QUESTIONS A JACQUES D'ARRIBEAUDE (1).

- Dans vos premiers livres, Darribahaude est écrit en un seul mot, sans l'apostrophe qui sépare le D du reste dans les plus récents. Qu'en est-il?

- Vous trouverez mon nom dans l'*Armorial des Landes et partie du Béarn*, du baron de Cauna, paru sous le second Empire, avec une recension des anciennes familles du pays. En 72 ou 73, à la Maison de la Radio, j'ai rendu un menu service à un généalogiste, auteur d'ouvrages connus sur les anciens noms de France, qui me parla de ses recherches, et m'incita à faire rétablir la particule, disparue de notre patronyme sous la Révolution. Comment ? Tout simplement au nom de la loi de fructidor an II toujours en vigueur et qui stipule que, le nom étant imprescriptible, c'est la forme la plus ancienne qui doit être conservée. J'ai donc réuni aux archives des Landes, dans les registres paroissiaux, et à l'Etat civil, toute ma filiation depuis Henri IV, et, après mille traverses et chinoiseries du Tribunal de Bayonne, dont le procureur ébahi voyait là un "trouble à l'ordre public", c'est la Cour d'appel de Pau qui a imposé à l'Etat civil le rétablissement de mon nom, valable également pour mon père, avec interdiction qu'il soit mentionné autrement que d'Arribehaude, et en stricte application de "la loi de fructidor an II". Ce tour de passe-passe m'amusait en me permettant de planer à l'aise sur le snobisme grotesque animant les couloirs, intrigues et prétentions du petit monde des médias et de la télé en particulier, dont la médiocrité croissante m'affligeait.

- Entre *Semelles de vent* (roman à la 3e personne), puis *La grande vadrouille* (roman à la 1e personne) puis vos journaux intimes des années 50 et 60, on a l'impression que vous avez consacré l'essentiel de votre oeuvre littéraire à raconter votre vie, mais en passant progressivement de la transposition romanesque aux confidences directes du diariste. Savez-vous ce qui vous a poussé dans cette voie? Vos premiers romans tirent-ils leur matière de journaux intimes que vous teniez déjà avant ceux qui ont été publiés?

- La forme romanesque était la seule recevable par un éditeur pour le jeune inconnu que j'étais. Mais la part d'autobiographie domine dans mes premiers livres et, devant l'échec commercial, j'ai pensé, peu à peu, que les aventures que je vivais valaient mieux que de mauvais romans et que je devais tenir un journal pour tâcher, si Dieu le permettait, d'en tirer matière plus tard, à la manière de Saint-Simon, dans l'esprit d'un témoignage vivant et susceptible d'intérêt pour la postérité.

- Quels journaux d'écrivains avez-vous connus avant de vous mettre à tenir le vôtre? Quels sont ceux qui ont pu vous influencer ou vous stimuler?

- Le premier modèle de journal intime à me séduire et à m'emballez a été Stendhal, bien sûr. En 48 ou 49, j'écrivais des pages et des pages sur des riens dans une imitation ridicule et maniaque de mon cher Stendhal. Et je voyais aussi que Brulard et la totalité des écrits intimes avaient paru bien après sa mort.

- Il ne m'étonne pas que vous citiez comme influence Saint-Simon, que vous évoquez ça et là. Dans son journal, en date du 20 mars 1985, Nabe évoquait votre passion pour les mémoires de cet écrivain, dont vous lui recommandiez spécialement l'année 1715. Qu'a-t-elle de particulier, cette année-là?

- Saint-Simon. Je m'y suis intéressé dès le lycée. L'intensité, la vie prodigieuse de ses portraits. Pour le découvrir vraiment dans le désœuvrement de mon retour, malade, de mon équipée dans la France Libre, l'été 45. J'avais un recueil d'extraits choisis sur la fin du règne de Louis XIV et la Régence (je ne l'ai lu entièrement, et relu, qu'au cours des années 50.) La puissance, le grouillement d'intrigues, la vitalité, que cette vision nous transmet depuis trois siècles sont sans égales et confondent l'imagination. Et j'ai pu observer dans le ridicule microcosme de la télévision, dans les mouvements, la fièvre d'intrigues, de bassesses et de reptations, occasionnée par le moindre remous électoral et politique, à quel point l'humanité restait misérablement et salement la même, et combien la vraie noblesse, celle du cœur, de l'esprit et de

l'âme, y était rare, au constat de l'auteur lui-même conscient de ses pettesses mais toujours tendu vers plus de vérité, de justice, et malgré ses colères, une certaine charité chrétienne. 1715 parce que la mort du Roi, précédée par celles de son fils et de son petit-fils, est l'occasion d'un déchaînement prodigieux d'intrigues, et l'occasion d'un bilan historique dont la grandeur, dans sa cadence et son rythme saisissants, vous empoignent et vous serrent le cœur.

2 mai 2005. QUESTIONS A JACQUES D'ARRIBEAUDE (2 : sur *Semelles de vent*).

- (...) *La grande vadrouille* a paru en 1956, et *Semelles de vent*, en 58. En réalité, *Semelles de vent* est antérieur (écrit dans un sana suisse en 46-47), mais Laudenbach a voulu un deuxième ouvrage avant de se décider. Vous trouverez tous les détails dans *Cher Picaro*. Sachez seulement que ma *Grande vadrouille* n'a rien à voir avec le film éponyme, le producteur Dorfman ayant acheté mon titre une misère plusieurs années après la sortie du livre. Découragé par La Table Ronde, je n'ai rien publié pendant vingt ans et Albin Michel ne m'a publié que parce que j'avais alors une apparence de responsabilité à la télévision. N'ayant pu rendre les services escomptés (adaptations d'infilmables ouvrages du directeur littéraire en particulier), rien n'a été fait pour soutenir mon livre *Adieu Néri*, seul prix Cazes dont Pivot n'ait soufflé mot.

- Au sujet de *Semelles de vent* : mis à part que le personnage principal, dont vous parlez à la troisième personne, est prénommé Laurent, en quoi est-ce un roman, et non le simple mémoire de quelques années de votre vie? Y a-t-il dedans des épisodes inventés? Vous avez réellement rencontré Pío Baroja chez un bouquiniste de Madrid?

- C'est un roman, avec des parties entièrement autobiographiques (la prison, le pétrolier américain), et d'autres inventées (la paysanne compatissante et romanesque qui n'est qu'un rêve, comme ma rencontre avec Pío Baroja, hommage secrètement admiratif à l'auteur de *La lucha por la vida*. Inventée aussi l'affaire du jeune Serbe de Zara, que j'aurais bien voulu embarquer clandestinement à bord, et que l'étroite surveillance du port rendit malheureusement impossible. De même, mon amie Bayonnaise d'adolescence n'avait rien à voir avec la Lolita que j'évoque, et c'est à Oran et non à Marseille que j'ai débarqué à la fin de la guerre, pour être rapatrié sanitaire à Bayonne). [On apprend aussi p 520 & 543 d'*Un Français libre* que l'auteur n'était pas seul, au moment de son arrestation par la police espagnole].

- Pourquoi avoir choisi ce prénom de Laurent?

- Rien dont je me souvienne sur ce prénom. Il me semblait sans doute moins banal que d'autres, sans prétention cependant.

- Quelles années de votre vie sont représentées là, 1943-1945 ou à peu près?

- Cela va de février 43 à mai 45.

- Le livre est dédié à quatre inconnus, dont vous indiquez ultérieurement (dans *Un Français libre*, p 246) que c'étaient vos compagnons dans un sanatorium de Suisse après la Guerre. Mais qu'est ou qui est Quisisana?

- Il s'agit de mes meilleurs camarades au sana des Diablerets d'abord, puis de Leysin, en Suisse, où nous étions pris en charge par le Fonds Européen de Secours aux Étudiants. Le plus brillant était Néri Mazzotti, avec lequel j'ai correspondu, et dont les lettres et la fin sont évoquées dans *Adieu Néri*. J'ai correspondu aussi avec Herbert Hirsch, Autrichien mobilisé dans la Wehrmacht et qui a survécu sans une égratignure à tous les combats, du front de l'Est jusqu'au Caucase et retour. Quisisana est tout simplement la contraction de l'Italien "Ici l'on soigne". C'était un sana d'étudiants parmi beaucoup d'autres.

3 mai 2005. QUESTIONS A JACQUES D'ARRIBEAUDE (3 : sur *La grande vadrouille*).

- Au sujet de *La grande vadrouille*, d'abord la même question: quelles années de votre vie sont narrées là? La fin des années 40, le début des années 50? Y a-t-il des épisodes fictifs dedans?

- *La grande vadrouille*. Puisé dans mon Journal de 50 à 54. Arrangé en roman mais avec moins de fiction que dans *Semelles de Vent*. Tout ce qui concerne mes relations avec "Sébastien" est pure réalité. En reprenant cela dans *Cher Picaro*, j'avais l'intention d'améliorer le personnage pour lequel on me reprochait d'avoir été trop dur. Je voulais ignorer ses mœurs particulières, qu'il prenait soin de me cacher, et n'ai pu me faire à la petite bande de pédés choisis par lui pour que je les dirige dans ses projets d'exploitation, derrière

lesquels il dissimulait un très secret trafic d'opium avec les maîtres du Laos. J'aurais dû prévoir tout cela, qui fait ressortir l'étendue de ma connerie, mais je ne vois pas comment la figure du personnage (Préval dans *Cher Picaro* et non plus Sébastien) pouvait sortir améliorée d'un nouvel éclairage cinquante ans après.

- *La grande vadrouille* est le seul de vos livres à ne pas avoir été publié ou republié récemment. Cela vous est-il interdit depuis que le titre a été racheté pour le cinéma ou cela tient-il à d'autres raisons?

- Claude Guillebaud avait envisagé de rééditer *La grande vadrouille* chez Arlea, filiale du Seuil qu'il dirige, mais la confusion avec le film risquait de déplaire et nous avons préféré renoncer.

- Le maître à penser Snadjeff que vous nommez pages 137 et 141, c'est Gurdjieff? Vous avez l'air d'avoir de lui une piètre opinion.

- Snadjeff = Gurdjieff, bien sûr. Type d'un charisme incontestable, dont j'ai connu des disciples. Il a hâté la mort de Catherine Mansfield en prétendant la guérir. Un peu de charlatanisme et beaucoup de dégâts, que Pauwels était le premier à reconnaître en dépit de son admiration.

- Page 242 vous donnez entre guillemets une citation non signée dans laquelle on peut reconnaître une phrase de Rimbaud, dans *Une saison en enfer* : "Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre sur la grève". Vous en omettez la syllabe "c'est". Est-ce pour le plaisir d'en faire un alexandrin?

- J'ai fait la citation sans vérifier dans Rimbaud tant elle me paraissait connue, et en supprimant le "c'est" parce que, isolée du contexte, la musique des mots sonnait mieux, me semblait-il, et sans penser, pour autant, à l'alexandrin.

4 mai 2005. QUESTIONS A JACQUES D'ARRIBEAUDE (4 : sur *Un Français libre*).

- (...) Je ne vous cache pas que je n'ai pu éditer mon Journal que dans la mesure où je pouvais participer au financement de l'opération. A part égale pour commencer avec le premier volume sorti (Chalmin), et de façon croissante avec L'Age d'Homme, à l'exception de *Cher Picaro* pour lequel j'ai refusé de verser un rond.

- J'ai lu p 219 d'*Un Français libre* votre opinion favorable à la corrida. Moi, je dois dire que cette activité me choque un peu. En pensez-vous toujours du bien? Je me souviens d'avoir lu chez Leiris, dans son *Journal* je crois, qu'après en avoir été partisan, il en était revenu (il était revenu de beaucoup de choses, j'ai l'impression).

- Pour la corrida, j'ai vu la dernière à Bayonne en 49. Ici, je passe tous les jours ou presque devant le Négresco où une immense affiche dénonce "la boucherie barbare de ce spectacle d'un autre âge". Il se peut que le spectacle ait dégénéré, mais je garde en mémoire la perfection esthétique, dans leur noble lenteur face aux fureurs d'immenses fauves, de Manolete (Madrid, 1943, arènes de Ventas, peu avant sa mort tragique), comme d'un Dominguín ou d'un Carlos Arruza peu après la guerre, à Bayonne. Admirable maîtrise au risque de la vie dans un défi qui rejoignait traditionnellement les anciens mythes de l'offrande aux dieux. Comme beaucoup, ma femme, ma fille, ont cela en horreur sans y avoir jamais mis les pieds. Inutile de discuter. *Cuestión de estética y nada más*. Mon ami Marmin, avec lequel j'avais le plaisir de déjeuner hier sur la plage de Blue beach, est un aficionado passionné, de même que mon ami Christian Dedet (prix des Libraires il y a sept ou huit ans avec *La mémoire du fleuve*). Marmin, je pense, par goût, précisément, de l'antiquité païenne. Mais j'ai décroché depuis trop longtemps pour que nous parlions d'autre chose que de littérature et de cinéma. Il vient de sortir un Fritz Lang et prépare un dictionnaire sur l'érotisme au cinéma. Ni avec Leiris, ni avec Jean Cau, nous ne parlions de corrida.

- Et Revel, que vous citez en exergue de la deuxième partie, l'avez-vous connu personnellement? Vous l'anti-yankee et lui leur défenseur, vous ne devez pas toujours être sur la même longueur d'onde!

- Revel. Ivrogne apoplectique archiréac qui feint de se croire de gauche pour cultiver le mieux possible ses fromages médiatiques. Prend à juste titre sa clientèle soixantuitarde pour une effroyable bande de tarés et d'abrutis. S'entendait très bien avec ce financier anglo-britannique mort malheureusement trop tôt qui acheta *L'Express* dans l'intention d'en faire le modèle d'une droite intelligente et racoleuse. L'ai vu deux ou trois fois à l'occasion de brefs reportages à mes débuts à la télé. Je suis toujours sceptique sur la religion du

Bien véhiculée par les Anglo-Saxons, qui tourne toujours mal, mais j'étais encore plus agacé par les cocoricos chiraquiens et la jactance emphatique de Villepin à l'ONU pour jouer les importants indispensables quand nous sommes ce comble de nullité prétentieuse. Rien que pour voir à l'écran télé la gueule stupéfaite et consternée de nos larbins médiatiques, j'étais presque aussi ravi par la réélection de Bush que, naguère, par le renversement du calamiteux démagogue Allende au Chili. Sa réélection, ne nous y trompons pas, Bush la doit à une réaction de santé, y compris chez les jeunes Américains, face aux excès de permissivité, gay pride, mariages contre nature, abjections en tous genres, bien plus qu'à l'Irak.

- Vous faites p 260 un éloge de Jean Cau. Vous est-il arrivé de le rencontrer personnellement? Avez-vous quelque souvenir de lui?

- Je n'ai rencontré Cau qu'une fois, lorsque j'étais en fonction à la télé, autour de je ne sais même plus quel projet d'adaptation, la télé n'étant qu'un moulin à projets qui s'effacent au fur et à mesure, et dont peu voient le jour. C'était en 71 ou 72, et son rejet fracassant de 68, qui rejoignait mes propres impressions, éloignait de lui, comme d'un pestiféré, toute la bande de Sartre et des *Temps modernes*. Cet ostracisme de la sainte gôche, titre de gloire à mes yeux, le laissait amer et comme orphelin, même s'il ne l'avouait pas, et visiblement il en souffrait

- Qu'admiriez-vous donc si "volontiers" dans l'islam (p 275) ?

- L'Afrique païenne ou islamisée, que j'ai connue naguère, n'avait rien à voir avec l'esprit du terrorisme haineux et fanatisé qui anime aujourd'hui l'Islam. J'en étais resté là, et aux *Mille et une nuits* illustrées par van Dongen et dont la plupart des contes viennent d'ailleurs de l'ancienne Perse, de l'Inde et de la Chine bien plus que des Arabes. Bush s'est malheureusement trompé de cible, la source du pire fanatisme étant la dérive saoudite de l'Islam bien plus que l'Irak de Saddam Hussein.

- Vous citez dans *Un Français libre* (p 287) la vieille chanson un peu trop optimiste *Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried*. Je l'ai découverte cet été, au hasard de l'émission de Patrice Gélinet (je crois la seule émission intelligente qui reste sur France Inter), elle m'a poursuivi pendant des jours.

- La chanson sur la ligne Siegfried, très présente à ma mémoire, est aussi révélatrice de l'inconscience bête de l'opinion à la veille de la débâcle de 40, que *Tout va très bien madame la marquise* avait pu l'être un peu plus tôt sous le front populaire. Naturellement, le lycéen "résistant" que je voulais être la sifflotait par défi, et j'en fus quitte avec l'ironique et humiliante interrogation que me posa en souriant ce bidasse de la Wehrmacht non loin de notre lycée bayonnais. La vie continuait assez tranquillement dans la région. On s'habitue à leur présence en faisant semblant de ne pas les voir et tout en admirant leur ordre impeccable, l'aisance parfaitement huilée de leur discipline, leurs chants magnifiques au pas cadencé. Sur une trentaine que nous étions dans ma classe, il y avait deux ou trois gaullistes, autant de collabos, et la grosse majorité s'en foutait. Bien qu'entièrement opposé, j'étais ami avec le fils d'un réfugié breton qui s'engagea dans la "légion antibolchevique" quand j'allais rejoindre la "France libre", et qui périt en Russie.

5 mai 2005. QUESTIONS A JACQUES D'ARRIBEAUDE (5 : sur *Un Français libre*, suite).

- Page 408 et peut-être ailleurs, vous parlez de votre tentative de retrouver, quelque vingt ans plus tard, la prison de Badajoz. Je me demandais, êtes-vous jamais retourné dans le bled où vous aviez été arrêté? - Oui, je suis repassé par Montijo dans ma deuche en 64 ou 65. Rien n'y avait changé. J'en ai ramené une gouache d'après le croquis d'un coin de place torché en vitesse. On y voyait une matrone chargeant sur son pauvre bourrin un immense ballot. L'unique voiture à l'horizon était une misérable camionnette des années 20. Je n'ai pas eu la curiosité de chercher le bistro où la *guardia civil* nous épingla, ni de m'enquérir de notre délateur d'avril 43.

- Votre tendance "hédoniste", comme a dit un critique, ne vous fait en général pas perdre le sens des impératifs éthiques. Pourtant je trouve que vous vous laissez un peu aller, p. 457, en pelotant sans vergogne, il est vrai dans une soirée avinée, une jeune femme devant son malheureux amant turc. Vous arrive-t-il, avec le passage du temps, de reconsidérer vos attitudes passées?

- Rassurez-vous pour la soirée d'Amsterdam. Le Turc s'en foutait, c'était

le ton de la Hollande et chacun s'y faisait. Résister eût été désobligeant. Il m'arrive certes de regretter et de réexaminer bien des choses en déplorant mon incompréhension et mes erreurs, mais cet épisode n'était qu'un aperçu d'un mode de vie simplement moins hypocrite que ce que j'avais traversé à Londres et qui faisait partie de l'air du temps, avant 68, et l'annonçait dans ses dérapages, sa frénésie de laideur et de souillure.

- Et ce Gabriel Pomerand, p 474, un autre du 6-6! Est-ce celui du *Petit philosophe de poche*, que j'ai possédé dans la jeunesse?

- C'est bien l'auteur dont il est question. Hirsute et crapoteux par provocation, icône de Saint-Germain-des-Prés. Drogué, pourvoyeur de drogue, toléré par la police en qualité d'informateur secret. Un scandale mit son secret au grand jour, après une vague d'arrestations dont il fut seul épargné. On lui tourna le dos, il ne supporta pas l'opprobre et j'appris avec quelque peine son suicide, car il s'était toujours montré amical et généreux avec moi, qu'il appelait son "jumeau stellaire". Il était ravi de mon premier bouquin, ayant étrangement vécu la même aventure avec le frère de mon personnage sur la route de l'opium à Hong-Kong.

- Si je comprends bien la page 525, votre ami Carlos avait un grand-père romancier brésilien. Vous souvenez-vous de son nom, par hasard?

- Carlos-Eddie Plunkett, aujourd'hui lord Dunsany. Dernier lien qu'il me reste de mes amitiés anglo-irlandaises de l'Algarve. Son divorce avec la succube internationale Gloria lui a coûté une fortune mais il s'est bien recasé avec une amie d'enfance dans son château familial (XIIe siècle), comté de Mouth, Irlande. Il m'invita plusieurs fois chez lui à Londres, et chez sa grand-mère dans la verte campagne anglaise où flottait encore le souvenir de Napoléon III, familier des lieux après son évasion de Ham sous Louis-Philippe, à la veille de 1848. Il expose parfois des œuvres abstraites et coûteuses, peintes ou sculptées, et répond sur un de ses innombrables passeports à l'honorable profession de "farmer" (comme le duc de Buccleugh qui possède plus de cent mille hectares en Ecosse et un quartier de Londres). Brésilien par sa mère, c'est son grand-père Dunsany qui fut un romancier connu, et d'autant plus reconnu de nos jours que ses œuvres, inspirées d'un passé légendaire, préfiguraient et annonçaient *Le seigneur des anneaux*, Tolkien et autres Potter et pompes à fric de notre planète contemporaine saoule de techniques et assoiffée (la religion étant pis qu'abandonnée, ignorée des jeunes générations) d'irrationnel et de merveilleux à bon compte.

- Une petite dissension avec vous p 630, cette scène terrible du viol collectif par les soldats africains, comment pouvez-vous raconter cela sans pousser des cris d'horreur à l'égard de votre copain?

- Scène de viol. Elle se suffit dans l'horreur sans nécessiter des commentaires qui ne pourraient, quelle que soit la bonne intention, qu'en affaiblir l'effet. Ainsi ai-je fait d'ailleurs, je m'en avise, pour la mort de ce bébé, unique victime de l'opération de nettoyage dont je fus témoin en Indochine. Celui qui me confia cela à Bayonne peu après la guerre - et qui a lu le livre -, était alors au fond d'une dépression qui l'a marqué pour la vie. Il est mort il y a cinq ans et c'était l'ami le plus sûr, le plus noble, le plus foncièrement honnête, que j'aie connu.

- Page 635 vous vous demandez si vous n'êtes pas injuste en accordant votre préférence au chanteur Brassens. Alors là, cher maître, je vous le dis tout net, non! Vous n'avez pas tort, c'était en effet le génie inégalé de la chanson française, aucun autre ne lui vient à la cheville, sans conteste.

- Je suis heureux de ce que vous me dites sur Brassens, dont les émouvantes complaintes m'accompagnaient dans la solitude de mes nuits d'exil au cœur de l'Afrique et même n'importe où en France et loin de France. Mélange heureux et souverain de mélancolie et d'enchantement, qu'aucun autre n'a su atteindre à ce juste degré.

Lundi 9 mai 2005. Les personnes du sexe m'étonneront toujours. J'entendais avant-hier, dans le jardin d'à côté, la voix d'une très jeune femme, âgée de trois ou quatre ans, chantonner ainsi: "Au clair de la lune, Mon ami Taureau..." Voilà qui promet, me dis-je.

Mercredi 11 mai 2005. Je n'arrête pas de penser à ce petit rêve, en fait juste une scène, sur lequel je me suis réveillé samedi matin, vers les sept heures. Je me trouvais au centre d'une grande ville et je scotchais, à l'arrière d'un

kiosque à journaux, une affichette annonçant en grosses lettres LE JEU DE L'OIE SITUATIONNISTE, que je venais d'inventer. En quoi consistait-il, je ne saurais le dire. Mais il doit y avoir de quoi s'amuser, avec une telle idée. A la réflexion, l'adjectif "situationniste" pouvant s'appliquer aux deux genres, je me demande qui, du jeu ou de l'oie, est ainsi qualifié dans cette formule.

Jeudi 12 mai 2005. ASSORTIMENTS, poème-liste.

La belle et la bête,
La balle et la batte,
La bile et la bite,
Le bol et la botte,
La bulle et la butte.

Mercredi 18 mai 2005. Je suis reconnaissant au docteur Hubert, de Nantes, de m'avoir offert un ouvrage élaboré sous sa direction et consacré à *Topor, l'homme élégant* (coédition des Cahiers de l'Humoir et de la revue *Hermaphrodite*, 2004). Cet épais volume, de près de 500 pages, imprimé sur un papier de qualité et solidement relié, réunit un copieux assortiment documentaire: photos, textes brefs et dessins de l'artiste, témoignages d'amis, études de son oeuvre protéiforme, participations graphiques de contemporains. Christophe Hubert s'est lui-même chargé plus spécialement de la bibliographie.

A cette occasion je me dis que je connais Roland Topor (1938-1997) comme tout le monde, c'est-à-dire assez mal. Le souvenir me revient de quelques dessins et de collages, de rares lectures, du film vu et revu *Le locataire*, adapté d'un de ses romans par Polanski, de son rôle dans le *Nosferatu* d'Herzog, de son "Bon plaisir" sur France-Culture (enregistré alors et dont j'ai perdu les cassettes depuis, mais sa voix et son rire sont inoubliables).

Ce touche-à-tout de génie, maître de l'humour noir et de l'absurde, à l'imagination débridée, avait officié dans nombre de domaines des arts graphiques et de la littérature, de l'édition et de l'audio-visuel. Pour ma part c'est à sa production d'images que je suis sensible, plus qu'à ses écrits. C'était sans doute un écrivain habile, mais je dois avouer que les quelques fictions de lui, même brèves, que j'ai voulu lire, m'ont ennuyé. Ses essais me plaisent plus ou moins (je rangerais dans le plus les "Cent bonnes raisons de me suicider tout de suite" reproduites dans ce volume). Ses couplets, mieux rythmés que rimés, mais pleins de verve, m'amusent.

En feuilletant cette belle *summa toporiana*, je me disais qu'il ne serait peut-être pas inutile, pour les amateurs, de produire un exposé sur les opinions de Topor, ou son rapport aux idées. Il me faisait jusqu'à présent la vague impression d'un individualiste déconneur, sincèrement éloigné de toute idéologie. Il semble avoir au moins nourri une ferme défiance envers les totalitarismes, de droite comme de gauche, ainsi qu'en témoigne la composition clairement anticomuniste reproduite page 228, montrant la fauille et le marteau tenus par les mains coupées d'un prisonnier.

On indique brièvement, p 7 et 241, qu'il avait donné une affiche à Amnesty International, mais qu'est-ce que cela représentait réellement pour celui qui fournissait aussi des dessins à des revues gauchistes dont il ne partageait pas l'orientation? Pour ajouter à ma perplexité, on évoque p 450 son "vieux pote" Guy Debord. Je n'avais jamais entendu parler d'une telle relation, assez surprenante vu les différences de tempérament, mais après tout pas impossible, entre buveurs de vin du "continent Contrescarpe".

Il avait aussi apporté son soutien aux "intermittents du spectacle". Là encore je m'interroge sur ce qu'il en était réellement et je me demande comment un tel pratiquant de la dérision pouvait-il prendre au sérieux le ramas de guignols, que Dantec a justement dépeints comme "artistes à mi-temps, chômeurs à mi-temps, parasites à temps complet"?

Un commentateur affirme p 239 que Topor n'était pas "politiquement correct". Un autre, p 308, évoque même "de l'irresponsabilité politique" mais nous rassure aussitôt: il n'y eut chez lui "aucun dérapage xénophobe, raciste, sexiste". Ouf.

Si l'iconographie de ce volume est représentative, il semble que l'anti-christianisme n'ait constitué qu'une veine mineure dans l'oeuvre toporienne. Tant mieux. Pour autant, ses opinions sur la question n'avaient pas l'air spécialement tendres. "Je n'ai jamais cru au petit Jésus, aurait-il dit, je croyais que c'était le Père Noël pour les paysans" (p 348), ce qui n'est gentil

ni pour les croyants, ni pour les paysans. Ses commentateurs, du moins certains, ont eux aussi des idées bien arrêtées à ce sujet. Quelqu'un évoque sans nuance une Pologne "rongée par le catholicisme" (p 233). Pourquoi pas "vérolée", pendant qu'on y est. Un autre se tape encore sur les cuisses en rapportant ce bon mot, p 199: à un journaliste le présentant comme artiste consacré, Roland répond "Jean-Paul II, c'est un con sacré! Pas moi." Elle est bien bonne, mais pas très fine. Le propos était tenu de bon matin, après une nuit avinée: il est des heures où faire dérisette n'est pas facile.

A chacun son Topor et celui de la rêverie me convient, sans doute, mieux que celui du sarcasme. Quoi qu'il en soit voilà un bon livre dont on ne peut nier l'utilité, ni l'agrément.

Mardi 24 mai 2005. ... voici déjà l'heure où je vais m'absenter de la ville, ayant pris cette année assez peu de congés pour me trouver dès maintenant en vacances jusqu'à fin juillet, et devant ensuite chômer août et septembre...

Mercredi 25 mai 2005. Avant de prendre mes quartiers d'été, je tétai copieusement les biblis, celle où je bosse et la grande voisine. J'avais déjà emprunté le dernier Dávila en français et le journal des années 50 de d'Arribehaude, que je lis ces temps-ci. J'y ajoutai un recueil de pensées de Baroja, une biographie de José Bonifacio, des poèmes d'Arturo Marasso, un antique manuel agricole de Varron, un volume de Ciry et cinq livres sur les vitraux. On combat l'angoisse comme on peut.

Peu après midi je pris la route de la Dordogne, pour aller passer quelques jours auprès de mes arbres, ainsi que de ma mère, qui m'héberge le soir chez elle en ville, à quinze ou vingt kilomètres de mon bois.

En route je visitai trois églises, qui se présentaient ouvertes. Celle de Montcaret, accueillante avec ses portails béants sous le soleil, et intéressante, avec pas moins de quatre signatures différentes pour une douzaine de vitraux. Il y a sur l'un d'eux, daté de 1913, une vue finement dessinée de Notre-Dame de Lourdes, avec un superbe ciel bleu strié de nuages. A Port-Sainte-Foy je tombai sur un os. Quatre vieilles dames, quand elles eurent fini de rabâcher à haute voix des avés en séries, voulurent aussitôt fermer l'église et m'en expulsèrent sans m'accorder une minute pour finir mon relevé de vitraux. C'est la plus agressive qui menait le groupe, bien sûr, c'est elle qui me parla, elle qui détenait la clé. On ne trouve pas toujours la charité où on l'attendrait. Je pris la fuite. Enfin je me consolai dans la petite église paisible de Pineuilh.

Mon bois, qui ne me donne pas grand chose, était assez bien disposé ce soir-là pour m'offrir un panier de pleurotes, que je cueillis au pied d'un orme mort. Un coucou et un loriot lançaient leur cri par intermittences. Celui du loriot, mystérieux et changeant, est à mon goût d'une grâce incomparable aux petits coups de flûte du coucou. Mais ces deux oiseaux, par ailleurs si différents, sont associés dans mon esprit par leur commune disposition, quand ils arrivent d'Afrique avec le printemps, à se faire entendre aussi facilement qu'ils se laissent rarement voir.

Jeudi 26 mai 2005. Après avoir fait chou blanc dans un Bricomarché, un Point P et une scierie, où la volige est soit en rupture de stock, soit vendue dans une longueur ou une épaisseur qui ne me conviennent pas, je renonce à acheter des planches pour refaire l'avant-toit de ma cabane. Cela attendra. Du coup je passe la journée à faire ce que j'aime, vadrouiller au hasard parmi mes arbres, à la recherche de bois mort et de surprises.

Il y a dans la partie sud une clairière, occupée par un gigantesque roncier. Je m'aperçois que ce sont cette année des orties, qui prennent de plus en plus la place des ronces. Et je découvre parmi elles, pour la première fois depuis que j'ai ce terrain, une pousse de fougères. Je ne serais pas mécontent, qu'elles remplacent orties et ronces.

Vendredi 27 mai 2005. Dépité de ne pouvoir faire le travail que j'avais prévu à la cabane, et parce que je me suis trouvé deux tiques plantées dans la cuisse, je passe la journée au pieu, à parcourir les cinq livres sur les vitraux. La vogue du vitrail, née au Moyen Age, s'est perdue principalement au XVIII^e siècle. J'apprends qu'au pire moment, "les amateurs anglais faisaient main basse

sur les vitraux des églises fermées par la Révolution: les monuments de Rouen, par exemple, furent vidés au profit des châteaux et des églises d'Outre-Manche". Par une sorte de compensation, c'est ensuite d'Angleterre que revint le goût du vitrail, dont l'industrie prospéra dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Il n'y avait en France, paraît-il, que quatre ateliers de verriers en 1836, mais quarante en 1849, et cent cinquante en 1863.

Samedi 28 mai 2005. La voiture chargée de multiples conserves données par ma mère, et de quelques bûches prises dans mon bois, je gagne ma maison de Charente, à la Croix. En passant à Saint-Hilaire de Villefranche, trouvant enfin l'église grande ouverte, je m'arrête la visiter. Vitraux sympathiques mais pas terribles, disons ce qui est. Avec cependant cette curiosité que l'on y voit figurer des saints locaux, Eutrope et Eustelle.

Dimanche 29 mai 2005. N'étant toujours pas réinscrit, je ne participais encore pas à ce scrutin, pour lequel j'aurais voté NON, moi aussi, pour une fois comme la majorité. Quoique plutôt européen, je ne suis pas du tout sûr de partager l'idée que se fait de l'Europe la clique de bourgeois affolés, de droite et de gauche, qui la gouvernent. Je ne vois pas pourquoi l'unité européenne devrait impliquer l'uniformité éthique que voulait imposer cette constitution bouffie d'humanisme imbuvable. C'était donc une agréable soirée politique, hélas pas télévisuelle puisque dans cette retraite je suis réduit à l'austérité de la radio, mais avec en bonus les croustillantes histoires de races qui s'arrachent la gueule dans Perpignan.

Lundi 30 mai 2005. Apéro vespéral avec Béa, venue débroussailler mon jardin, et Véro, venue causer bricolage. Je suis impressionné par la vigueur de ces filles, si évidemment supérieure à la mienne. Nous parlons de choses et d'autres, de fil en aiguille. Nous sommes un peu gris quand Véro en vient à expliquer que "c'est psychologique, tout ce qu'on a dans la tête".

Mardi 31 mai 2005. Je ne sais quel vice étrange me pousse à m'enfoncer dans des emmerdements auxquels personne ne m'oblige. Ma lubie actuelle est de parvenir à constituer un poulailler pour y accueillir une ou deux poules pendant ces mois d'été. Me voici au pied du mur, celui où l'on picore du pain dur, et cela s'annonce laborieux. Comme il y a loin des fertiles rêveries, conçues dans l'hiver, aux réalités du ciment, de la planche et du grillage.

Varron ne m'aide guère, avec ses conseils pour tenir un élevage immense. Pire, Varron me fait flipper, en me rappelant que le coq, dont je ne voudrais pas à cause du bruit, est la meilleure défense contre les prédateurs. Ou qu'un mur doit être bien enduit, pour que les rats ne s'y mettent.

Mercredi 1^{er} juin 2005. Revenant d'une expédition à Niort dans les supermarchés de bricolage, je m'offre un détour depuis longtemps projeté par le village au nom sonore de Frontenay-Rohan-Rohan. La belle vieille église est ouverte. C'est un rare cas dans lequel au moins un vitrail a été créé par le propre curé de la paroisse, aux dons d'artiste. On lit encore ses initiales CAB (Constant-Auguste Boinot) cent cinquante deux ans après.

Pour placer un reste de ciment frais, je cherche un trou dans le mur du vieux hangar. J'avise un moellon branlant, que plus rien ne semble tenir. En effet je le saisis sans peine. Derrière lui s'est formé un creux où gisent pêle-mêle quelques pierres descellées et du mortier désagrégé. En déblayant la cavité, je découvre parmi les gravats un petit objet en bois, grossièrement sculpté, comme au couteau. C'est un pion de petits chevaux, ou un cavalier de jeu d'échecs. Il paraît ancien, il est couvert de poussière, un peu rongé par endroits. En le manipulant, je m'aperçois en outre qu'on peut le séparer en deux parties, que relient un minuscule tenon et sa mortaise. J'ignore à quoi sert cette complication mais j'admire l'habileté de l'artisan. Cette trouvaille m'intrigue comme un signe secret. Les chevaux tiennent peu de place dans ma vie et je ne monte pas, mais mon nom grec me lie à eux par un symbole. Philippe est celui qui aime les chevaux, en somme le cavalier. Pourquoi cette apparition inattendue de moi-même entre mes doigts, si rarement salis par le travail manuel? Quelle partie se joue? Sur quelle case pousser le menu cavalier?

Jeudi 2 juin 2005. La population de la France augmente et sa campagne disparaît à mesure, mais cela n'inquiète pas la France. La France a l'objectif Pakistan, tant qu'on ne sera pas 200 millions à se bouffer l'air et à se marcher sur les pieds, il lui manquera quelque chose. En attendant Popu prospère, la couille pleine et la tête vide, et construit des maisons.

Vendredi 3 juin 2005. Venue généreuse de D pour le seul week-end, et pour m'offrir avec un peu d'avance un beau cadeau d'anniversaire, la nouvelle édition de la *Légende dorée*, parue l'an dernier dans la Pléiade. Voilà douze ans, je me plaignais de ce qu'on ne put se procurer l'œuvre de Voragine qu'en collection de poche assez minable, et il y eut même depuis lors une période où aucune édition n'était disponible. Dans la note que je rédigeais en juin 93, pour ma *Lettre documentaire* n° xxxvi, je souhaitais qu'un éditeur ait "la bonne idée d'en faire une publication reliée en un volume, sur papier bible". Voilà un voeu réalisé.

Je possépais dernièrement l'édition de poche en "Points-Sagesse", à la couverture joliment quoique mystérieusement illustrée d'une vieille gravure figurant saint Hubert, lequel ne fait justement pas partie des personnages traités dans la *Légende dorée*.

Samedi 4 juin 2005. D passe tout son temps à réviser pour un examen, mais s'accorde la récréation de m'accompagner chez Gamm Vert, où je veux acheter quelques plants de tomates. Nous y allons par les petites routes secrètes, traversant notamment la zone ombragée de la Malvaud. En chemin j'ai la surprise de faire exactement les mêmes rencontres, que lors de mon précédent passage, et dans le même ordre: jolie huppe, grande buse, un chevreuil et deux lièvres. Après la jardinerie, nous poussons jusqu'à Lozay, visiter la vieille église à la pénombre agréable, où l'on descend par quelques marches.

Dimanche 5 juin 2005. Rêvé qu'un homme appelait son chien Web.

Lundi 6 juin 2005. Mon anniversaire. 49 ans. Occasion d'inquiétude, pour changer. Trois personnes, trois dames, ont pensé à moi. D, venue ce week-end m'apporter un bon livre, ma mère, qui m'a envoyé de l'argent, et Véro, passée ce matin avec une corbeille de cerises et d'oeufs.

Mardi 7 juin 2005. Il y a des journées comme ça. Sortant prendre l'air frais dans le jardin, vous observez qu'un chat du voisinage a dégueulé un gros pâté sur le toit de la voiture. Vous ramassez à la truelle. Au moment de démarrer, vous vous apercevez que cet enculé a aussi gerbé sur le coin du pare-brise. Arrivé chez Gamm Vert, où vous comptiez vous servir dans le beau stock de tuteurs aperçu l'autre jour, vous constatez qu'il n'y en a plus qu'une dizaine, plus tordus et pourris que les autres. Après midi, vous vous demandez ce que vous avez pu avaler qui vous donne comme ça mal au bide. Vous croyez finir de tirer le grillage de votre interminable poulailler, mais vous observez qu'il vous en manque un bon mètre. De retour chez Gamm Vert, vous apprenez qu'ils ne vendent pas de grillage au détail, comme au magasin de Niort. Certain cependant de bientôt toucher au but, vousappelez votre contact pour l'achat de poules, mais elle n'est pas là, on ne sait quand elle rentrera. Et vous vous réfugiez au pieu à lire peinard *Cher Picaro*: "Je cherchais plus ou moins une pute..."

Mercredi 8 juin 2005. Je compte parmi mes jouets favoris, depuis des années, l'atlas routier Michelin de la France, au 1/200.000, et les cartes topographiques de l'IGN, au 1/25.000. Un centimètre égale deux kilomètres sur le premier, 250 mètres sur les secondes, qui sont donc huit fois plus précises. Ce serait bien, me dis-je parfois, si l'on pouvait disposer de ces cartes de l'IGN sous forme de livres, comme l'atlas Michelin. Le rapport des échelles étant de 1 à 8, huit volumes suffiraient à l'ouvrage, pensais-je d'abord. Mais à la réflexion je soupçonne que ce chiffre n'est valable que dans une direction, et que pour obtenir le rapport de surface, il conviendrait de multiplier la longueur par la largeur. Il faudrait alors 8 fois 8 = 64 volumes, ce qui est une autre paire de manches. S'il y a des matheux parmi mes lecteurs, ils confirmeront ou non le calcul.

Jeudi 9 juin 2005. Ca y est, Béa m'a conduit au trou perdu de la Ville-aux-Moines, chez la dame qui vend. Ambiance rurale en diable, feuilleton américain à la télé, basse-cour surpeuplée. La chienne-loup en ruine fait pitié, elle est comment dire, elle est littéralement oblique. Comme il est difficile d'attraper une poule dans la journée, il est entendu que je viens seulement faire un choix. Les volailles seront capturées le soir, quand il commence à "faire brun", et me seront livrées demain. Un peu perdu, je balbutie mes préférences, quand soudain la dame parvient à choper une bête, puis une seconde. Cela crie et s'agite, on leur rogne une aile, on les fourre dans une cage à chats. On ne les entend plus, j'ai à peine eu le temps de les voir.

Sur la route du retour, les petites prisonnières ne mouftent pas. Pour détendre l'atmosphère dans la voiture, j'ai voulu leur mettre France-Musique, mais on passait une horreur de Messiaen.

Je n'ai bien pu regarder les bêtes qu'après les avoir lâchées dans mon poulailler. Ce sont deux poules "naines", en tout cas plus petites que les poules ordinaires. L'une d'elles est d'un brun clair chatoyant, avec au cou des moirures de faisane. Sa crête lui retombe sur le nez un peu comme une visière. Son doigt du milieu est tronqué, par malformation ou par accident. L'autre est toute noire, avec une crête en courte barrette. Au contraire de ce que j'attendais, elles sont très calmes, sans doute parce qu'elles ont peur. La brune a l'air plus dégourdie, la noire reste prostrée.

Vendredi 10 juin 2005. Passage de Véro. Plus dégourdie que moi, ce qui n'est pas difficile, elle découvre que la poule noire a pondu. C'est "mon" premier oeuf. Je marque la date au crayon, sur la coquille.

Samedi 11 juin 2005. Véro m'entraîne passer la soirée en pays étranger, dans les Deux-Sèvres. Des ornithologues répartis en petits groupes, dans la zone entre Chey et Chenay, font un relevé des populations menacées. Ils s'intéressent en particulier aux outardes canepetières. Je finis par en voir un mâle, dans ma lorgnette. Après quoi un pique-nique est organisé par des associations d'écolos qui retapent une ruine dans la campagne. Dans l'ensemble ils sont fort sympathiques, je n'ai même pas envie de les épouvanter. Et j'ai bien mangé. Et pas mal bu.

Dimanche 12 juin 2005. Mon deuxième oeuf, ce dimanche. Cette fois c'est la Brune qui a pondu. Mais c'est encore Véro qui s'en aperçoit.

Mercredi 15 juin 2005. Voici mon troisième oeuf, le second pondu par la poule noire, le premier que je trouve tout seul. Comme j'ai peur qu'elle me morde, je l'ai virée de son nid avec une tuile. Très satisfait, je retraverse le jardin, l'oeuf dans ma poche. Si quelqu'un survenait, il comprendrait tout de suite qu'il est chez un authentique rural, aucun doute.

A vrai dire, les poules s'enhardissent à sortir un peu plus chaque jour, mais tout cela est très progressif, très lent, et un peu frustrant pour le spectateur impatient. La brune est plus gaillarde, plus curieuse, moins farouche. La noire est la plus peureuse, et la plus statique, elle aime rester scotchée dans un coin. Elle a un peu la tête à Cioran, avec son air acariâtre et buté. Elle déloge la brune, si celle-ci se perche la première, mais elle la suit souvent dans l'enclos, de peur de rester seule.

Jeudi 16 juin 2005. Je consacre la matinée à une besogne ajournée depuis des mois: comparer les deux éditions des *Notas de Nicolás Gómez Dávila*. D'une part la photocopie, obtenue par mon ami Juan dans une bibliothèque de Colombie, de l'édition originale, publiée à Mexico en 1954, et dont je compte me séparer au profit de quelque collection publique en France. D'autre part la réédition parue en 2003 à Bogotá chez Villegas Editores, que je souhaite conserver.

Tout d'abord je les feuillette en parallèle, reportant dans les marges de la nouvelle édition la pagination de la première, afin de pouvoir si besoin donner des références dans l'un ou l'autre ouvrage. Puis je souligne dans Villegas les quelques phrases que j'avais déjà repérées ainsi dans la photocopie. Enfin j'examine les mentions manuscrites figurant ici et là dans cette copie.

Il s'agissait d'un tirage limité, imprimé à compte d'auteur. L'exemplaire

photocopié est le n° 38. Les pages liminaires portent des séries de chiffres et de lettres, correspondant probablement au numéro d'inventaire et à la cote attribués par la bibliothèque. Il y a sous l'épigraphie une dédicace difficile à lire, dans laquelle je crois pouvoir déchiffrer: "A Eduardo Lalanne / ofrece cordialmente / N Gómez Dávila". Dans le corps de l'ouvrage, les marges du texte sont balisées ici et là de traits, parfois doubles ou triples, et d'astérisques, probables jalons laissés par un lecteur souhaitant retrouver facilement des passages notables, comme je le fais de préférence en surlignant. On voit aussi un bon nombre de corrections. Certaines, touchant des points mineurs d'orthographe ou de syntaxe, peuvent également être le fait d'un lecteur. Surtout s'il était dans mon genre, à ne pouvoir se passer de corriger illico des coquilles qui lui tombent sous les yeux, y compris quand le livre ne m'appartient pas, mes prêteurs en savent quelque chose. Cependant d'autres notations concernent des points plus subtils, comme le rétablissement du mot *causalidad* (causalité) au lieu de *casualidad* (hasard) là où les deux pouvaient faire sens, ou comme la restitution de sauts de lignes omis ou fautifs. Je pense que seul l'auteur peut avoir porté lui-même ces indications. Qui sait s'il a fait de même sur chaque exemplaire, ou seulement pour honorer quelques destinataires? En tout cas je me réjouis de constater que presque toutes ces corrections ont été réalisées dans l'édition Villegas, à l'exception de rares points d'orthographe dans des citations en grec.

Vendredi 17 juin 2005. J'ai des blocages avec mes poules. Je n'arrive pas à les nourrir en leur disant "Petit, petit". Je leur dis "Tenez", si je parle à une seule (pour détendre l'atmosphère, j'ai décidé de ne pas les vouvoyer). De toute façon, quand j'arrive, elles se cassent dans les coins, on dirait que je viens pour les étrangler. Je ne suis même pas sûr qu'elles aient pigé que les grains qu'elles trouvent sont tombés de ma main et pas du ciel. Il y en a qui sont moins connes, ce sont les tourterelles des alentours, qui viennent becter une bonne part de ce que je répands. Et les moineaux. Si bien que j'entretiens une volaille plus nombreuse que prévu, mais ça ne me déplaît pas.

Samedi 18 juin 2005. Le plus vieux troène de mon jardin fait une belle boule, dans les trois mètres de haut sur quatre de large. Comme il est en fleurs, quantité d'abeilles s'y activent toute la journée, bourdonnant à tout va. Et quand vient le soir, les bêtes parties, on a l'impression qu'il est débranché.

Dimanche 19 juin 2005. Dans sa chanson *Misogynie à part*, Brassens évoque un "cul rabat-joie, conique, renfrogné". Le *conique* m'intrigue, je n'arrive pas à me figurer ce qu'il a voulu dire par là.

Mardi 21 juin 2005. Sexes, races, etc : les opprimés d'hier sont les flics d'aujourd'hui. Du moins certains. J'ai comme l'impression.

Mercredi 22 juin 2005. Dans un recueil de *Opiniones y paradojas*, pensées extraites des œuvres de l'écrivain non-conformiste espagnol Pío Baroja, je remarque cette réflexion de 1918: "Nous pourrions nous contenter de ce que le *Aimez-vous les uns les autres* soit en pratique un *Supportez-vous les uns les autres*." Je retrouve là une idée lue déjà, mais dans des écrits ultérieurs. Chez Baldomero Fernández Moreno, sur un mode plus léger: "Jésus aurait dû se contenter d'un *Inclinez-vous les uns vers les autres*" (dans *Le papillon et la poutre*). Ou sur un ton plus lugubre chez Caraco: "L'amour ne se commande pas, nous ne pouvons goûter notre prochain par ordre, mais nous pouvons être courtois et l'on eût souhaité que les prophètes, qui nous prescrivaient l'amour, se fussent bornés à nous ordonner la politesse" (dans le *Semainier de l'incertitude*).

Jeudi 23 juin 2005. Feuilletant Caraco à la recherche d'une citation, et frappé comme toujours par la belle cadence de sa prose, dans laquelle ça et là pointent des alexandrins, je me suis amusé à composer ce sonnet volé, non rimé:

*Et cela forniquait! Ils devaient sentir bon!
Leur ai-je demandé de m'appeler à vivre?
Moins d'enfants, je vous prie, de moins en moins d'enfants.*

Un homme qui désire est une triste chose.

La masse des mortels est un ramas d'esclaves.

L'on dirait des bassets flanqués de leurs bassettes.

Qu'espérer de ces avortons? Quel jugement?

Messieurs, votre logique est un peu défaillante.

Je le demande en grâce à mes bénins lecteurs:

Qui donc a prétendu que l'on s'amuse ici?

Le monde n'est plus un mystère à déchiffrer.

Seul l'art est au-dessus de l'ordre et de la vie.

Je constitue un fonds où l'on viendra puiser.

J'arrête là le cours de mes épanchements.

*(Phrases et morceaux de phrases piqués au *Semainier de l'agonie*. Si vous croisez le fantôme d'Albert, de grâce, ne lui rapportez pas mes divertissements).*

Vendredi 24 juin 2005. Je ne sais au juste de quels méfaits Charles Connoué s'était rendu coupable, pour qu'on l'ait envoyé en taule quelques mois, à la Libération. Mais j'admire les dessins et les notices de son ouvrage *Les églises de Saintonge*, paru de 1952 à 1961 en cinq livres, dont voilà peu je me suis procuré à prix d'or le troisième, consacré à Saint-Jean d'Angély et sa région. Travail exhaustif, chef d'œuvre de savoir, d'ordre et de clarté. Nos points de vue sont différents: il ne voit que l'architecture, quand je cherche avant tout les vitraux, dont il ne dit mot. Pour moi telle ouverture est une fenêtre à trois lancettes, pour lui c'est une fenêtre à deux meneaux.

Samedi 25 juin 2005. "Xénophobie", "homophobie", etc. Je reste perplexe devant ce besoin humaniste de recourir à la notion pathologique de phobie, pour flétrir les imprudents qui se sont rendus coupables de ce qu'il faut bien appeler, si un chat est un chat, des délits d'opinion. A vrai dire la médicalisation de la dissidence n'est pas chose nouvelle, c'est même un procédé vieux comme le monde moderne: les dictatures communistes ont largement exploré les vertus rédemptrices de l'asile psychiatrique, et les publicitaires, eux aussi experts en propagande, n'ont pas hésité à traiter de "publiphobes" ceux qu'agace leur frénésie. Mais il y a peut-être quelque paradoxe, ou quelque faiblesse rhétorique, à désigner comme phobiques, c'est-à-dire à considérer comme des malades, et donc comme irresponsables, ceux que dès lors on ne devrait plus poursuivre mais soigner. Or que de fois les belles âmes, dans les cas de crime ordinaire, se montrent-elles moins soucieuses de dédommager la victime, que d'innocenter l'agresseur en établissant qu'il est psychopathe. Telle est la vision humaniste du monde, pour qui la maladie tantôt dédouane, et tantôt accable.

Dimanche 26 juin 2005. Avec ma voisine Véro, nous consacrâmes l'après-midi à un safari de brocantes, qui nous conduisit dans trois villages successifs. Tout d'abord à la Jarrie-Audouin, où je grondai gentiment ma coéquipière de m'offrir par surprise une musette que je convoitais. Ensuite aux Eglises d'Argenteuil, où Véro acheta un vieux collier pour sa jeune jument, et où j'acquis pour une bouchée de pain, ou disons pour le prix d'une baguette, un volume du *Journal des Goncourt*. Enfin à Marsais, où la canicule était à son comble et où plus rien ne nous tentait.

Avant de repartir, nous nous réfugiâmes quelques minutes dans la fraîcheur paisible de l'église Saint-Vivien. J'étais déjà entré dans ce bâtiment une fois, l'été dernier, mais je n'y avais pris que des notes hâtives sur les vitraux. Je m'accordai cette fois le temps d'en faire un relevé consciencieux. Cela prit un petit moment car la matière est abondante. Hormis les verrières du portail et du chevet, l'église est décorée d'un ensemble homogène mais assez complexe de vitraux qui garnissent les fenêtres latérales de la nef. Il y a quatre fenêtres de chaque côté, ce qui fait huit. Mais chaque fenêtre est divisée en deux lancettes, et chaque lancette comporte deux scènes, une dans la moitié supérieure et une autre au-dessous. Cela forme ainsi une collection de trente-deux scènes, dotées de légendes en français, que je recopiai, faute d'avoir prévu mieux, sur la couverture de mon chéquier.

Chez moi, le soir venu, au moment de reporter mes notes au propre, je me posai un problème de méthode. Devais-je établir mon relevé selon l'itinéraire que j'ai l'habitude de suivre pour visiter une église, ou bien me trouvais-je,

comme il advient parfois, dans un cas où quelque raison exige de déroger à cette règle? Mon parcours usuel consiste à faire le tour de l'édifice à partir de l'entrée, généralement située à l'opposé du chœur, puis à suivre le côté gauche jusqu'au fond et à revenir en longeant le côté droit. Ce trajet présente à mes yeux l'avantage d'être celui ou l'un de ceux que l'on effectue le plus spontanément, quand l'architecture n'est pas compliquée. Je lui trouve en outre deux justifications, dont une pratique et une chronologique. D'une part, cela permet d'examiner les images, et le cas échéant de lire leurs légendes, en allant toujours de gauche à droite, ainsi qu'on le fait devant un livre. D'autre part, dans le plan classique des églises médiévales, certes pas toujours respecté dans les temps modernes, le côté gauche est celui du nord, donc moins bien éclairé, et pour cela dévolu à l'imagerie biblique, tandis que le côté droit, au sud, et plus lumineux, est réservé aux représentations évangéliques.

Dans le cas de Marsais, la première question que je me posai était de savoir si les huit fenêtres latérales se présentaient ou non selon un ordre détectable. Il semblait bien que oui. Malgré un certain déséquilibre entre l'Ancien Testament, auquel sont consacrées six fenêtres, dont toutes celles du côté gauche, et le Nouveau, auquel deux seulement sont réservées, je voyais bien qu'il y avait à une extrémité la Création du monde et à une autre le Jugement dernier, ce qui suggérait un ordre chronologique. Il convenait donc de regarder les fenêtres de Marsais d'abord sur le flanc gauche puis sur le droit comme j'en ai l'habitude, mais pour le premier en allant du chœur vers l'entrée, et pour le second en repartant de l'entrée vers le chœur.

Une deuxième question était de déterminer dans quel ordre doivent se lire les quatre tableaux compris dans chaque fenêtre. N'étant pas très calé dans la chronologie des Ecritures, je passai les heures de la soirée à examiner ce problème en feuilletant les deux Bibles dont je dispose dans cette maison, une *Traduction oecuménique* dont l'appareil critique et le sérieux scientifique m'inspirent confiance, et une Bible américaine peut-être moins fiable mais dotée d'un précieux index. Ayant ainsi peu à peu repéré les chapitres de la *Genèse*, de l'*Exode* et de plusieurs autres livres, d'où provenaient ces épisodes, je pus établir avec certitude le plan selon lequel étaient organisées toutes ces fenêtres, dans lesquelles la scène la plus ancienne est celle d'en haut à droite, après quoi les trois autres suivent en tournant dans le sens des aiguilles.

Ce divertissement studieux m'apportait la satisfaction que l'on éprouve à démêler une énigme, en même temps qu'il m'humiliait en me confrontant à mon peu de savoir. Aussi, lorsque tout fut établi avec certitude, j'accueillis comme une consolation cette dernière découverte: s'il m'avait fallu des efforts laborieux pour débrouiller le système iconographique de ces vitraux, ce n'était pas seulement à cause de mes lacunes. C'était aussi à cause de l'anomalie d'une des fenêtres, celle présentant les épisodes les plus anciens, et dans laquelle les deux lancettes ont été manifestement interverties, lors de la pose ou de quelque intervention ultérieure.

Après quoi je glissai dans les bras de Morphée en roulant de nouvelles incertitudes. Suis-je seul à savoir qu'en l'église de Marsais, les deux lancettes de la fenêtre nord-est sont interverties? Qui cela peut-il intéresser? Quelqu'un de mes lecteurs aura-t-il lu cette note jusqu'au bout? Qu'est-ce que tout ça peut foutre?

Lundi 27 juin 2005. Je possède un excellent dictionnaire hagiographique, rédigé par les Bénédictins de Ramsgate, en Angleterre, et traduit en français sous le titre *Dix mille saints*, aux éditions Brepols, en 1991. Le consultant hier pour vérifier l'identité de saint Vivien, je souris en constatant une gaucherie commise, j'imagine, par fidélité excessive au texte original. Le brave homme, lit-on, fut l'évêque de "Saintes, en France occidentale..." Un rédacteur français n'aurait pas donné cette précision géographique, ou pas dans ces termes.

Mercredi 29 juin 2005. Si l'on voulait établir une correspondance entre les points cardinaux et les saisons, on associerait certainement, du moins dans notre hémisphère, le nord à l'hiver et le sud à l'été. Cela va de soi. La chose est moins évidente pour les saisons tempérées. L'est, qui est le lieu de l'aurore, a peut-être un lien plus étroit avec le printemps, qui est en quelque

sorte l'aurore de l'année, comme l'automne est son crépuscule. Des poètes sans doute ont creusé la question, et je ne le sais même pas.

Jeudi 30 juin 2005. Bon, ça y est, on se détend, j'ai des poules cool. Les premiers temps furent difficiles, pour elles surtout et pour moi avec. Je ne sais pas leur âge, elles m'ont l'air assez jeunes, mais elles ont dû souffrir de l'arrachement à leur milieu familial, d'éprouver en même temps la gêne inhabituelle du bout d'aile rogné, à quoi s'est ajoutée la canicule impitoyable qui nous a fait déguster plus de deux semaines d'abrutissement africain, ce qui n'était pas un cadeau. Aux soirs les plus chauds, je les voyais respirer le bec ouvert, les ailes un peu écartées pour se faire de l'air.

Elles ne sont pas mal installées. J'allais à tâtons dans cette expérience pour moi inédite, bien qu'ayant lu deux trois brochures et recueilli quelques conseils. J'ai consacré le bout de mon appentis à leur constituer un petit poulailler d'environ quatre mètres carrés, séparé du reste du bâtiment par une cloison de bric et de broc, doté d'une vieille échelle, d'un perchoir à 1 m 50 de haut, de nids d'herbe sèche placée dans des cartons au sol (des nids de bibliothécaire, dans des caisses d'Iberbook). Le poulailler s'ouvre à l'est par une porte donnant sur la partie de jardin que j'ai clôturée à leur intention, dans les 5 m sur 10, soit 50 mètres carrés. Dans l'idéal j'aimerais leur accorder tout le jardin du fond, si je parvenais à le clôturer correctement, cela tripleraient leur surface de parcours.

En attendant elles ont peu à peu pris possession de leur petit territoire. Dans ce coin hélas peu ombreux du jardin, elles se sont d'abord intéressées au jeune bouquet de noisetiers, sous lequel elles s'installent volontiers. Puis elles ont pratiqué des nids, qui forment comme deux petits tunnels voisins, dans les hautes graminées situées juste derrière ces arbustes. Finalement je n'ai pas eu tort de demander à ma jardinière de laisser toute une zone d'herbes non coupées, où les volailles aiment se faufiler.

Au début elles pondaient peu. Elles ont mis chacune cinq jours entre leur premier et leur deuxième oeuf, quatre jours entre le deuxième et le troisième, six ou sept entre le troisième et le quatrième, mais depuis ce week-end elles donnent tous les jours ou presque, tantôt dans les nids du poulailler, tantôt dans ceux qu'elles ont façonnés parmi les herbes. Ca va donc mieux.

Et elles se méfient moins de moi. Elles ont fini par comprendre que quand je venais, ça n'était pas pour leur arracher la gueule mais pour leur donner à becter. Maintenant la grosse brune s'approche quand j'arrive, même si la petite noire est toujours plus distante. Disons que mon indice de popularité parmi les poules est passé de zéro à 50 %, ça n'est pas mal.

Vendredi 1^{er} juillet 2005. Toutes les bonnes choses ont une fin, et j'ai eu beau y mettre toute la lenteur dont j'étais capable, j'ai fini par arriver, la semaine dernière, au bout du journal des années 50 de Jacques d'Arribéhaude. Ce livre est intitulé *Cher picaro*, selon l'expression affectueuse employée par Jean-Louis Curtis dans ses lettres de l'époque à l'auteur. Comme son jumeau des années 60 *Un Français libre*, également paru à L'Age d'Homme, il s'agit d'un abondant pavé, presque 550 pages, où l'auteur expose, avec élégance et humour, les aléas de sa vie professionnelle et surtout sentimentale, dans une langue soutenue sans être guindée.

Je me demande comment au juste ces deux grands volumes ont été rédigés. Ils se présentent comme des journaux intimes, et sans doute la richesse du détail et la précision des intrigues ne peuvent-elles provenir que de notes prises, sinon sur le vif, du moins assez régulièrement au fil du temps. Mais on soupçonne par endroits que ce matériau a été soumis à une certaine réédition ultérieure. Il ne s'agit en tout cas pas de mémoires, mais bel et bien d'un journal, peut-être remanié.

Une anecdote m'a frappé doublement, par la singularité de la scène et par le souvenir qu'elle me rapportait d'une autre lecture. Un beau matin de juillet 1952, d'Arribéhaude s'écarte de son groupe d'hommes et s'isole, dans la brousse du Tchad, pour faire ses besoins. Il se croit seul, quand il aperçoit tout près un babouin, qui le dévisage et se tient dans la même posture que lui. Et dans son journal de marche *Sur le chemin des glaces*, Werner Herzog s'emploie à la même besogne quand un lièvre, je crois, vient à passer à côté de lui, mais sans le voir. Dans les deux cas, apparition inattendue d'un mammifère près de

l'auteur accroupi pour chier. Tout le reste diffère, naturellement, à commencer par le climat: ici la chaleur de l'Afrique, là l'hiver franco-allemand.

Samedi 2 juillet 2005. Dans mon expérience de lecteur, les œuvres de Michel Ciry et de Jacques d'Arribéhaude se trouvent en quelque sorte liées, parce que je les ai découvertes fortuitement la même année dernière, et que leurs destins ont de vagues points communs. Voilà deux Français contemporains, nés près de l'Atlantique (Ciry à La Baule en 1919, d'Arribéhaude à Hasparren en 1925), auteurs principalement de journaux intimes teintés d'une certaine nostalgie conservatrice, et sur lesquels, peut-être pour cette même raison, les médias actuels observent un silence général. Là s'arrête sans doute la comparaison, le don Juan basque, sensuel et nonchalant, ressemblant assez peu à l'ascète vendéen irascible.

J'ai commencé de connaître l'œuvre de Michel Ciry l'été dernier, par une trouvaille à la brocante d'Emmaüs. Sans rien savoir de l'auteur, j'emportai *Le buisson ardent* car il s'agissait d'un journal (de l'année 1970) et pour la bonne mine austère de sa couverture en carton bleu foncé de chez Plon. Cet achat de hasard me réservait de bonnes surprises, au premier rang desquelles les fréquentes fureurs que l'auteur laisse exploser en termes savoureux par quoi il flétrit nombre de ses contemporains, inconnus ou célèbres, notamment des artistes d'avant-garde, ses deux bêtes noires favorites étant Matisse et Messiaen, auxquels cependant il est loin de réservier l'exclusivité de ses colères. "Terrible menace sur l'Anjou: on annonce deux concerts Messiaen..." prévient-il en février. Plus tard, il précise qu'il n'entend dans certaines de ses œuvres que des "trémoussages de brousse en rut", ou dans un choeur de Ohana une "brumeuse succession de jappements", et dans les compositions de Xenakis une "dégoulinade de morves". Telle pianiste lui paraît "sensible comme une plaque d'égout". Il s'emporte de voir à la télévision quelque "haineux crétin d'extrême gauche", tandis que la jeunesse est en proie au "rut socialo-intellectuel" et que les syndicalistes sont de "bas pirates assoiffés de butin". De célèbres peintures modernes sont à ses yeux "de la merde liquide, disons de la chiasse, et rien d'autre" et il sent venir avec appréhension "le moment où je ne me sentirai plus chez moi dans une église". La liste serait longue des invectives que Ciry distribue généreusement, dans un style très adjectivé, mais il sait aussi, à l'occasion, célébrer ce qui lui en paraît digne, comme "la belle agate débordante de tendresse" du regard de son chien, posant le museau sur l'épaule du maître pendant que celui-ci est au volant.

Personnage peu commun que Michel Ciry, artiste complet, un temps musicien avant de renoncer à la composition, graveur passé à la peinture, diariste assidu écrivant chaque année des centaines de pages, catholique fidèle, charitable mais intransigeant, misanthrope mondain, célibataire convaincu et sans attrait pour l'inversion. Dans un journal de ses débuts, *Le temps des promesses* (1942-1949), que j'ai eu l'occasion de parcourir cet hiver, il évoque quelquefois ce choix du célibat, déclarant qu'il ne s' "illusionne guère sur l'éventualité d'un épanouissement matrimonial", considérant qu' "il y a les amants et il y a les fils", parmi lesquels il se range pour se vouer à la compagnie de sa mère ("entente parfaite avec une mère exceptionnelle" ... "exceptionnelle entente qui règne entre Maman et moi..."). Ce volume comme les autres contenait déjà une belle galerie de portraits de personnages rencontrés, de Cocteau à Guitry, de Fargue à Léautaud.

En attendant d'explorer les deux volumes de Ciry que mon ami l'Inutile, si indispensable, m'a dégottés dans une solderie, je feuilletais récemment celui de 1989-90, intitulé *Alceste avait raison*, emprunté dans une bibliothèque pourtant littéraire, où il était pratiquement le seul titre disponible de cet écrivain. On s'amuse dès les premières pages: à la montagne, l'auteur croit voir une horrible sculpture de Tinguely, avant de réaliser que ce n'est qu'un modeste remonte-pente. J'ai retrouvé avec plaisir l'habituelle distribution de piques, lancées par exemple sur Michael Jackson "l'androgyne à bouclettes", Bram van Velde le "négligeable barbouilleur" ou Johnny Halliday le "brailleur fané", tout en constatant parfois mes désaccords, comme sur la "poule sans talent" Madonna, dont personnellement la voix de sirène m'a envoûté souvent. J'étais un peu surpris, à l'inverse, de constater chez l'exigeant Ciry une indulgence inattendue envers des vedettes comme Francis Huster, Pierre Bachelet ou Alain Delon, qui ne m'ont jamais attiré, mais c'est ainsi.

Dimanche 3 juillet 2005. Quand l'idée me vient de jouer de la musique (cette idée me revient régulièrement, même si je n'en ferai sans doute jamais rien) je pense à la lyre, qui m'attire. Et je me demande s'il en existe encore. C'est peut-être l'instrument le plus célèbre, mais je ne vois de lyres que sur les vieilles images.

Lundi 4 juillet 2005. Il y a dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue d'Histoire* une notice sur Joseph de Maistre, ornée d'un petit portrait de lui, qui me faisait une impression bizarre, chaque fois que je retombais dessus en feuilletant. Je viens de réaliser: on dirait vraiment la tête à Mitterrand.

Mardi 5 juillet 2005. Un ouvrage parfait pour se remettre, si besoin, les yeux en face des trous: *La grande parade, essai sur la survie de l'utopie socialiste*, par Jean-François Revel (Plon, 2000). Analyses impitoyables, arguments solides, citations assassines, rien n'y manque, qu'un index.

Mercredi 6 juillet 2005. Les possibilités ne sont pas encore bien nombreuses, pour le lecteur francophone qui s'aviserait de prendre connaissance des écrits du penseur colombien Nicolás Gómez Dávila (1913-1994). Mise à part la modeste livrette que j'ai consacrée à cet écrivain voilà deux ans, et dont la revue *éléments* me fait l'honneur de signaler de nouveau l'existence dans son dernier numéro, deux seuls livres de lui ont paru en France jusqu'à présent, aux éditions du Rocher, sous les titres de *Les horreurs de la démocratie* (2003) et *Le réactionnaire authentique* (2004).

Le premier de ces livres comprend essentiellement un choix des pensées de l'auteur parues à Bogotá en 1977 sous le titre *Escolios a un texto implícito* (scolies à un texte implicite), le second un choix des *Nuevos escolios* parus en 1986. Sans vouloir tordre le nez devant ces deux ouvrages, qui ont incontestablement le mérite d'exister, il me paraît utile d'éclairer le lecteur français par quelques observations.

Bien que ces deux livres ne présentent qu'un choix des aphorismes contenus dans les éditions originales, l'éditeur français a jugé utile de les numérotter. Cela peut être commode, pour se référer à tel ou tel aphorisme plus précisément qu'en citant seulement la page où il figure, mais il faut aussi admettre qu'un tel procédé ne va pas sans problème. S'agissant seulement du choix particulier fait par l'éditeur français, il va de soi que les numéros des pensées ne sont valables que pour cette édition, et ne correspondent en rien à ce que serait la numérotation de l'édition originale complète, ni à celle des sélections déjà traduites dans d'autres langues. On se demande en outre quels autres numéros l'éditeur pourra attribuer, s'il lui vient un jour l'idée de faire traduire les pensées qu'il n'a pas retenues dans ces deux premières sélections.

D'autres options éditoriales me laissent perplexe, notamment dans le second livre publié, *Le réactionnaire authentique*. Ce volume, qui contient principalement, comme nous avons vu, une sélection des *Nuevos escolios* de 1986, comprend aussi trois autres documents: la traduction partielle d'un reportage de Martin Mosebach, dont j'avais publié une version complète; un "avant-propos" formé de quelques phrases extraites d'un texte d'Alvaro Mutis; et l'article de Gómez Dávila "Le réactionnaire authentique", qui donne son titre au volume, et dont une autre version française, due à Michaël Rabier, avait déjà paru en revue quelques mois auparavant. La date originale d'aucun des quatre éléments composant ce livre n'est indiquée.

Quant à la qualité de la traduction des *scolies*, qu'en dire? Elle n'est sans doute pas mauvaise, Michel Bibard étant un homme du métier, et je me garderai d'en juger sévèrement, étant bien placé pour savoir comme cet exercice périlleux est propice aux faux-pas. Je n'ai du reste pas le temps d'en faire un examen exhaustif, mais je dois à la vérité de signaler au lecteur quelques inexactitudes regrettables. J'en donnerai deux relevées au hasard. Dans *Les horreurs de la démocratie*, pour bien comprendre l'aphorisme numéroté 785 et traduit ainsi : "Créer, c'est pénétrer dans les entrailles de ce que nous nous contentions de savoir", il convient de remplacer "créer" par "croire" (l'original disant *creer* et non *crear*). Dans *Le réactionnaire authentique*, pour savoir ce que Dávila dit dans la phrase numérotée 31 et traduite ainsi : "Les engouements d'une époque sont souvent moins incompréhensibles que ses incompréhensions", il suffit de remplacer le mot "moins" par "plus".

Il existe un petit mystère botanique, relatif à la pensée sur laquelle

s'ouvrent les *Nuevos escolios*. Traduite mot à mot, elle dit ceci: "Je marche dans les ténèbres. Mais je me guide à l'odeur des genêts". A la fin de 2001, une volumineuse revue littéraire de Chambéry, *La Polygraphe*, publia dans son n° 20-21, sur deux pages, quelques traductions que j'avais faites de ces *Nouvelles scolies*, qui s'ouvraient sur ladite pensée. Mais en outre, dans quelque intention d'hommage, l'éditeur de la revue avait eu l'idée de reproduire également ce même aphorisme sur la page de garde, au-dessus du sommaire. Or en cette occurrence, pour des raisons que je ne me suis jamais expliquées, les "genêts" (*retama*) s'étaient transformés en "pins". Et voilà que dans l'édition du Rocher, on trouve à la place des "rameaux de buis".

Jeudi 7 juillet 2005. Etant déjà en temps normal d'un naturel anxieux, je dois avouer que je me sens moins gaillard que jamais dans la perspective inhabituelle qui s'annonce. Il se trouve que, pour plaire à une personne proche, j'ai accepté d'effectuer bientôt, en sa compagnie, un voyage de plusieurs jours dans une république étrangère. Qui plus est, diverses considérations pratiques nous ont amenés à opter pour le transport aérien, qui ne me dit rien de bon. Il s'agit d'aller rendre visite à un vieil ami, installé dans la capitale de ce pays, et je me réjouis à l'idée de le retrouver. Mais enfin, j'ai beau considérer la chose sous différents angles, et me dire que j'ai déjà pris ces risques dans ma jeunesse, l'ascension de mon enveloppe charnelle à plusieurs milliers de mètres du sol ne présente à mes yeux rien de bien naturel, ni d'attirant. Vais-je pas m'écraser en bas comme une vulgaire fiente, en faisant une sorte de plotch? Ou bien rendu là-bas, dans des rues inconnues, des opprimés avides vont-ils pas m'assaillir? Qui sait, bénin lecteur, et si Dieu le veut, je t'en reparlerai.

Vendredi 8 juillet 2005. J'abandonne mes poules et je redescends en Gironde.

Samedi 9 juillet 2005. Ce matin en voiture, j'ai entendu sur France-Culture un sociologue expliquer que les musulmans de France représentaient 7 à 8 % de la population générale, mais entre 50 et 80 % de la population carcérale. Et qu'il ne fallait pas en tirer de "conclusions hâtives", parce que c'était "complexe".

Nous allions sur le Bassin, bricoler à Taussat. Puis nous poussâmes jusqu'à Arès, voir les vitraux (des horreurs abstractisantes de Mirande, des années 70) et à Lège (de jolies oeuvres de maître Dagrand).

Dimanche 10 juillet 2005. Accompagnant ma petite camarade dans une solderie, je me trouve un superbe T-shirt noir, qui porte en grosses lettres blanches le mot SECURITE. Je vais l'emporter avec moi en voyage mais je ne suis pas sûr d'oser le porter n'importe où.

Lundi 11 juillet 2005. Rude lundi. Nous sommes à 7 heures du mat à l'aéroport de Mérignac. Pour l'occasion, j'ai remis en fonction la seule valise que je possède, une vieille valise en carton grise et noire, qui a bien quarante ans d'ancienneté, un peu râpée sur les coins, mais elle me paraît indestructible. Quand je m'en servais autrefois j'avais l'habitude de l'entourer avec une longue ceinture en cuir de l'armée, pour être sûr qu'aucun choc ne la fasse ouvrir. Le problème est que l'hiver dernier, j'ai jeté cette ceinture après l'avoir trouvée couverte de moisissure, à cause de l'humidité charentaise. Je pensais avoir mis au point une alternative folklorique mais efficace en utilisant à la place un grand bout de ficelle de sisal. Arrivé à Talence j'ai bien senti chez ma petite camarade comme une réticence, à la vue de la valoche et de la ficelle (j'avais l'air d'un clodo, etc). On a mis tout ça sur la table de négociation et on a coupé la poire en deux. J'ai gardé la valise en renonçant à la ficelle (j'ai pris à la place une de mes ceintures actuelles, qui pouvait faire l'affaire en y percant juste un trou supplémentaire).

A l'enregistrement des bagages, je constate qu'Air France m'appelle BILLE/PHILIPPEMR. Je serai toujours déconcerté par les cultures différentes. Il y a des prospectus rigolos, comme celui qui donne la liste des "Marchandises dangereuses", c'est-à-dire des objets interdits. Au cas où il nous viendrait à l'idée de prendre l'avion avec une bomonne de gaz, un jerrycan d'essence ou un lance-roquettes.

En embarquant on pouvait prendre des journaux gratuitement. J'emportai ainsi *Sud Ouest* (une valeur sûre, pour la page des faits divers, qui me régale

toujours) et *Libération* (à seule fin de vérifier sans payer que ce journal n'est décidément plus fait pour moi).

Air France affiche un slogan qui dit "Faire du ciel le plus bel endroit de la terre". Avec moi, ils ont du boulot. Le vol m'a plu autant que je m'y attendais, c'est-à-dire pas du tout. Il ne faut plus que je fasse ça. C'est un transport de bétail humain aussi nul que les autres, avec cette circonstance aggravante que l'on s'y trouve fort loin de mon biotope naturel, savoir le sol. Des hôtesses au sourire niais vous expliquent le maniement du matériel de sauvetage en faisant des gestes ridicules, on vous sert des breuvages et des aliments médiocres, et en cours de route le pilote juge opportun de vous donner des précisions rassurantes comme "nous sommes actuellement à 8000 mètres d'altitude" (merci du renseignement).

Et je n'étais pas au bout de mes peines, puisque le voyage devait se faire en deux parties, avec changement d'aéroport à Paris. Air France ne peut pas nous emmener directement de Bordeaux à Prague, mais elle peut nous taxer de 16 euros supplémentaires pour nous transporter en bus d'Orly à Roissy (demi-tarif pour la race bichonnée des étudiants, dont je m'honore de ne plus faire partie).

D'autres journaux nous étaient offerts là. Je pris le *Daily Mail*.

Ce deuxième vol, qui s'annonçait plus long que le premier, me plaisait d'avance, et il acheva de me rendre l'aéroportation sympathique, car toute la fin du trajet se fit au milieu d'un orage qui secouait l'avion comme un prunier, avec des coups de tonnerre plus bruyants que les moteurs. Mystérieusement, je m'étais mis à m'en foutre, plongé dans une double page historique du quotidien anglais, où l'on racontait comment, dans le début des années 50, la femme féministe d'un grand leader travailliste s'était fait violer, un beau soir d'absence du mari, par le fameux romancier anti-communiste Arthur Koestler. "Il la prit par les cheveux et la tira brutalement vers le bas", voilà qui relativisait quand même un peu mes misères. Pire encore, à ma grande surprise, on révélait que Koestler était coutumier du fait. Poussé par une vitalité incontrôlable, il se trimballait partout avec un terrible gourdin et sautait sur tout ce qui bougeait.

Fort heureusement, et fort aimablement, le cher Lloyd était venu nous attendre à la sortie, pour nous guider dans ce pays parfaitement inconnu de nous, et dont nous ignorions la langue au point de ne savoir comment dire "oui", "non" ou "au secours". Nous eûmes aussitôt une bonne initiation aux transports locaux, car nous nous rendîmes de l'aéroport chez notre ami en empruntant successivement le bus, le métro et le tramway. Lloyd occupe un appartement dans une grande cité vétuste mais fort calme du quartier de Holešovice, légèrement excentré, situé au nord de la vieille ville, dont il est séparé par le fleuve.

Chemin faisant, puis le soir au cours d'une promenade à pied, je remarquai que la végétation nous était familière: noyers, frênes, bouleaux, érables, acacias, tilleuls, etc. On voit en revanche plus de pinsons qu'en France, et plus familiers. Le sol est souvent revêtu de petits pavés noirs et blancs, et beaucoup de murs sont peints en jaune, ce qui ne me déplaît pas.

Mardi 12 juillet 2005. Nous achetons de l'argent local, des couronnes, et nous faisons un marché dans le quartier. Le calcul est un peu compliqué à chaque fois, car déjà qu'en France nous cherchons mentalement l'équivalent des euros en francs, nous jonglons ici entre couronnes, euros et francs. Mais dans l'ensemble la marchandise est moins chère que chez nous.

En consultant vaguement deux trois guides sur Prague avant ce voyage, j'avais conclu qu'il s'agit d'une ville archi-culturelle bourrée de monuments et de merveilles-à-ne-surtout-pas-rater, ce qui a plutôt tendance, chez moi, à décourager une curiosité touristique d'ordinaire déjà faible. Aussi je limitais mes projets à des choses très simples: visiter le vieux pont de Charles bordé de statues, et au moins une église, une librairie et un supermarché.

Dans l'après-midi nous réalisons déjà une partie de ce programme. Le pont en question, devenu piétonnier, est beau en effet, mais désagréablement surpeuplé de flâneurs et de vendeurs. Nous explorons une librairie où finalement peu de choses m'intéressent. Il y a de jolis guides d'histoire naturelle mais pas assez tentants et je me contente de quelques cartes postales reproduisant de vieilles peintures. Nous traînons dans les rues de la vieille ville. Je donne un peu de pèse à un mendiant qui me séduit par sa belle tête et son air humble. C'est un mendiant, quoi, pas un casse-burnes. En revanche d'autres en font trop, qui mendient prosternés à quatre pattes, et je les ignore.

Le centre-ville a été vitrifié au Kafka: il est difficile, où que l'on se trouve, de ne pas avoir dans son champ visuel une affiche avec la tête de Kafka, publicité pour le musée Kafka, ou bien un café Kafka, une librairie Kafka, un n'importe quoi Kafka.

De l'intérêt d'être hébergé par un linguiste: Lloyd m'apprend que le prénom Jiří, que je connaissais depuis longtemps à cause du collagiste Jiří Kolář, signifie Georges, comme en russe Yuri.

De l'intérêt d'être hébergé par un informaticien: Lloyd et moi pouvons causer sites, blogs, etc, et il me permet d'utiliser son ordi, qui reste branché à longueur de journée.

Mercredi 13 juillet 2005. Le grand moment de la journée, un long moment, est la visite du supermarché Tesco: quatre étages, plus le rez-de-chaussée, nous laissons tomber le sous-sol. Nous perdons agréablement beaucoup de temps à silloner des rayons où nous n'achetons pas grand chose. J'acquiers une marchandise rarissime en France, un polo (noir) qui ne porte absolument aucune inscription. Et puis le genre de friandises auxquelles je ne peux résister: des boîtes d'allumettes exotiques, du savon à barbe, un bloc-notes à l'air démodé, deux jeux de cartes autrichiens aux belles figures mystérieuses et aux couleurs sombres.

Sur le front des églises, par contre, nous faisons régulièrement chou blanc, elles sont toutes déjà fermées, ou pas encore ouvertes. Et la seule où nous parvenons à entrer, je crois Notre-Dame-des-Neiges, n'a pas de vitraux. Mais son décor baroque est vraiment spectaculaire, ou pour parler comme Lloyd "hallucinogène".

A part ça, cela fait deux jours que je suis dérangé de la boyasse. Va-t-il encore falloir que je me remette à invoquer saint Smecta et à pratiquer le culte du Riz Blanc?

Jeudi 14 juillet 2005. Un petit avantage d'être à l'étranger, c'est qu'on ne s'aperçoit pas qu'on est le 14 juillet.

Longues heures à la Národní galerie du Veletrzni palác, un musée d'art des XIXe et XXe siècles. C'est immense, quatre étages, comme le supermarché Tesco, et avec un agencement des salles suffisamment compliqué pour qu'on soit certain d'en rater une bonne part, à moins d'y passer la semaine. L'entrée n'est pas donnée, les surveillants sont très surveillants et pour la plupart sinistres, mais il y a des toilettes un peu partout. Je n'étais pas allé voir de l'art contemporain depuis bien longtemps et cette visite ne m'en a pas rapproché. Beaucoup de pitreries irresponsables, et quand les artistes se sentent responsables, le résultat est souvent encore plus catastrophique. Témoin cette croûte montrant des silhouettes de chars d'assaut sur fond verdâtre avec l'inscription GROSSHIT, voilà qui tient de la grosse pensée. Je n'ai pas le talent et je n'aurais d'ailleurs pas la patience de donner, comme sait le faire Michel Ciry, un compte rendu détaillé et argumenté de notre visite. Etant d'ailleurs assez mal élevé en la matière, je voyais là pour la première fois autrement qu'en reproduction des œuvres, même mineures, de plusieurs maîtres célèbres, parmi lesquelles trois toiles d'un de mes peintres de prédilection, Théodore Rousseau. Il y avait aussi une salle consacrée à Fluxus, qui m'aurait peut-être épaté voilà vingt ans. Dans la peinture tchèque, notre préférence alla sans hésiter aux paysagistes du XIXe.

Enfin, mes boyaux vont mieux, je peux reboire de la bière.

Le tramway de Prague n'est pas aussi pimpant que celui de Bordeaux, mais il présente l'avantage considérable de fonctionner. C'est le genre de détail qui fait toute la différence.

Vendredi 15 juillet 2005. Je ne peux pas dire que nous n'ayons pas rencontré de Tchèques aimables. Mais après être tombés sur un tel nombre qui l'étaient si peu, en seulement quelques jours, nous finissons par nous demander si la morosité fait partie des traditions nationales. Que de commerçants, de vendeurs, de serveurs, d'employés ou de simples passants, dont la tronche varie du renfrogné à l'hostile, et qui vous répondent sur un ton...

Visite, dans la vieille ville, d'une exposition de Lloyd, où l'on voyait des tirages agrandis des collages informatiques qui ornaient les pages du dernier numéro (nr 49) de sa revue *Psrf*. A l'image du personnage, une expo très discrète, dans une petite salle que je suppose associative, au fond d'une cour,

sans une affiche, de sorte que quelqu'un qui serait entré là par hasard aurait pu en ressortir sans savoir qui était l'auteur de ces icônes bizarres.

Dans l'enceinte de la forteresse, sur une hauteur, la cathédrale Saint-Vitus (Guy) est ornée d'immenses et superbes verrières. Celle conçue par Mucha n'est pas la plus belle, à mon goût, mais comme l'auteur est célèbre, c'est elle que l'on reproduit sur les cartes postales.

Bon, il y a aussi dans Prague des arbres que je ne connais pas.

Samedi 16 juillet 2005. Grâce à internet et à Lloyd, j'ai pu écouter ce matin l'émission de France-Culture où était invité le spécialiste de l'autobiographie Philippe Lejeune, qui devait parler du journal intime et des blogs. J'étais un peu déçu car à vrai dire l'essentiel de l'émission fut une présentation, certes honnête, de l'histoire du journal personnel, mais il fut très peu question des blogs. On évoqua l'anecdote de cette Chinoise qui aurait provoqué un gigantesque embouteillage informatique en créant un blog dans lequel elle raconte par le menu ses innombrables aventures sexuelles en donnant le nom de ses amants. J'ai retenu cependant ces deux remarques pertinentes. D'une part que le blog, même si l'auteur choisit d'y livrer son intimité, ce qui n'est pas une obligation, ne peut être réellement un journal "intime", mais est au contraire un journal indiscret, puisque l'intimité y est immédiatement livrée à la publicité. D'autre part, du fait même de cette publication sans délai, l'autocensure y est fatalement plus importante que dans un cahier de papier que l'on ne publiera pas nécessairement, ou pas tout de suite.

Puis nous trainâmes dans la ville, visitâmes deux grandes églises, et je fis ce qui sera probablement mon seul achat de livre ici, pour la modique somme de 99 couronnes, l'atlas routier des éditions Kanzelsberger. Une simple reliure à la colle, certes, mais 144 pages A4 finement tracées, intelligemment conçues et correctement imprimées, comprenant cartes de la Tchéquie au 1/200.000 et au 1/800.000, plans de Prague et des principales villes, carte moins précise de l'Europe entière et index. Un joli boulot, dont je ferai cadeau à mon hôte en partant d'ici.

Dimanche 17 juillet 2005. A chacun ses goûts et je dois dire qu'en ce qui me concerne, les cimetières, furent-ils anciens, juifs, pragois et protégés par l'Unesco, ne m'ont jamais particulièrement attiré. Moins encore s'il faut payer pour y entrer et si le prix sent l'arnaque. Dans le cas du vieux cimetière juif de Prague, il faut s'acquitter d'un montant relativement élevé, le prix d'une soixantaine de cartes postales, qui donne accès à un lot d'une demi-douzaine de lieux sacrés, dont ledit cimetière et quelques synagogues, à l'exclusion cependant de la plus intéressante, la synagogue dite "vieille-nouvelle", pour laquelle il faut encore payer à part pratiquement autant. Tous ces micmacs n'étant pas faits pour me séduire, c'est par pure civilité que je m'apprêtais à accompagner ma coéquipière et notre hôte dans ces loisirs tarifés.

Or il advint un fâcheux incident qui changea la donne. Car une fois arrivés sur les lieux, et me trouvant à court de monnaie locale, je me fis escroquer en changeant des euros à un petit comptoir de banque, où le taux habituel était pourtant affiché en gros, mais où l'on me retint la bagatelle du quart de la somme que j'avais donnée, sans qu'il fût possible de renoncer à la transaction et de récupérer mes billes. Je décidai donc, pour ma part, d'arrêter là mes frais dans ce charmant quartier pittoresque-et-si-chargé-d'histoire. Abandonnant un moment mes compagnons à leurs devoirs culturels, j'allai flâner seul (et gratis) dans les rues.

Bien m'en prit d'ailleurs, car je fis dans cette occasion l'agréable découverte de deux jolies paires de vitraux. Le sort voulut que je tombai sur l'église Saint-Nicolas dans un des rares moments où elle n'est ni fermée, ni occupée par une messe ou un concert, et je pus donc y voir ses deux seuls vitraux historiés, un saint Nicolas, bien sûr, et un saint Václav. Ailleurs, poussant la porte du Musée des arts décoratifs, j'y vis deux belles verrières laïques représentant les Arts, réalisées en 1900 par un artiste de Brno.

Plus tard, Lloyd nous emmena dans un restaurant souterrain où je mangeai un des meilleurs plats de mon séjour: des tranches de porc baignant dans un sirop d'airelles, avec des croquettes de pommes de terre et de fines tranches de chou rouge.

Lundi 18 juillet 2005. Nous voulions faire une sortie pour voir un peu le pays. Après discussion nous optâmes pour descendre en train passer la journée dans le sud, à České Budějovice.

Les deux heures et demie du voyage d'aller furent assez pénibles, parce qu'il nous fallut endurer la compagnie d'un troupeau de jeunes Tetaklacovic vociférants. Le paysage que l'on voyait défiler par la fenêtre était plutôt décevant, une campagne banale et des constructions sans grâce.

Budějovice se révéla être une petite ville charmante, avec de belles maisons en pierre grise, autour d'une grande place carrée bordée d'arcades. Nous flânâmes agréablement.

Il y eut cet instant étrange et inquiétant où nous aperçûmes un mort caché sous un drap, allongé par terre devant un banc, dans une allée de jardin public barrée d'un ruban rouge et blanc, sans aucun attroupement, juste quatre ou cinq policiers et techniciens s'affairant en silence autour du corps. Peut-être un quidam, ou un vagabond, frappé d'une attaque. Pendant un moment, tout en poursuivant notre promenade, je ne pus détacher ma pensée de ce malheureux, songeant qu'il n'entendait plus ces sirènes de voitures, ces carillons échappés des toits, qui avaient dû lui être familiers et qui ne me l'étaient pas.

Nous goûtâmes plusieurs fois la bière locale, la Budvar ou Budweiser (c'est la même famille qui a produit une branche américaine). Elle est très bonne.

Le retour fut sans mal plus calme que l'aller, avec une arrivée bizarre. Le train s'arrêta dans une lointaine banlieue sans que l'on eût d'explication. On nous donna seulement le choix, pour terminer le trajet, d'attendre un bus de secours que la compagnie mettrait à notre disposition, gratuitement mais dans un délai indéterminé, ou d'emprunter les lignes régulières de bus et de métro, ce que nous fîmes.

Mardi 19 juillet 2005. Journée de glandage en ville.

Un des meilleurs souvenirs que je garderai de Prague restera celui de la douce voix féminine slave qui, dans les petits haut-parleurs des transports en commun, donne à chaque fois le nom de l'arrêt où l'on vient d'arriver et annonce le suivant. *"Příští zastávka..."*

Je n'avais peut-être jamais visité de ville dont les rues fussent décorées (ou parfois enlaidies, hélas) par autant de statues, que Prague, ma préférence allant, jusqu'à présent, à celle de saint Venceslas, en haut de la longue place qui porte son nom. Et ce soir, Lloyd insista pour nous emmener voir de près, au sommet d'une colline, la gigantesque statue équestre de Jan Žižka, qui ne manque pas d'allure, vraiment.

Mercredi 20 juillet 2005. Nouvelle journée de glandage dans les rues, mais cette fois-ci en restant dans le quartier de Holesovice, parce que nos forfaits de transport sont échus, et que nous avons notre saoul des belles vieilles pierres du centre. Visite notamment d'un gigantesque marché de vêtements, de légumes et de bricoles, juste derrière chez Lloyd, et d'un magasin nommé *Bazar*, tenu par une vieille dame, rue Komunardu, un incroyable capharnaüm où les objets sont entassés en telle quantité que l'on ne peut y pénétrer que sur un étroit passage de deux mètres de long, la plupart des articles restant hors de portée.

Je ne sais pas si les Tchèques fument beaucoup mais il est certain que beaucoup de Tchèques fument, et ils n'ont pas moins de trois mots pour désigner le bureau de tabac: *tabák*, *trafika* et *kolonial*.

A part cela, la liste n'est pas longue des mots que j'aurai appris dans la langue de ce pays: *ulice* (rue), *dobry den* (bon jour), *patro* (étage), *most* (pont), *jatecni* (abattoir, c'est le nom de la rue à Lloyd), *pivo* (bière), *voda* (eau) et bien sûr *vino*, *menu*, *restaurace*, *supermarket*, etc. Et je ne sais toujours pas dire ni oui, ni non, ni au secours.

Le soir D nous invite à claquer ses dernières couronnes en buvant de la bière dans les bars du quartier. L'un d'eux est très dépayasant, sombre, enfumé, aux murs tapissés de bois et décorés de trophées (tête d'ours, peau de sanglier, geai empaillé etc). A cette occasion Lloyd réalise que les *badgers* (blaireaux) n'existent pas qu'en Amérique.

Jeudi 21 juillet 2005. Bon, nous sommes rentrés en France vivants et à l'heure, c'est une satisfaction.

Lundi 25 juillet 2005. Mon tube de l'été, ce sont les six *Pièces froides* d'Erik Satie, et parmi elles plus spécialement les *Trois airs à fuir* (ou à faire fuir?), et parmi ceux-ci notamment le premier. Je ne sais pourquoi la beauté de ces œuvres m'a frappé si subitement, alors que je les écoutais la semaine dernière chez Lloyd, qui m'a gentiment copié sur deux disques l'interprétation par Reinbert de Leeuw des *Early piano works* de Satie. Et si tardivement, alors que j'en possédais un autre enregistrement, par Pascal Rogé, depuis des années. Et si vivement, que ces petites compositions ont maintenant remplacé, dans l'ordre de mes préférences satiennes, la première place longtemps tenue par les *Gnossiennes*.

Mardi 26 juillet 2005. Ma voisine Véro, de l'autre bout du village, raille mon tempérament d'anxieux, en me surnommant Flip Billé. Or voilà que retour de voyage, je trouve parmi mon courrier une lettre de la mairie, sur laquelle mon prénom est écrit avec une faute: Phlippe. Complot?

Et dans le courrier des lecteurs de *Xaintonge*, cet estropiage plus classique de mon patronyme: Philippe Billet. Décidément, la Charinte m'esquinte.

Mercredi 27 juillet 2005. J'ai lu et j'ai même relu la version papier, il n'y a que ça de vrai, du blog de Lorenzo, *Mercutioclub*, pour l'année 2004. C'est un journal personnel présenté en deux volets, le premier allant de mars à juillet, le second de septembre à décembre. L'ensemble fait dans les 120 pages de format A4. Comme tout journal honnête, c'est un grand autoportrait, un peu flou par endroits, avec des mises au point bien nettes sur certains détails ("je ne mens jamais sur ces pages, mais () il m'arrive évidemment d'omettre des trucs", 14 décembre).

Le titre se réfère à Mercutio, personnage de *Roméo et Juliette* "qui fait le pont entre les deux familles" (9 mars), comme l'auteur lui-même fait pont, probablement, à charge pour le lecteur de découvrir entre quoi et quoi. Il ne s'appelle cependant pas Lorenzo da Ponte, mais Lorenzo, ou Laurent, Lokibi (je veux bien croire qu'il ne ment pas dans ses pages mais quant au patronyme, qui ne se trouve que sur la couverture, je me demande s'il est vrai, il fait en tout cas une belle coïncidence avec le nom du dieu scandinave Loki, lequel plaît à Lorenzo par son "côté branleur et lunatique" (21 mars)).

"Une mauvaise réputation, ça se travaille", dit en connaisseur Lorenzo, qui a 28 ans cette année 2004. Il se présente comme un personnage assez typé: "quarteron" d'Arabe, de Breton et de Danois, son patronyme serait "juif arabe", on comprend qu'il aurait vécu en Afrique, en Allemagne et à la Martinique, avant d'atterrir dans le Var. Il a commencé son "noviciat politique" à la mort de Guy Debord, en décembre 1994, a voté Laguillier et Jospin en 95, pour finir par voter des deux mains pour le Front National, on ne sait pas ce qui s'est passé entre temps. Il se définit comme "redneck-bohème" (24 novembre) et résume sa philosophie politique dans des formules comme "ne me faites pas chier, et si vous voulez déconner, faites-le avec votre pognon". Il aime "la beauté éclatante des jeunes karatékas", le "rouge Ferrari", les hibiscus, les treillis kaki et les chemises hawaïennes, "l'odeur de l'essence", les "objets sérieux mais pas trop chers", et j'aime bien sa façon d'aimer en disant simplement "J'aime" ou "J'adore".

Les gens qui écrivent de nos jours sont rarement des gens d'armes, mais cela arrive et c'est le cas pour Lorenzo, le folklore armurier fait partie de son pittoresque, ce qui nous donne des phrases au ton badin comme "le choix que j'ai fait en matière d'armes est un des plus raisonnables: la Marlin 336 en 30/30 et une petite 22LR" (10 mars) ou "gros ménage: j'ai passé une demi-heure à nettoyer mon silencieux..." (23 avril). Ce goût des armes ne tient pas chez lui à un simple choix esthétique mais aussi à la fonction pratique: "ma Marlin et moi (et un placard plein de cartouches) sommes tout à fait disposés à nous passer des forces de police" (26 mai) et il se déplace à l'occasion avec "une batte de base-ball pour protéger mon droit à la liberté d'expression" (2 juillet). Bien. Mais je le soupçonne d'être heureusement moins méchant qu'il ne veut s'en donner l'air, et après tout les seuls affrontements physiques de la période 2004 semblent ne concerner que des bestioles, telle celle "Collision avec un pigeon, ce matin. Il a effectué un piqué sur moi, il s'est ramassé un coup de poing dans la gueule" (4 octobre).

Si l'on n'a pas déjà compris que c'est un misanthrope de première catégorie, on s'en convaincra par des aveux du type: "je rêve de pouvoir monter

un mégaphone genre voiture de police américaine pour que les gens sachent que je les insulte" (19 juin). Sur le plan social, par contre, il n'est pas de première classe. Il fait un boulot sans gloire, dératiseur ou un truc dans le genre, il "roule dans une toute petite voiture". Bref, c'est un petit blanc. Je dis cela sans mépris, j'en suis un autre, et considérant qu'à tout prendre, mieux vaut petit blanc que grand couillon.

Je ne sais qui lui a monté le ciboulot pour qu'il se répande soudain, le 19 octobre, en déclarations hyper-formalistes: "je n'écris pas pour n'importe qui, j'écris pour n'importe quoi. Le fond n'a aucun intérêt, je ne crois qu'en la forme." Ah bon? J'aurais juré que dans bien des cas la satisfaction de Lorenzo, et celle du lecteur, ne tenait pas seulement au fait que le propos soit bien tourné, mais bien pensé. Quand on écrit, le 21 septembre, "au moins deux cents pays mendiants approuvent l'idée de piquer encore un peu plus de fric aux pays culpabilisés", c'est peut-être aussi pour le plaisir de formuler un point de vue qu'on entend rarement à la radio, non?

Dans la série de ses enfouements de couteau suisse dans les failles de la vulgate humaniste, je retiens aussi ce développement, par exemple: "J'ai toujours du mal à comprendre en quoi un crime "discriminatoire" était pire qu'un crime "non-discriminatoire", pourquoi un blanc assassiné, ou insulté, pourquoi le viol d'une blanche en tournante, pourquoi une tombe chrétienne profanée seraient moins scandaleux que leurs contreparties "minoritaires". On est égaux, ou pas?"

A part ça je mesure tout l'abîme qui me sépare de ce jeune homme, vraiment des options fondamentales nous opposent: il trouve à Depardieu du "charme" et place Isabelle Huppert parmi "les trois plus belles femmes du monde". Puis quoi, aussi?

Le formalisme de Lorenzo est tout relatif, sur le plan de l'orthographe. Il le reconnaît lui-même, d'ailleurs, tout penaillé: "Je fais trop de fautes d'orthographe, j'en suis désolé". Bon, ça n'est pas très grave, ça n'est pas l'essentiel. Disons que si j'avais du pèse, je l'embaucherais volontiers comme chauffeur-garde-du-corps, mais pas comme secrétaire. En tout cas, je continuerais de le lire.

Vendredi 12 août 2005. J'entends de plus en plus souvent, dans les discussions à la radio, exprimer le souhait de rebondir. "Je voudrais rebondir sur ce qu'a dit Untel..." On connaissait déjà le Basque bondissant, voilà maintenant le Médiatique rebondissant. Cette nouvelle scie m'intrigue. Quelle image d'eux-mêmes ont ces orateurs? Quelque chose qui ressemble à une balle en caoutchouc, peut-être? Chacun voit midi à sa porte, mais en ce qui me concerne, Dieu me garde de jamais "rebondir" en aucune façon.

Lundi 15 août 2005. J'aime assez recevoir ma facture annuelle d'eau. C'est toujours l'occasion d'une sorte d'éblouissement, devant les prodiges de la comptabilité aquatique. Transformer une consommation de 4,17 euros en une facture de 58,60 euros, par la magie des abonnements, des prélèvements, et de je ne sais quoi encore, c'est du grand art, on sent tout de suite qu'on a affaire à des pros.

Mardi 16 août 2005. Je n'aurais jamais pensé aimer un chat roux, jusqu'à ce que je rencontre Foxie. Elle provient de chez mes voisins britanniques, qui consacrent leurs loisirs à l'élevage industriel de chats domestiques. C'est plus fort qu'eux, ils recueillent tous ceux qui traînent et les baptisent d'un nom de plante, à l'exception de Foxie, ainsi nommée pour sa couleur évoquant de loin celle du renard. Encore heureux qu'ils les font tous châtrer, pour limiter la prolifération. Actuellement, d'après mes calculs, les effectifs doivent friser la dizaine, s'ils ne la dépassent, je n'ose même plus demander à combien ils en sont. Le hic de ce hobby, c'est que comme les chats ont besoin d'un territoire bien à eux, seuls deux ou trois ont vraiment une place chez leurs maîtres, le reste vadrouillant comme il peut dans les environs, mon jardin se trouvant hélas aux premières loges. D'ordinaire la pression féline a tendance à me hérisser, il y a des moments où j'installerais volontiers un bazooka sur le bord de la fenêtre. Et pourtant j'ai fondu, un beau soir de mai, en voyant cette petite chose rousse qui pleurnichait ostensiblement sur le muret. Entre donc, jeune Foxie. Je me rappelle ses premiers pas hésitants et inquiets dans le couloir, puis dans le salon, où brûlait un bon feu. Elle tombait bien, j'avais justement

acheté des chatteries que je comptais rapporter à Weed, à Talence. Je l'ai donc adoptée à temps partiel, je ne m'en occupe que quand je suis là. Elle est menue, très fine, très légère, très affectueuse et très mendiante. Et qu'est-ce qu'elle avale. Sans compter qu'elle dédaigne l'Eco Plus ou le Top Budget, c'est une aristochatte, il lui faut des marques.

Mercredi 17 août 2005. On aura beaucoup parlé de la pénurie d'eau cet été, et je parierais qu'on ne va pas en parler moins dans les années qui viennent. Les médias analysent la question sous toutes les coutures, de l'irrigation du maïs au réchauffement de la planète, en oubliant chaque fois de remarquer que cet assèchement est peut-être l'indice, que l'occupation humaine du pays est arrivée à saturation. On constate que l'eau est un problème pour la population, mais pas que la population est un problème pour l'eau. On nous serine donc qu'il faut être économique, et préférer la douche au bain. Ce ne sont plus seulement des conseils, ce sont maintenant des ordres, et ne pas y obéir coûte déjà très cher, un arrosage intempestif est passible d'une amende équivalant à deux mois du salaire que je gagnais cette année. Bientôt les écoflics de l'écopolicie viendront dans les maisons verbaliser les fuites. Mais tout vaudra mieux, bien entendu, que de revoir une politique intangible, qui reste nataliste et immigrationniste à bloc. Car le Nombre est beau, il n'inquiète pas. Dormez, petits Français, dormez, et ne vous rincez pas trop.

Mercredi 24 août 2005. A la Croix, statistique animale particulière, cet été. En juin et juillet, plus de huppes que je n'en avais jamais vu, et c'était pareil quand je suis passé en Dordogne. Une grenouille verte, comme il en vient certaines années, s'était installée dans le bassin mais elle a disparu dès juin. C'est le premier été où je n'ai vu ici absolument aucun crapaud. Par contre, invasion d'étourneaux, et ce mois-ci de doryphores.

Jeudi 25 août 2005. Mes poules me déroutent et me déçoivent un peu. A mon retour de voyage, voilà un mois, elles avaient cessé de pondre. La petite noire grincheuse n'allait plus se percher le soir dans le poulailler, passant la nuit et d'ailleurs presque tout son temps couchée dans le nid qu'elle s'était fait parmi les grandes herbes derrière le noisetier. Elle couvait instinctivement, semble-t-il, car il n'y avait pas d'oeuf, et j'ai bientôt découvert qu'elle couvait trois coquilles d'escargot et deux noisettes, qu'elle s'était ramenées sous le ventre. Elles n'aiment pas qu'on les touche, mais je me suis aperçu qu'elles se laissent facilement soulever par derrière, en les attrapant par le bout du croupion. Quelques jours plus tard, la brunette a elle aussi complètement déserté le poulailler, mais en se promenant assez souvent. C'était un peu contrariant, je n'ai pas eu un oeuf à offrir à ma mère, ni à Bernard et Irena, qui sont venus me voir quelques jours. Après leurs visites, un jour que je ne voyais plus la petite brune, je l'ai trouvée planquée sous un ourlet d'herbes sèches avec sept oeufs sous elle. Elle en a encore fait un le lendemain, et depuis plus rien. Et maintenant ces dames passent le plus clair de leur temps scotchées dans leurs nids, on pourrait passer sans les voir. C'est ainsi, j'ai des poules secrètes. [p.s. J'ai appris par la suite que c'était la mystérieuse Iréna qui avait placé les oeufs.]

Vendredi 26 août 2005. Un petit volume du *Journal des Goncourt lambine* depuis deux mois sur ma table de nuit, avec des intermittences, et s'est fait damer le pion pendant deux soirées par celui de Pascal Sevran. Edmond et Jules m'impressionnent, ils pétillent d'esprit, leurs pages sont remplies de tableaux magistraux, de succulents portraits, de pensées intelligentes et j'admirer leur virtuosité mais, comment expliquer cela, je ne me jette pas sur leur livre. Peut-être aussi est-ce dû au physique de l'objet, c'est un vieux bouquin délabré, en papier jaunissant pourri, qui laisse des écailles sur les draps chaque fois que je le tripote. Et alors, l'autre jour, voilà que j'achète dans une brocante *Des lendemains de fête*, en Livre de Poche. C'est le deuxième volume du *Journal de Pascal Sevran* (décembre 1999 - novembre 2000). On sourit un peu, a priori, devant ces ouvrages qui doivent leur existence et leur succès, tout d'abord au fait que l'auteur est une vedette. Mais il n'est pas mal, ce journal, tout compte fait, pas mal écrit, pas mal senti, pas ennuyeux. Il m'agace un peu par son côté sentimentique, il parle trop d'amour. Pascal m'a dégoûté, à un

moment, il se régale au souvenir de s'être pissé sur les mains. J'avais lu aussi des confidences, dans ce genre appétissant, chez Renaud Camus. Il y a comme ça, chez certains, une joie du pipi qui me reste totalement étrangère. Je vais décevoir peut-être, mais je dois avouer que je ne pissois jamais sur personne, et surtout pas sur moi-même, autant que possible. Enfin, les cultures différentes, c'est comme ça, on peut pas comprendre. Mais c'est divertissant, et puis Pascal Sevran se révèle un bourgeois sympathique, avisé dans ses dépenses, et un homme de gauche supportable, qui ne lit pratiquement que des écrivains de droite et d'extrême droite, et il m'amuse. Comme quoi tout arrive.

Samedi 27 août 2005. L'ANPE vous a prévenu, elle ne donne pas de rendez-vous, on y va quand on veut, "dans le flux". De son côté, l'Assedic vous avait prévenu, on ne doit surtout pas passer chez elle à l'improviste, il faut d'abord prendre rendez-vous. Ce sont des cultures différentes, il faut s'adapter.

L'ANPE de Saint-Jean d'A... a changé d'adresse. Elle a quitté le nord de la ville pour s'installer au sud-ouest. Le nouveau bâtiment est un ancien entrepôt énorme, tout en pierres rejoignoyées de neuf. L'ANPE a les moyens.

L'ANPE est secrète. Vous vous attendiez à ce qu'une pancarte ou une enseigne l'annonce, mais arrivé au bout de la rue, vous constatez qu'il n'en est rien et vous faites demi-tour, après avoir vérifié le numéro. C'est en repartant de l'ANPE que vous comprendrez. L'ANPE a disposé sur le portail de son parking une énorme bâche qui affiche en lettres géantes: ANPE. Mais aux heures d'ouverture, comme le portail est retourné vers l'intérieur, la bâche est invisible depuis la rue.

Pendant l'entretien, la dame de l'ANPE vous explique que son ordinateur a une "panne informatique". Elle ne peut donc pas vous fournir le document établissant que vous lui avez bien rendu la visite obligatoire. A la place, elle vous fait un tirage sur papier de son écran vide et elle y ajoute sa signature illisible. Vous sentez que vous êtes en plein chamanisme.

Quelques semaines plus tard, une dame de l'ANPE, à la voix très douce, vous téléphone pour vous demander si vous avez reçu par le courrier une convocation pour dans quelques jours. Ce n'est pas le cas. Elle vous avertit alors que vous risquez de la recevoir, mais qu'elle n'en est pas sûre, et que de toute façon ce serait une erreur, il ne faudrait pas en tenir compte. Vous la remerciez bien.

L'ANPE (Agence Nationale Pour l'Emploi) sert au moins à donner du boulot à ses employés. C'est incontestable.

Dimanche 28 août 2005. Comme dindon affolé, François Hollande me semble parfait à la tête du P.S. J'espère qu'ils ne vont pas nous le changer.

Lundi 29 août 2005. Sur France-Inter, quand ils ont causé cinq minutes sans mettre un disque, on sent qu'ils suffoquent. C'est un peu comme sur France-Musique quand ils ont tenu deux heures sans passer du tam-tam.

Dimanche 31 août 2005. Chaque été, c'est pareil: je fais tout ce que je peux pour protéger mon beau teint d'ivoire, et je finis quand même bronzé comme un opprimé, c'est une sorte de fatalité.

Jeudi 1^{er} septembre 2005. Finalement, c'est avec regret que je suis arrivé au bout de ce volume du *Journal des Goncourt*. Voilà le genre de livre où, parvenu à la dernière ligne, on va encore se lécher les doigts en lisant sérieusement la postface de Lucien Descaves, à la recherche de ce qu'on pourrait encore grappiller sur ces messieurs. Puis on se retourne, on en veut d'autre, et on va au chai consulter l'article les concernant dans la vieille *Encyclopaedia Britannica* de 1947, que l'on se félicite de n'avoir pas encore vendue.

Ils sont fortiches. Dans une note du 22 mai 1859, l'un d'eux rêve à un "éreintement" de la stupidité bourgeoise, qu'il conduirait "avec du fiel, de la science et du goût". Mais vraiment, n'est-ce pas la formule même de leur journal? Et fiel, science et goût, de quelles meilleures armes peuvent être dotés les chroniqueurs?

Ils ont des traits qui foudroient, tel: "Dans le monde, nous ne parlons jamais musique, parce que nous ne nous y connaissons pas, et jamais peinture, parce que nous nous y connaissons".

Il n'est pas rare qu'un diariste en vienne tôt ou tard à déclarer son attirance ou sa répulsion pour la campagne. Bizarrement, car ils ne sont guère incohérents, on trouve chez eux les deux points de vue, et presque simultanément. On lit au 23 mai 1857: "L'insipide chose que la campagne (...) Ce calme, ce silence, cette immobilité, ces grands arbres (...) cela met en gaieté les femmes, les enfants, les clercs de notaire. Mais l'homme de pensée ne s'y trouve-t-il pas mal à l'aise comme devant l'ennemi (...)" . Or à moins d'un mois de là, le 15 juin, "Nous nous sauvons de la maladie, à la campagne (...) Il fait bon passer des heures, couché dans le parc, sous une roche de trois immenses tilleuls (...)" .

Il y a au 17 février 1859, cette anecdote d'un vieillard, entendu répondre à un garçon de café lui demandant ce qu'il désirait: "Je désirerais ... avoir un désir". Ils concluent: "C'était la Vieillesse, ce vieillard". Ce peut être une lecture qui aura inspiré à Gómez Dávila cette *Nota* de 1954: "L'adolescence obtient sans avoir désiré, la jeunesse désire et obtient, la vieillesse commence par désirer sans obtenir et finit par désirer désirer".

Parmi leurs longs tableaux, ma préférence va aux comptes rendus de conversations, tel celui du 24 août 1860. "On s'assied à table, et de suite la causerie prend feu à propos de ...", suivent quatre pages de discussions rapportées, roulant d'un sujet à l'autre. L'un des convives amuse par sa drôlerie méchante: "Voyez-vous, dit Gautier en se rapprochant de nous, l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, c'est très drôle de s'occuper de tout cela jusqu'à vingt-deux ans, mais après, ça n'est plus de circonstance. On doit s'occuper à avoir une maîtresse qui respecte vos nerfs, à convenablement arranger son chez soi, à posséder des tableaux passables, et surtout à bien écrire (...)" .

Leurs vues tiennent le coup. Maintenant que nous sommes séparés de leur temps par un vingtième siècle au cours duquel on a dégusté les joies parallèles du communisme et du fascisme, on peut toujours relire cette considération selon laquelle "On a brûlé au nom de la charité, on a guillotiné au nom de la fraternité. Sur le théâtre des choses humaines, l'affiche est presque toujours le contraire de la pièce." (ibidem)

Jeudi 8 septembre 2005. Certains rêves n'entrent qu'à moitié dans la catégorie des cauchemars. Ils ne paraissent effrayants que lorsqu'on se les remémore, une fois éveillé, mais sur le moment les événements que l'on y vit semblent naturels et n'inquiètent pas.

Je rêvai cette nuit une scène, où je me trouvais assis, dans la pénombre, près d'une vieille dame alitée. Mon regard était plongé dans le sien, tandis qu'elle-même regardait dans le vague, au-dessus de moi. Nous nous touchions à peine, sans appuyer, par le bout de l'index droit, un peu comme on le voit sur la peinture de Michel Ange, mais une sorte de flux psychique intense transitait par ce biais. Nous étions comme en transe, et nous récitions à l'unisson, à voix haute, un texte sacré. Je ressentais, sans les voir, que quelques personnes nous entouraient, et ne comprenaient pas ce que cela voulait dire. Le texte était une litanie constituée d'une suite de formules brèves, évoquant chacune un personnage sans le nommer, mais en le définissant par un attribut: "Il y a celui de ..., Il y a celui du ..., etc". Nous en arrivions à "Il y a celui du TOTEM" et ce dernier mot résonnait si fort que je tombai du rêve. Brrrr.

Ma première sensation fut de gêne, car sans pouvoir en être sûr, j'étais convaincu d'avoir réellement parlé à voix haute dans mon sommeil, au moins à la fin. Ce n'est pas que je puisse déranger grand monde, mais j'héberge ces jours-ci ma mère, dans la chambre voisine. J'allumai. Ma première vision fut, sur la table de chevet, la rassurante petite pile de bouquins rapportés hier d'une battue chez Emmaüs: un Jean Cau, deux volumes de souvenirs d'anciens de l'OAS, un essai sur l'islam, un Bukowski. Je me levai. Il était banalement un peu plus de trois heures du matin, ce qui est devenu ces derniers temps l'heure d'une insomnie médico-nocturne rituelle. Je m'inquiétais: ces insomnies, ce rêve, débloquai-je pas à fond? Je ne peux tout de même pas me dire que j'ai besoin de congés, j'y suis déjà depuis trois mois et demi.

Vendredi 9 septembre 2005. J'ai lu *Je t'aime, Albert, et les autres nouvelles de Hot Water Music*. En fait, je me suis rendu compte en cours de route que je l'avais déjà lu il y a longtemps. J'ai reconnu en particulier, dans "La lie de miséricorde", la scène d'une drôlerie inoubliable où le protagoniste accompagne

sa copine assister à la lecture d'un poète minable dans une "librairie Féministe-Lesbienne-Révolutionnaire".

Bukowski me barbe quand il en rajoute un peu trop dans le genre crado, mais quel conteur extraordinaire. Et quel dialoguiste, dès la première page:

"- Jorg, qu'est-ce que je vais devenir quand tu seras mort?

- Tu vas manger, dormir, baiser, pisser, chier, t'habiller, te balader et râler."

Sans compter ici et là la perle d'un aphorisme: "Tous les écrivains sont des vrais cons. C'est pour ça qu'ils écrivent des trucs."

Lundi 12 septembre 2005. J'avais acheté la semaine dernière chez Emmaüs, par curiosité mais sans grande conviction, deux livres de mémoires dus à des militants nostalgiques de l'Algérie française, tous deux publiés aux éditions de la Table Ronde dans les années 60. Et je viens de passer deux jours absorbé dans la lecture de ces ouvrages qui se sont révélés captivants. N'étant moi-même que modérément nationaliste, je ne peux pas dire que les auteurs aient emporté mon adhésion intellectuelle, mais sans doute l'exposé sincère de leur idéal et de leurs histoires m'a imposé le respect.

L'ex-capitaine Pierre Sergent a écrit, et bien écrit, *Ma peau au bout de mes idées*, en exil "quelque part en Europe", en 1967. Il consacre plus de cent pages à évoquer sa jeunesse, sa participation plus dangereuse que fructueuse à la Résistance, puis la guerre en Indochine, avec de belles scènes d'action. "Nous sommes tous très fatigués. Mes hommes manquent de sommeil à tel point que les guetteurs s'endorment. Je suis obligé d'employer des sanctions peu ordinaires: le fautif, par exemple, est envoyé à l'extérieur des barbelés pour continuer son guet. Il n'est armé que d'un bambou. C'est la peur qui le tient éveillé." Il raconte ensuite son expérience algérienne, ayant été en poste dans le pays pendant presque toute la durée de la guerre, de 1954 à 1961. Le récit se clôt au moment où, après son engagement dans le putsch des généraux, il entre dans la clandestinité. Il s'y trouve encore au moment de la publication.

L'ex-professeur Jean Reimbold a écrit, et très bien écrit, *Pour avoir dit non*, en prison, à la Santé, en 1966. Il évoque lui aussi, mais plus succinctement que Sergent, son passé de résistant. Il consacre l'essentiel du récit à son activité clandestine de responsable de l'OAS dans la région de Toulon, puis aux circonstances de son arrestation et de sa détention. Il brosse avec subtilité, et non sans humour, toute une série de petits tableaux qui se succèdent en courts chapitres thématiques. Il y a dans le style de l'agrégé de lettres une méticulosité qui se retrouve sur la page de garde de cet exemplaire, dans la dédicace tracée au stylo bleu et datée avec grande précision: "Nîmes le 20 janvier 1967, 21h."

Mercredi 14 septembre 2005. La semaine dernière, j'ai vidé le bassin, ça faisait deux ans. Grand nettoyage. J'ai sorti l'eau, la vase, les nénuphars, les poissons. Il y a toujours plus de poissons qu'on ne croit, ils étaient trente: vingt-quatre poissons rouges, dont huit partiellement ou complètement blanchis, deux beaux gardons d'une vingtaine de centimètres, et quatre poissons-chats d'entre huit et douze centimètres. Les six poissons sauvages m'ont surpris, je ne les voyais jamais, ils aiment se planquer et dernièrement l'eau était devenue d'un vert très opaque. Ce sont les survivants d'alevins péchés à l'épuisette avec mon fils du temps qu'il pouvait encore me piffer, il y a deux trois ans. Les bébés poissons-chats nous plaisaient parce qu'ils étaient si faciles à identifier. Sur le moment on ne savait pas que c'était une belle connerie de les introduire. J'ai fait de l'épuration spécifique, j'ai gardé seulement deux poissons rouges, le plus grand, qui doit être le doyen, un autre qui me plaît parce qu'il est jaune, et les deux gardons. J'ai bazaré dans la rivière vingt-deux poissons rouges. Pour les poissons-chats, j'ai hésité plusieurs jours et je les ai donnés à manger aux poules, qui n'en ont même pas voulu. Ces poules m'accablent. Pour l'an prochain, je cherche à élever des kiwis de Nouvelle-Zélande, si vous avez des plans...

Samedi 17 septembre 2005. Incité au mouvement par la venue de ma petite camarade ce week-end, je conçus le projet d'aller visiter Fontenay-le-Comte, qui se trouve à une soixantaine de km de La Croix. Examinant les cartes à cette occasion, je réalisai que la Vendée, comme la plupart des autres départements, tire simplement son nom d'une rivière.

En route donc ce samedi, nous jetâmes un coup d'oeil à la brocante de la Foye-Monjault, puis à la belle vieille église Sainte-Eulalie de Benet.

Nous avions oublié, hélas, que c'étaient les "journées du patrimoine", ou quelque chose comme ça, si bien que les rues étaient envahies de troupeaux de touristes culturels. Mais il peut toujours y avoir pire, me dis-je une fois de plus, quand une jeune vermine arabe jugea bon, avant de tourner dans une venelle, de me traiter de "pédé", si j'ai bien entendu. Pour quelle raison, je l'ignore, et je ne suis pas sûr que ce petit crétin le sache lui-même. Cela faisait partie des enseignements du jour, nous avons vu ce qu'offre le "patrimoine" d'aujourd'hui, des vieilleries en ruine et des jeuneries pourries.

Au retour, nous nous arrêtâmes à Coulon, dans le marais. Vitraux intéressants, trois auteurs pour seulement sept fenêtres. Ce village m'épate à chaque fois par sa capacité à rester tranquille malgré l'afflux de touristes. Il doit tirer son nom de l'adjectif "cool", je pense.

Lundi 19 septembre 2005. Lu *Le pape est mort*, acheté samedi à la brocante. Un excellent pamphlet de Jean Cau, contre mai 68, paru en juillet de la même année, donc à chaud.

Mardi 20 septembre 2005. Dans la *Légende dorée*, je ne goûte pas seulement la sagesse et le merveilleux. Il y a aussi de ces passages tendant à la haute dinguerie, comme à la fin du chapitre sur saint Antoine le Grand:

« Comme des frères demandaient à Antoine une parole de salut, il leur dit: "Vous avez entendu le Seigneur dire: Si l'on te frappe la joue, tends l'autre." Ils lui dirent: "Nous ne pouvons pas appliquer ce précepte." Et lui: "Supportez au moins avec patience qu'on vous frappe sur une joue." Et eux: "Même cela nous ne le pouvons pas. - Au moins ne cherchez pas à frapper plus que vous ne l'avez été", rétorqua Antoine. Mais eux: "Même de cela, nous sommes incapables." Alors Antoine dit à son disciple: "Prépare-leur quelque chose de sacré, car ils sont très délicats. La seule chose dont vous avez besoin est la prière". »

Vendredi 23 septembre 2005. Je discutais l'autre soir avec un vieux rural du coin, monsieur B, qui m'a foudroyé par son sens de l'ellipse. Je le questionnais sur les oies, ces oiseaux m'intéressent, je sais qu'il en a. Mais pour l'essentiel, son enseignement se résumait ainsi: on les achète en mars avril, et en décembre on les met au congélateur. Quel raccourci!

Samedi 24 septembre 2005. Une certaine Elena, lectrice vigilante, m'a signalé cet été deux fautes d'orthographe dans ce blog, que j'ai pu corriger. Par deux fois depuis lors, j'ai voulu la contacter, mais la première fois mon message m'a paru se volatiliser, et la seconde il m'est revenu dans la gueule, l'adresse n'étant peut-être plus bonne. Elena, esprit d'Elena, si vous êtes là, je voulais vous remercier de votre attention et vous prier, si vous repérez d'autres erreurs, de me les signaler précisément. (Il y a des moments où internet présente à mes yeux une évidente parenté avec le spiritisme).

Dimanche 25 septembre 2005. Voilà quelque temps, un correspondant m'adressait une coupure de presse, tout en se demandant si cet envoi était bien utile, "car j'imagine que tu regardes tous les suppléments littéraires". On peut ainsi donner sans le vouloir une image de soi bien différente de la réalité. Il y a longtemps que je ne lis plus de gazettes littéraires, qu'occasionnellement. Jadis, quand j'étais jeune, j'ai suivi le supplément du *Monde*, puis celui de *Libération*. Je ne sais plus quand j'en ai eu marre, mais cela fait maintenant un bon moment, au moins deux lustres. Cette année, je m'étais mis à acheter le *Figaro littéraire*, dans lequel ma préférence va aux chroniques de Jean Dutour. Mais quelquefois il n'écrit pas, d'autres fois je ne prends pas le journal, si bien que j'ai des aperçus épisodiques sur l'actualité. Peu importe, j'ai rarement les moyens de m'offrir des nouveautés, mon libraire principal reste Emmaüs.

Lundi 26 septembre. N'ayant guère lu que trois quatre tomes du Journal de Michel Ciry, qui en compte plus de trente, je n'ai qu'une connaissance très incomplète de ce personnage atypique. Lisant naguère un volume de 1987-1988, au titre narquois de *Brisons nos fers*, j'apprenais que monsieur Ciry, que je tenais pour

LE célibataire par excellence et par vocation, partageait sa vie, du moins ces années-là, avec une dame, dont il ne parle qu'avec une bienséante discréction.

L'oeuvre de Michel Ciry est celle d'un artiste complet, puisqu'elle s'est déployée substantiellement dans les trois principales catégories de l'art, que sont la musique, les images (gravure et peinture), enfin la littérature (pour l'essentiel son Journal). On peut se demander quelle aura été la principale, de ces trois branches d'activité. Ce n'est certainement pas la musique, puisqu'il a abandonné assez tôt la composition. Je pencherais plutôt pour l'écriture, ne serait-ce qu'en raison de la quantité de temps qu'y consacre probablement l'auteur. Nous voyons bien qu'il s'efforce de réserver chaque jour de plus ou moins longs moments à peindre ou à dessiner, mais j'imagine, au risque de me tromper, que la rédaction aussi assidue d'un journal aussi colossal doit en demander de plus longs encore.

Je remarque qu'à l'inverse, parmi les différents sujets qu'il aborde dans son journal, la littérature est évoquée beaucoup moins souvent et moins longuement que la musique et la peinture, notamment avec les fréquents comptes rendus de concerts ou d'expositions, toujours très détaillés et argumentés. De même, lorsqu'il décrit sa propre industrie, c'est en général pour nous tenir au courant de ses travaux picturaux, souvent sur un ton maussade ou insatisfait, faisant part de ses hésitations ou de son manque d'entrain. Par contre il se réfère très rarement à son journal, et je ne me souviens pas de l'avoir entendu se plaindre de problèmes que son écriture lui poserait. C'est peut-être qu'elle ne lui en pose pas, tout simplement, il a l'air d'en jouer avec une telle aisance.

Mardi 27 septembre 2005. Les éditions C'est la Faute aux Copies, en Normandie, viennent de me faire l'honneur, pour la seconde fois, de publier un ouvrage de moi. Après mon *Notebook / Carnet de notes* d'il y a cinq ans, ce sont cette fois-ci *Les croix du chemin*. C'est la reprise de mon relevé des 14 premiers calvaires que l'on trouve au bord de la route lorsqu'on s'éloigne de Bordeaux en direction de l'est. Cette sorte de chemin de croix géant s'étend sur une quarantaine de kilomètres, le premier calvaire se trouvant à Camarsac, en Gironde, à quelque 20 km de Bordeaux, et le quatorzième à environ 60, à Saint Antoine de Breuilh, en Dordogne. L'on a donné à ce modeste reportage la dimension d'une livrette d'artiste, si je puis dire, en consacrant à chaque station une double page, celle de gauche reproduisant la localisation et la description de l'objet, celle de droite le représentant par une photographie de mon patient ami Patrick Rabiller, qui avait bien voulu se charger de ce travail (voir dans ce blog en date du 23 mars). Cet opus est le 175ème de la maison, plus précisément le 29ème de la série "Les Guides Noirs, pour un tourisme radical", et son tirage est limité à 51 exemplaires numérotés. C'est un des plus petits livres que j'ai faits, en même temps que l'un de ceux qui m'aura apporté la plus entière satisfaction. Pour plus de renseignements, me contacter ou s'adresser à l'éditeur Jean-François Robic, 23 avenue Jacques Cartier, 76100 Rouen.

Dimanche 2 octobre 2005. L'insomnie de ma dernière nuit charentaise de la saison s'est ouverte sur un drôle de petit rêve politique où il ne se passait presque rien. Je me trouvais dans un magasin ou chez quelqu'un, et j'avais un livre posé, seul, à plat sur une sorte d'étagère, ou un dessus de buffet. De ma place, je distinguais le nom de l'auteur, Hemingway, et le titre, *Pensées de gauche*. Eh oui, me disais-je, il était comme ça, tout en m'avouant que j'ignorais qu'il eût écrit un traité politique. Mais comme je m'en approchais pour prendre dans mes mains ce gros livre de poche, il s'avérait que le titre était complété d'un sous-titre qui renversait la tendance: cela donnait *Pensées de gauche, ou Tout ce qu'on déteste*. Hélas, je m'éveillai avant d'avoir eu le temps de mettre le nez dedans.

Lundi 3 octobre 2005. Passé hier ma première soirée de rentrée en Gironde à visionner le dvd de *La passion du Christ*, de Mel Gibson. Le genre d'histoire si connue d'avance que l'on ne regarde pas pour chercher le suspense, mais poussé par la curiosité de découvrir les options esthétiques mises en oeuvre pour un drame que l'art a déjà si abondamment représenté. Je dois dire que cette oeuvre m'a plu d'un bout à l'autre, notamment par le recours pittoresque et courageux aux langues antiques et par le choix des acteurs, dont les visages m'ont paru tous offrir un portrait intéressant à des personnages dont les Ecritures nous

laissent à imaginer les traits, en particulier peut-être Marie, Ponce-Pilate et saint Jean. Note méritée: A.

Vendredi 7 octobre 2005. Un correspondant, monsieur Michel O, m'a fait remarquer que l'abréviation "Mme" sert aussi bien pour Madame que pour Maritime. Ca ne serait pas mal, la Charente-Madame.

Samedi 8 octobre 2005. Je referme avec regret le volume de Michel Ciry dont je viens de terminer la lecture (*Les réalités impalpables, Journal, 1956-1959*). J'évoquerai ici quelques points seulement de ceux qui ont retenu mon attention.

On peut découvrir là une petite passerelle supplémentaire entre la destinée de Ciry et celle de d'Arribéhaude, dans le rôle d'ainés tutélaire qu'ont joué pour l'un et l'autre le couple de Denise et Roland Tual. Mais Ciry aborde une question épingleuse. Il a prêté à Denise, maintenant veuve, une forte somme d'argent, qu'elle ne songe pas à lui rendre et dont elle ne lui parle plus, alors qu'elle semble mener grand train. L'aboutissement de cette histoire doit figurer dans un volume ultérieur, que j'aurai peut-être l'occasion de lire.

Il y a, rarement mais il y a quelques remarques désobligeantes, que l'opinion publique aujourd'hui ne tolérerait plus, sur la «race» des juifs ou encore sur les «huguenots croassants». Personnellement cela ne suffit pas à m'empêcher de continuer à lire avec plaisir et intérêt cette œuvre monumentale et passionnante. Mais j'imagine qu'ajoutés aux goûts et aux convictions sévères de l'auteur, ces accès de misanthropie ne sont probablement pas pour rien dans le parfait silence qui entoure son œuvre.

Je suis frappé de trouver, déjà en mars 1957, cette belle déclaration d'inquiétude quant à la démographie: «Retour par une campagne que ronge le cancer du béton. Partisans de la politique du nombre, les pernicieux irresponsables qui tiennent les rênes du pouvoir favorisent la pustuleuse érection de ces indénombrables clapiers où, les murs à peine secs, on s'empresse d'engendrer les futures victimes d'un monde en détresse, comme si la planète ne grouillait pas déjà suffisamment de malheureux.»

Je ne suis pas sûr que nous pensions exactement à la même chose, mais la remarque sur Montluçon, où l'auteur s'arrête un jour et qu'il tient pour «une des villes de France les plus dénuées d'intérêt», me ramène au souvenir maintenant vague de cette région traversée jadis, et à l'impression lugubre qu'elle m'avait faite.

Mardi 11 octobre 2005. Vu hier *Au cœur du mensonge*, de Claude Chabrol (1998). Ce film appartient au genre un peu spécial du thriller qui fait bâiller. Il faut dire à son avantage que l'on y retrouve moins que dans d'autres œuvres la typologie sociale caricaturale coutumièrre de l'auteur, bien que le personnage le plus riche soit évidemment le plus antipathique. Chabrol parvient ici à rendre mauvais les bons acteurs, sans toutefois rendre bons les mauvais. D'un bout à l'autre ils bredouillent leurs dialogues d'un air éteint et sans conviction. Nous n'y croyons pas plus qu'eux et cela dure près de deux heures.

Mercredi 12 octobre 2005. Un ami autobiographologue, Michel B, à qui j'ai vainement essayé de faire aimer les bandes dessinées de Lolmède, m'a prêté *Harmonica* de Joann Sfar. Je continue de préférer Lolmède mais j'ai bien aimé *Harmonica*. L'aspect extérieur du livre, édité par L'Association, est plus celui d'un volume de texte que d'une bande dessinée: moyen format, couverture à fond blanc crème. L'auteur y raconte, en croquis délicatement bâclés, des éclats de sa vie pendant le premier semestre de 2002, auxquels se mêlent des souvenirs. Il apprend à jouer de l'harmonica, il en achète plusieurs, il fait de la musique et des dessins avec ses copains, il élève une petite fille qui ne sait pas encore parler, il va dans des festivals et dans des cafés. Ambiance bohème, juive, jeune, intimiste et arty. Tout cela est assez charmant, à défaut d'être toujours très substantiel. Je suis certain que je ne voudrais pas entendre l'artiste jouer de l'harmonica mais il ne m'a pas déplu de l'écouter en parler. A mes yeux les pages les plus magiques sont celles où il se rappelle sa grand-mère, qui lui racontait des histoires d'amour quand il était petit.

Vendredi 14 octobre 2005. Et voilà-t-y pas qu'hier soir, en rentrant du boulot, j'ai failli me faire casser la gueule par un Arabe furieux, qui me refusait à

tort la priorité. Je vais finir par croire que je les attire, c'est magnétique, j'ai l'opprimé-appeal. Le type était descendu de sa voiture et menaçait vraiment. Les hurlements de ce crétin m'épouvaient (encore un alexandrin) et il ne me laissait pas en placer une. Je me voyais perdu. Par quel miracle s'est-il soudain ravisé et a-t-il foutu le camp, je ne le saurai pas. Peut-être le doute s'était-il mystérieusement insinué dans son âme gourde. Je m'en sortais indemne, quitte pour la frayeur. Juste après, comme j'étais arrêté au feu rouge, la jeune femme qui me suivait est venue me demander si ça allait. Après un tel déchaînement de barbarie, quel apaisement que ce petit geste de civilisation tout simple.

Mardi 18 octobre 2005. Encore une question que je pose au hasard à quiconque la lira, façon bouteille à la mer, sans grand espoir de retour. J'ai conservé une petite collection d'articles découpés par mes parents dans *Sud Ouest Dimanche* dans les années 70. C'était une chronique intitulée «L'insolite à nos portes». L'auteur, pseudonommé Janus, y évoquait chaque fois une curiosité, le charme plus ou moins secret d'une commune du grand sud-ouest. J'ai photocopié ces petits articles en une sorte de cahier, pour leur donner un support meilleur que le papier journal, et pouvoir les feuilleter plus à l'aise. Je n'ai jamais su qui était ce Janus, peut-être la Denise Braen dont je crois déchiffrer la signature au bas du dessin qui accompagne chaque texte. Quelqu'un aurait une idée?

Mercredi 19 octobre 2005. Il semble que la disposition "naturelle" d'un blog soit telle, qu'il s'ouvre sur la contribution la plus récente. Cela présente l'avantage, si on le connaît déjà, que l'on voit aussitôt s'il y a du nouveau. Et l'inconvénient, si on ne le connaît pas, que l'on a tendance, partant de là, à l'explorer à rebrousse-poil, en remontant le temps. Cela paraît fâcheux, quand les propos ont quelque suite, comme le serait de lire un livre en commençant par la dernière page. (...) Le blog est un jouet sympathique, mais un peu contrariant sur ce point : il est à l'endroit quand il est à l'envers...

Jeudi 20 octobre 2005. Les lettres et le carnet de route de Joseph Miran, publiés par le CNRS en 1987, sous le titre de *Un Français au Chili (1841-1853)*, ne sont pas passionnantes, bien que sa personnalité soit estimable, d'humble qui a fait fortune, et savait se tenir.

Vendredi 21 octobre 2005. Nous sommes des citoyens écologistes responsables, nous récupérons volontiers le papier perdu et notamment les tonnes de saloperies publiques et privées qui arrivent par la boîte à lettres, nous portons régulièrement le tout au conteneur, afin que le papier soit recyclé pour permettre d'imprimer encore des tonnes de saloperies qui viendront sans fin bourrer la boîte à lettres, et par moments nous en avons plein le cul.

Samedi 22 octobre 2005. Ce samedi, repas d'escargots. Comme chaque automne, ces dernières années, D et moi organisons une soirée en compagnie de quelques amis pour manger les escargots que j'ai ramassés en Charente pendant l'été. La chasse était assez maigre cette fois-ci, à peine deux cents coquilles pour six couverts. Parmi nous Véro, descendue de la Croix où elle s'occupe, en mon absence, des deux poules, dont je n'ai pas réussi à me débarrasser, et qui n'ont toujours rien pondu depuis plus de trois mois. Un convive m'amusa en suggérant, pour les stimuler, de fixer sur le grillage de leur enclos un écriteau avec le slogan "Arbeit macht frei".

Dimanche 23 octobre 2005. Visite décevante aux dolmens de Peyrehaut, dans un petit terrain boisé, à Villenave d'Ornon. C'est un site exceptionnel que cette nécropole réunissant en pleine banlieue pas moins de cinq ou six sépultures mégalithiques, mais l'effondrement des blocs, l'aspect artificiel de leur matériau (le poudingue) ressemblant à du béton, et les petites barrières déglinguées que l'on a installées, tout cela donne à l'ensemble une allure vraiment riquiqui et sans charme.

Mercredi 2 novembre 2005. Je suis très reconnaissant au directeur des éditions Humeurs (59 rue de Cauderès, 33400 Talence) de m'avoir offert la semaine

dernière un petit volume de bandes dessinées de Lolmède paru cet été, et plaisamment intitulé *Auto-Psy*. L'éditeur me confiait que ce livre ne contient pas que des œuvres originales mais aussi des rééditions. En effet j'ai reconnu en lisant quelques planches déjà vues ailleurs, et du coup je regrette un peu que l'ouvrage, du reste conçu avec grand soin, ne fasse aucune mention d'origine. A part ça, c'est du très bon Lolmède, que tous les amateurs apprécieront.

Jeudi 3 novembre 2005. Depuis quelques nuits les opprimates en folie font régner un sérieux bordel dans les banlieues de Paris, avec toute la compréhension des députés socialistes. A cette occasion on peut remarquer une fois de plus la curiosité sélective de la médiaterie: l'on interviewe beaucoup de "médiateurs" mais fort peu de propriétaires de voitures incendiées (environ zéro, d'après mes calculs).

Vendredi 4 novembre 2005. «*Demerda te totus solus*» était la plaisante devise de l'auto-éditeur Pierre Pinatel, dans les années 60 et 70. Je tire ce détail du livre de Didier Lefort, *Les bandes dessinées et dessins de presse de l'extrême droite (1945-1990)*, paru à Marseille chez Bédésup en 1991. Que sont devenues ces éditions depuis lors, je n'en trouve nulle trace dans les moteurs de recherche. En attendant, j'étais assez surpris de découvrir récemment ce fort volume, abondamment illustré, très documenté et passablement partisan, en libre accès sur les rayons d'une bibliothèque publique. Mais enfin tout existe et rien n'est à négliger pour qui veut s'instruire. J'ai appris dans le même ouvrage l'existence d'un précurseur de la bande dessinée autobiographique en la personne d'un certain Coral, auteur du *Journal d'un embastillé sous la Ve République* (1962), puis du *Journal d'un suspect sous la Ve République* (1964).

Samedi 5 novembre 2005. Un sujet de fascination qui me revient régulièrement, ce sont les beaux menhirs et dolmens, que l'on trouve encore dispersés dans nos campagnes (la Bretagne, qui bénéficie d'une réputation méritée dans ce domaine, est loin d'en avoir l'exclusivité). Il y a quelques années, je m'étais procuré sur le sujet le petit livre agréablement illustré de Jean-Pierre Mohen, *Les mégalithes: pierres de mémoire* (collection Découvertes, Gallimard, 1998). Souhaitant donner un tour moins aléatoire à certaines de mes promenades, je me suis renseigné récemment sur l'existence d'inventaires locaux. Il en a été publié sur un certain nombre de régions, principalement depuis le milieu du vingtième siècle. Cela va de la légère livrette au livre sérieux. Le CNRS avait entrepris en 1963 la publication d'un *Inventaire des mégalithes de la France*, en volumes départementaux. Il n'en a paru à ce jour qu'une petite dizaine, dont, en 1995, le n° 9, dû au docteur Marc Devignes, et consacré à la Gironde. Je viens d'avoir l'occasion d'emprunter quelques jours, dans une collection publique, cet ouvrage excellent, exhaustif et bien conçu. Voilà un jouet intellectuel très satisfaisant et que je m'offrirais volontiers, n'étaient son prix relativement élevé, et le détachement auquel m'inclinent les faibles ressources de ma fortune personnelle. En rêvassant sur les illustrations, je me dis aussi qu'il me plairait vraiment de posséder une hachette néolithique en pierre polie. Mais ça doit être hors de prix.

Dimanche 6 novembre 2005. J'aperçois de très belles images, quand je feuillette les *Poemas de integración* d'Arturo Marasso (Buenos Aires, 1964) mais prises dans une écriture si mystérieuse et obscure, que je n'arrive pas à lire vraiment ce livre. C'est une contrariété.

Lundi 7 novembre 2005. C'est avec quelque retard, mais très opportunément au moment où la France est en train de s'enfoncer dans le beau merdier que l'on voit, que je prends connaissance des intéressantes analyses d'Eric Werner, publiées par la revue *éléments* dans son numéro d'automne : «*Beaucoup reprochent à la police sa relative mollesse, pour ne pas dire son inaction, en matière de lutte contre l'insécurité, inaction que reflètent les courbes de la criminalité. Mais c'est mal comprendre la fonction actuelle de la police. La fonction actuelle de la police n'est pas de combattre l'insécurité; elle est, ce qui est différent, de contrôler et de surveiller les personnes. (...) On ne développe pas la société de surveillance pour lutter contre l'insécurité, on utilise au*

contraire l'insécurité comme prétexte pour justifier la société de surveillance.»

Mercredi 9 novembre 2005. A voir comme les "autorités" se hâtent lentement de prendre des mesures efficaces pour rétablir l'ordre, on finit par se demander ce qu'elles cherchent exactement. On peut croire que de bonnes pluies arrêteraient ces émeutes plus sûrement que la police.

Samedi 12 novembre 2005. Les petites frappes de "banlieue" qui essayent d'expliquer leurs actes ignobles par leur soi-disant dépit de n'avoir pas trouvé de travail, justifient par ces actes la décision des entreprises qui ont eu le discernement de ne pas les recruter.

Lundi 14 novembre 2005. Comme souvent dans les moments critiques, Alain Finkielkraut est un des rares intellos français à exprimer des opinions sensées. Je le voyais hier soir dans un débat télévisé pénible où il avait du fil à retordre, faiblement épaulé par un Jacques Julliard en petite forme, face à un quatuor d'opprimistes frénétiques, bardés de bons sentiments et de mauvaise foi. Entre autres choses, Finkiel faisait remarquer l'absurdité de prétendre que le vandalisme exprime le souhait d'obtenir des équipements, quand il consiste précisément à en détruire. Il observait que le soi-disant dénuement des banlieues n'était pas tel, puisque si l'on trouve à y incendier des écoles, des gymnases et des autobus, c'est bien qu'il y en a.

Samedi 19 novembre 2005. Les émeutes sont terminées, la situation est redevenue normale, c'est-à-dire que l'on ne brûle plus qu'une petite centaine de voitures chaque nuit, autant dire la routine, en tout cas une quantité médiatiquement négligeable.

Mardi 22 novembre 2005. Voilà quelque temps, emporté dans la rêverie, je réalisai soudain que le chemin de croix traditionnel compte exactement autant de stations (14) qu'un sonnet a de vers (lesquels comptent d'ailleurs autant de syllabes (12) que le Christ avait d'apôtres). L'idée me vint alors de composer un *Sonnet du chemin de croix*, dans lequel chaque ligne serait consacrée à une station. Comment m'y prendre, exactement? Etant passablement empoté, pour ne pas dire handicapé, en matière de versification, j'optai pour une solution minimale: reprendre les légendes des stations telles qu'elles se lisent sur les murs de presque toutes les églises, en examiner quelque peu les variantes, car il y en a, enfin raccourcir ou allonger les formules de sorte que chacune tienne en douze syllabes. Je dois avouer que même ainsi, j'ai dû me faire aider d'un homme du métier, monsieur Lucien S, qui m'a soufflé un des alexandrins. Quoiqu'il en soit, voici maintenant ce

SONNET DU CHEMIN DE CROIX

- (I) Jésus de Nazareth est condamné à mort.
- (II) Jésus de Nazareth est chargé d'une croix.
- (III) Jésus trébuche et tombe une première fois.
- (IV) Jésus sur le chemin croise Marie, sa mère.
- (V) Jésus est assisté par Simon de Cyrène.
- (VI) Jésus imprime son visage sur un linge.
- (VII) Jésus trébuche et tombe une deuxième fois.
- (VIII) Il console les filles de Jérusalem.
- (IX) Jésus trébuche et tombe une troisième fois.
- (X) Jésus est dépouillé de tous ses vêtements.
- (XI) Jésus de Nazareth est fixé à la croix.
- (XII) Jésus de Nazareth pend à la croix et meurt.
- (XIII) Jésus de Nazareth est descendu de croix.
- (XIV) Jésus de Nazareth est mis dans un tombeau.

Jeudi 24 novembre 2005. On m'a fait boire un café dégueulasse. Mais vraiment ce qui s'appelle dégueulasse. Je me suis enquis doucement, savoir d'où sortait

cette horreur. On m'a répondu offusqué, que c'était du café équitable. Bon, moi, équitable, je m'en bats un peu, j'aurais surtout voulu qu'il soit buvable.

Vendredi 25 novembre 2005. Je ne sais ce qu'elles gagneront, les dames de «Ni putes, ni soumises», à part des subventions publiques, et la complaisance des gazettes. Mais ce qui me semble certain, c'est que quand on accepte de militer sous une enseigne aussi grossière, on perd d'emblée quelque chose de précieux, qui ne sera pas facile à retrouver.

Mercredi 30 novembre 2005. Me trouvant quelques heures seul et vaguement désœuvré, dimanche après-midi, je suis descendu à Langon, visiter l'église. La plupart des fenêtres, d'une hauteur inhabituelle, sont décorées d'oeuvres du verrier bordelais Elie Caillaud, dont on n'a pas souvent l'occasion de contempler le travail. Il fut l'un des rares à maintenir jusque dans l'après-guerre la tradition d'un vitrail figuratif sans chichi, comme en témoignent ceux qu'il exécuta pour l'église de Saint-Médard-en-Jalles en 1946, à l'époque où cet art commençait de sombrer dans les horreurs de l'abstraction. Ce fut aussi lui qui restaura l'une des seules verrières anciennes de l'église Saint-Michel de Bordeaux à avoir survécu aux bombardements, celle de la chapelle Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Sa signature apparaît discrètement sur quelques uns des vitraux de Langon, où je n'ai distingué aucun millésime. Plusieurs des fenêtres sont légendées dans le rempage, par des formules dont l'anachronisme résonne d'une fraîcheur insolente envers la rhétorique piteuse de l'actualité: «SAINT LOUIS MODELE DES ROIS», «LOUIS XIII CONSACRE LA FRANCE A MARIE», etc.

Je ne sais si c'est lié à la récente vague de vandalisme, mais une porte avait entièrement brûlé, près de l'entrée principale. On l'avait grossièrement remplacée par des panneaux de contre-plaqué. Le feu avait abîmé les pierres du mur au-dessus, sans toutefois atteindre la fenêtre située plus haut. Les traces de l'accident rendaient plus frappant le thème aquatique des deux vitraux les plus proches. Dans le bas de la fenêtre du dessus, un ruisseau circulait entre Bernadette à genoux et la Vierge lui apparaissant. S'il avait réellement continué sa course hors de l'image, il aurait coulé juste sur la partie brûlée. Dans le baptistère voisin, deux petites lancettes, probablement plus anciennes que les vitraux de Caillaud, figuraient le baptême du Christ. Là, l'écoulement vertical de l'eau versée par Jean présentait un parallèle parfait avec les marques ascendantes des flammes sur le mur à côté.

C'est dans ce baptistère qu'a été installée l'oeuvre qui fait l'orgueil de la paroisse, un tableau de Zurbarán. Un écritau dit que ce serait une *Immaculée Conception*, je crois plutôt qu'il s'agit d'une *Assomption*, comme indique le guide de monseigneur Laroza. D'où je déduis que cette visite aura décidément été placée sous le signe de la verticalité. N'ayant jusqu'alors pu admirer que sur des reproductions les peintures de ce maître, j'étais curieux de voir celle-ci, sa fadeur m'a un peu déçu. Mais ça n'était pas une mauvaise promenade.

Lundi 5 décembre 2005. Langon revisité. Je suis retourné hier à Langon, y faire visiter l'église à quelqu'une que cela intéressait. Ce fut pour moi l'occasion de rectifier ou de préciser la première vision que j'en avais eue.

- Le goût des vitraux me rendant assez facilement aveugle à ce qui les entoure, j'ai remarqué hier seulement ce dégât notable du feu qui avait ravagé une porte: les deux tableaux du chemin de croix situés de part et d'autre ont été eux aussi complètement carbonisés.

- Le tableau de Zurbarán n'est pas seulement intitulé *Immaculée Conception* sur l'écriteau placé à côté, mais aussi sur un prospectus disponible sur place, sur une pancarte à l'extérieur du bâtiment, et dans toutes les mentions que j'ai pu en trouver au retour dans Google. Il faut s'incliner devant cette unanimité.

- La scène figurée sur le vitrail où "Louis XIII consacre la France à Marie" se déroule dans une église, où apparaissent des vitraux. C'est un rare cas de vitrail dans le vitrail, je crois que je n'en avais pas encore vu.

Lundi 12 décembre 2005. A vrai dire non seulement j'ignorais, mais je n'aurais jamais eu l'idée que l'on puisse figurer l'*Immaculée Conception*. Or cela s'est fait assez souvent pour que l'on trouve des livres comme *La Inmaculada Concepción en el arte español*. Cela dit, ce thème iconographique ne m'attire pas

des masses, je lui préfère les communes représentations de saints, aux postures hiératiques.

Mardi 13 décembre 2005. Mes affaires m'appelant en Charente, ce week-end, j'ai profité d'un passage à Saint-Jean pour y acheter, il le fallait, un exemplaire du *Dictionnaire biographique des Charentais et de ceux qui ont illustré les Charentes*, récemment paru aux éditions Le Croît vif.

Je suis très flatté de ce que l'éditeur et coordinateur de l'ouvrage, François Julien-Labruyère, m'ait attribué assez de "poids mémorial" pour m'y faire figurer, à son aimable demande. Je suis en outre honoré de m'y trouver seul à représenter la modeste commune de La Croix-Comtesse.

Mises à part ces satisfactions personnelles, je trouve à cet ouvrage l'agrément d'un excellent instrument, riche, substantiel et bien conçu. Depuis quelques années que j'étais au courant du projet, j'attendais l'aboutissement de ce long travail, dont l'embryon fut l'Index biographique de plus de 80 pages publié par Julien-Labruyère en annexe de son *Alambic de Charentes* en 1989. La réalisation de cette nouvelle somme a mobilisé pendant une décennie une équipe de plus de quarante rédacteurs. Le résultat est ce beau pavé de 1472 pages, rassemblant 5321 notices (chacune signée des initiales de son auteur), intelligemment illustré, et complété de cinq index, dont deux index topographiques (pour les communes charentaises et celles d'ailleurs) et un des personnages cités à l'intérieur des notices.

Au fil des premiers feuillettages, je retrouve de vieilles connaissances, comme le voyageur Esprincharde, l'explorateur Coudreau, l'éditeur Thomas, l'esthète Connoué, l'ornithologue Delamain ou l'irréel Ronceraille. Mais voilà un gigantesque labyrinthe où flâner longuement à la rencontre d'inconnus surprenants.

Vendredi 16 décembre 2005. J'aime bien la musique classique, parce que ça fait riche. Enfin, je me comprends.

Samedi 17 décembre 2005. Classes feignantes, classes plaignantes. Enfin, je me comprends.

Dimanche 18 décembre 2005. Je lis ici et là que le *Géographe* de Vermeer lève la tête pour regarder par la fenêtre et je n'arrive pas vraiment à y croire. Il est devant la fenêtre, c'est certain, mais ses yeux me paraissent plutôt viser à côté, vers le rideau. Son regard est dans le vague, il réfléchit, tout simplement, il calcule, non?

Lundi 19 décembre 2005. Je ne sais plus ce qu'il fait, comme boulot, le Français qui s'est fait enlever en Irak au début du mois. Mais vu comme la médiaterie ne se bouscule pas trop pour nous tenir au courant, je suis certain qu'il n'est pas journaliste.

Mardi 20 décembre 2005. Quelques films vus ces derniers mois:

- *Ascenseur pour l'échafaud*, de Louis Malle (1957). Malgré de bonnes idées de suspense (l'ascenseur bloqué, la voiture volée etc) l'histoire m'a paru globalement sans grand intérêt, et la musique fameuse de Miles Davis ne m'excite pas. Restaient quelques belles vues en noir et blanc d'une France disparue. D.

- *Jo*, de Jean Girault (1971). J'ai honte, mais ce de Funès en plein délire frénétique, brillamment secondé par des Galabru et des Blier, m'a bien fait rire. B.

- *Le pianiste*, de Roman Polanski (2001). On ne peut pas dire que le thème général (la persécution des Juifs par les nazis) brille par son originalité, mais Polanski le traite assez originalement, sans manichéisme excessif. Il reste un excellent cinéaste et contrairement à un Wenders, par exemple, il vieillit sans diluer son art dans des productions vaseuses. B.

- *Plein soleil*, de René Clément (1960). Belles images, mais l'histoire ne m'intéressait pas beaucoup, et Delon m'agace. D.

- *Mean streets*, de Martin Scorsese (1973). Pas toujours folichon, mais intéressant, le genre de film que je peux regarder plusieurs fois. Keitel et de Niro sont excellents. B.

- *Une époque formidable*, de Gérard Jugnot (1991). Je trouve que Jugnot est

un comédien de première qualité, mais cette histoire me paraissait d'une démagogie insupportable. Faut-il nécessairement faire étalage de vulgarité pour dépeindre la pauvreté? Il y a une scène involontairement comique où le personnage joué par ce cabotin de Richard Bohringer agresse une journaliste en lui demandant combien elle est payée pour venir filmer des pauvres et l'on ne peut s'empêcher de penser que même si les journalistes de télé sont bien payés, leurs revenus sont sans doute incomparablement modestes par rapport aux sommes que doit palper Bohringer pour faire le beau. D.

- *La plage*, de D Boyle (1999). Délice néo-baba juvénile friqué. E.

- *Firelight, le lien secret*, de W Nicholson (1997). La belle Sophie Marceau se fait mettre en cloque par un aristocrate qui ressemble à Michel Platini (si c'est possible!). L'histoire est assez nase mais les décors sont superbes. C.

Mercredi 21 décembre 2005. La seule émission de télé qui ne me déçoive pas, depuis des années, c'est le bulletin météo d'Arte, vers 20 h 10. Assez inutilement franco-allemand, peut-être, mais très agréablement conçu en voix off, sans qu'on soit obligé de supporter la tronche d'un présentateur, et surtout avec le jeu de cette vue de ciel filmée dans la journée, présentée sans légende au début et repassant légendée à la fin, je ne m'en lasse pas. Le seul gros problème étant que pour être sûr de ne pas rater ce beau bulletin, il faut d'abord se cogner le journal culturel de la chaîne, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde. Il faut des nerfs d'acier, je n'arrive pas toujours à tenir.

Jeudi 22 décembre 2005. J'ai feuilleté un moment un long recueil (1362 pages) de textes de René Barjavel réunissant un journal des années 1949-1950, des chroniques journalistiques des années 1969-1975, et divers essais dont celui qui donne au volume son titre général, *Demain le paradis* (Omnibus, 2000).

Dans les essais, je n'ai rien lu.

Dans le journal, j'ai aimé spécialement son compte rendu d'une corrida à laquelle il assiste en Catalogne française. Il est contre a priori mais il profite d'une occasion pour se faire une opinion de visu. Rien n'y manque, des taureaux qui ne veulent pas se battre, dont un déjà esquinté avant d'entrer en piste, un torero qui doit s'y reprendre à quatre fois avant de bien planter l'épée, etc. Il était tombé sur une séance particulièrement édifiante.

Dans les chroniques, je retiens de belles diatribes sur la peine de mort, comme ce compte rendu d'une soirée télévisée destinée à discréditer ladite peine mais dont la malhonnêteté le fait basculer au contraire dans le camp des partisans convaincus. Il faut dire que la télé avait fait les choses comme il faut. Il y a d'abord un film de Cayatte évidemment abolitionniste. Suit un «débat» dans lequel le seul partisan de la peine capitale est un père de famille qui, après avoir payé en vain une rançon, n'a retrouvé qu'au bout d'un an le cadavre méconnaissable de son fils enlevé. Tous les autres participants sont des abolitionnistes qui lui tombent sur le râble à qui mieux-mieux. Ca vaut son pesant.

Il y a aussi parmi ces chroniques deux entretiens, peut-être les deux seuls, avec des hommes que j'aurais aimé rencontrer, Georges Brassens et Louis de Funès. Bizarrement, de Funès conclut la conversation en le priant de préciser à ses lecteurs qu'il est "catholique, croyant et pratiquant".

Vendredi 23 décembre 2005. Ca n'a peut-être pas rigolé, quand les Espagnols sont arrivés au Mexique, mais ça ne rigolait déjà pas beaucoup avant, si j'en juge par la liste des crimes précolombiens punis de mort, telle que je la découvre dans l'ouvrage du docteur Lucio Mendieta y Núñez, *El derecho precolonial* (Mexico, 1937): avortement et aide à l'avortement, adultère (en flagrant délit ou sur aveu après torture), calomnie publique grave, ébriété en dehors des jours de fête et avant l'âge de 70 ans, viol, recel, homicide,inceste, vol de deniers publics, vol grave sur un marché public (par exemple plus de vingt épis de maïs), homosexualité, travestissement, sédition, trahison. Les deux seules modalités de peine de mort indiquées sont l'arrachage du cœur et la lapidation.

Samedi 24 décembre 2005. Je ne m'étais jamais demandé ce qui me déplaisait, au juste, dans le nom du métier de bibliothécaire. Je viens de réaliser que c'est son énormité: pas moins de cinq syllabes, quatorze lettres, un vrai nom de

pithécanthrope, on aurait pu trouver plus léger. Voyons, qu'est-ce qu'on pourrait imaginer d'assez simple, à partir du mot *livre*? «*Livreur*» ne serait pas mal, mais ça prêterait à confusion.

Dimanche 25 décembre 2005. Hier à l'aube, rêvé que je voulais confectionner un dictionnaire des mots d'une seule lettre (à, y, etc, faudrait-il dire des «monotypes»?) en y incluant les mots étrangers pour faire bonne mesure (je me souviens que je songeais aux chiffres romains I, V, X, L ...). Je ne sais si un tel ouvrage existe déjà.

Lundi 26 décembre 2005. Premier anniversaire du «tsunami». Un an après, je n'ai toujours pas compris à quoi ça nous avançait de dire «tsunami» au lieu de «raz-de-marée».

Mardi 27 décembre 2005. Dans le courrier d'un copain, une vingtaine de photos de faits divers, visiblement découpées, d'après les légendes et les bribes d'articles qui les entourent, dans des journaux latinos du sud des Etats-Unis, où il a l'air de régner une drôle d'ambiance. On y voit des visages, des cadavres tuméfiés, mutilés, décomposés. Ce sont des victimes d'agressions ou de règlements de comptes, qui ont été battues, pendues, poignardées, fusillées, bref massacrées de diverses façons. Le cas le plus saisissant est celui d'un homme enlevé à la sortie d'un night-club, et qui a été torturé avant d'être enterré vivant. Mais, me direz-vous, tout ça n'est pas si grave, n'est-ce pas, ce ne sont pas des «crimes contre l'humanité»...

Mercredi 28 décembre 2005. «Très» est souvent inutile, «très très» l'est toujours. «Très très très» dénote la pauvreté.

Jeudi 29 décembre 2005. Une fois n'est pas coutume, j'ai voulu lire un roman, le *Malempin* (1940) de Simenon, parce que la partie flash-back se passe à Saint-Jean d'Angély. Je le regrette, mais ça m'est tombé des mains. J'ai eu le temps de remarquer que l'auteur nomme deux villages supposés se trouver dans les environs, Arcey et Sainte-Hermine, mais cela semble inventé. L'index des communes de mon Atlas Michelin mentionne deux Arcey, dans le Doubs et en Côte d'Or, et une Sainte-Hermine en Vendée, ce qui est plus près, mais rien de tel en Charente-Maritime.

Vendredi 30 décembre 2005. En espagnol, on numérote les siècles en nombres cardinaux (*siglo veinte*) et les souverains en nombres ordinaux (*Carlos quinto*). En français on fait l'inverse, aussi bien pour les siècles (vingtième siècle) que pour les souverains (Henri quatre), à l'exception, pour ceux-ci, du premier du nom (on dit François premier, pas François un).

Samedi 31 décembre 2005.

*"We're gonna hang out the washing on the Siegfried line
Have you any dirty washing, Mother dear?
We're gonna hang out the washing on the Siegfried line
Because the washing day is here."*